

ANTHONY BUCKERIDGE

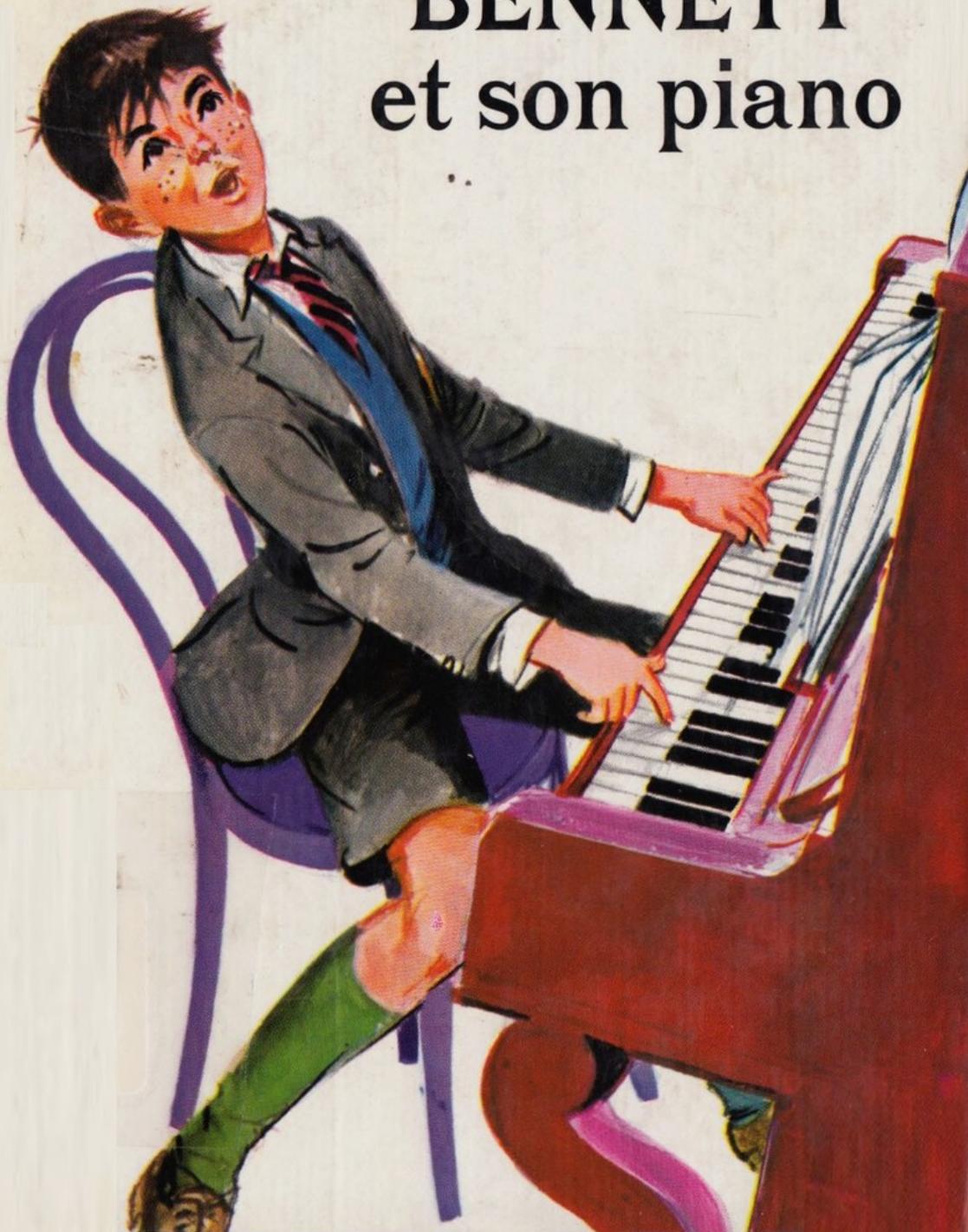
BENNETT et son piano



BIBLIOTHÈQUE VERTE

ANTHONY BUCKERIDGE

BENNETT et son piano



ANTHONY BUCKERIDGE

**BENNETT
et son piano**

TEXTE FRANÇAIS D'OLIVIER SÉCHAN

ILLUSTRATIONS DE JEAN RESCHOFSKY



HACHETTE

L'ÉDITION ORIGINALE DE CE ROMAN A PARU
EN LANGUE ANGLAISE CHEZ
COLLINS, LONDRES, SOUS LE TITRE :

JENNINGS AS USUAL

© *Anthony Buckeridge, 1959.*

© *Librairie Hachette, 1971.*



CHAPITRE PREMIER

UN MESSAGE DE LA LUNE

DANS UN INTERNAT de garçons, le bricolage ou la construction de modèles réduits sont de saines distractions extra-scolaires. Mais on ne peut malheureusement pas en dire autant de ces engouements collectifs qui se répandent comme un feu de brousse, et qui poussent tout le monde à fabriquer de stupides gadgets avec de vieux tubes de pâte dentifrice, ou des lorgnons à l'aide de cure-pipes.

En général, les douces manies de ce genre sont de courte durée, mais, parfois, une idée émerge des autres et se maintient assez longtemps en vogue. Le meilleur exemple en est le téléphone « haute-fidélité » fabriqué par les élèves de la 3^e division du collège de Linbury.

Pendant la moitié du premier trimestre, la succession d'idées baroques suivit son chemin habituel parmi les élèves. Dès qu'il commença à faire

froid, les jeux de billes furent remplacés par la fabrication de guitares construites avec de vieilles boîtes à cigares, des règles plates et des élastiques.

Ensuite vint la période de production en série d'un appareil fort improprement baptisé « périscope », essentiellement constitué d'un tuyau de caoutchouc qui permettait de respirer sous les couvertures quand on lisait en fraude, à la lueur d'une lampe de poche, le soir après l'extinction des lumières.

Et soudain, peu après la mi-trimestre, on vit paraître le premier téléphone artisanal. Comme d'habitude, ce fut Bennett qui lança l'idée ; et, comme d'habitude aussi, ce fut Bennett qui porta la principale responsabilité des ennuis qui s'ensuivirent.

L'idée lui en vint juste avant la classe, un lundi après-midi, alors qu'il fouillait dans le bric-à-brac qui emplissait son pupitre, à la recherche d'un cahier d'anglais mystérieusement disparu.

« Tu sais, Morty, dit-il à son ami Mortimer qui draguait l'encrier d'une table voisine, tu sais... si j'avais le téléphone, je pourrais l'appeler pour lui demander si ce n'est pas lui qui l'a emporté dans la salle des profs. »

Mortimer interrompit ses travaux de repêchage et leva la tête pour demander :

« Qui, lui ?

— M. Carter.

— Et il a emporté quoi ?

— Mon cahier d'anglais. Il n'est plus dans mon pupitre. Je crois que M. Carter a dû le ramasser à la fin du cours, hier après-midi. »

Mortimer haussa les sourcils d'un air étonné. Il n'était pas toujours facile de suivre les idées de Bennett, car son esprit procédait par bonds, comme un chat sur un toit brûlant. Cette incessante activité était d'ailleurs un trait de son caractère. Ses mouvements vifs et son regard éveillé montraient que J.C.T. Bennett était toujours prêt à jouer un rôle de premier plan dans certains secteurs les plus animés de la vie de l'internat.

« Je ne vois pas bien ce que tu veux dire, déclara Mortimer en essuyant ses lunettes tachées d'encre avec son mouchoir d'un blanc douteux. Si tu crois que M. Carter a emporté ton cahier d'anglais, pourquoi ne vas-tu pas le lui demander ?

— Justement. c'est ce que je vais être obligé de faire. Mais je me disais que je n'aurais pas à me donner la peine d'aller jusqu'à la salle des profs si

je pouvais téléphoner d'ici.

— Tu n'es pas tombé sur la tête, par hasard ? répliqua Mortimer. Si tu crois que le directeur va faire installer le téléphone dans la classe rien que pour t'épargner les déplacements, eh bien, tu as besoin d'aller te faire soigner !

— Pas question d'un téléphone pour de vrai ! expliqua patiemment Bennett. Je pense à un téléphone qu'on fabriquerait soi-même. Pendant les dernières vacances j'ai lu dans un magazine comment ça se fait. C'est facile comme tout : il suffit de deux boîtes de cacao reliées par une ficelle.

— Et puis ?

— Et puis c'est tout ! Tu parles dans l'une des boîtes, et on entend dans l'autre. »

Mortimer fit une moue d'incrédulité.

« Ça ne peut pas marcher ! objecta-t-il.

— Si ! affirma Bennett. On le disait dans l'article. C'est tout ce qu'il y a de plus scientifique : les ondes sonores cavalent le long de la ficelle et font vibrer le fond de l'autre boîte comme un tambour. »

L'expression de doute persista sur les traits de Mortimer, tandis qu'il remettait ses lunettes et promenait son regard myope autour de lui.

« Et moi je te dis que nous ne pourrons pas en fabriquer un, affirma-t-il en secouant la tête. Tu oublies l'essentiel.

— Quoi donc ?

— C'est que nous n'avons pas de boîtes de cacao ! »

Bennett frappa du poing sur son pupitre d'un air gentiment exaspéré.

« Pas besoin d'avoir des boîtes de cacao, gros malin ! Des boîtes de n'importe quoi feront aussi bien l'affaire ! Des boîtes de lait condensé, de petits pois ou d'autre chose !

— Ah ! bon ! Dans ce cas, Atkins a justement une boîte de confiture de groseilles.

— Tu vois ? C'est exactement ce qu'il nous faut.

— Je crois quand même que tu n'entendrais pas grand-chose, reprit Mortimer, parce qu'elle est encore à moitié pleine... Évidemment, si tu attends qu'il ait tout mangé...

— Pas question d'attendre ! trancha Bennett. Quand j'ai une idée supersonique, moi, il faut que ça saute ! Après tout, il doit y avoir des tas de vieilles boîtes qui traînent dans le collège... Tiens, par exemple, M. Carter a toujours des boîtes de tabac rondes. Il ne refusera sûrement pas de nous en

donner quelques-unes de vides si on les lui demande gentiment... Allons le trouver. »

Aussitôt dit, il sauta sur pied et fourra en hâte dans son pupitre tout le bric-à-brac qu'il en avait sorti.

« Dommage que tu ne l'aies pas déjà installé, ton téléphone ! fit remarquer Mortimer en observant les vains efforts de son ami pour rabattre le couvercle du pupitre. Tu aurais pu appeler M. Carter d'ici, sans te déranger...

— C'est exactement ce que je t'ai dit il y a un instant, répliqua Bennett un peu vexé, et tu m'as conseillé d'aller me faire soigner ! Mais c'est toi qui dérailles, parce que si j'avais déjà mon téléphone, je n'aurais pas besoin des boîtes à tabac de M. Carter pour le fabriquer.

— Je ne pensais pas à ça. Je croyais que tu voulais lui demander s'il n'avait pas pris ton cahier d'anglais...

— Oh ! ça !... » fit Bennett, qui souleva de nouveau le couvercle pour mettre un semblant d'ordre dans le fouillis.

Ce faisant, il remarqua le cahier d'anglais qu'il cherchait justement. Mais, maintenant, cela n'avait plus guère d'importance : il était bien trop captivé par sa nouvelle idée pour se soucier d'un cahier !

Suivi de Mortimer, il s'élança dans le couloir.

Quand les deux camarades pénétrèrent dans la salle des professeurs, ils y trouvèrent M. Carter en train de préparer ses cours de l'après-midi.

Bennett alla droit au but :

« S'il vous plaît, m'sieur, pourriez-vous nous donner quelques-unes de vos boîtes de tabac vides ? »

M. Carter acquiesça d'un signe de tête.

« Bien volontiers. Que voulez-vous en faire ? »

— C'est un projet génial, m'sieur. Si vous voulez, je vais vous expliquer... »

M. Carter écouta patiemment. Quinze ans d'activité au collège de Linbury en avaient beaucoup appris à cet homme encore jeune, au caractère posé, sur la façon de penser et d'agir des élèves.

« C'est bon, Bennett, dit-il quand l'exposé fut terminé. Je vais vous donner quelques boîtes. Non que j'approuve ce projet, car je trouve que vous pourriez utiliser votre temps libre de façon plus profitable...

— Mais c'est tout ce qu'il y a de profitable, m'sieur ! C'est une idée nouvelle que nous avons eue...

— Nouvelle ! répéta M. Carter en élevant un sourcil étonné. Elle est vieille comme le monde ! Cette mode des téléphones revient chaque année avec une régularité désespérante, comme les giboulées de mars.

— En tout cas, elle est nouvelle pour nous, corrigea Bennett. Et je trouve qu'elle devrait plaire aux professeurs, m'sieur. Vous voyez, nous ferons beaucoup moins de bruit que d'habitude, dans la salle des loisirs, parce que nous chuchoterons dans nos téléphones au lieu de crier à travers la pièce.

— Oui, c'est une consolation, concéda M. Carter. Mais pourquoi êtes-vous forcés de chuchoter ? Votre appareil ne marche donc pas si l'on parle normalement ?

— Oh ! si, m'sieur, ça marche tout aussi bien, mais il faut baisser la voix pour que celui à qui on parle ne puisse pas entendre autrement qu'avec son écouteur. »

M. Carter réprima un sourire tout en ouvrant la porte d'un placard pour y chercher le matériel promis. Il lui semblait que, si la conversation pouvait se tenir normalement, il n'était nul besoin de cet appareil. Toutefois, il ne fit pas d'autres commentaires, et remit à Bennett deux boîtes de tabac vides, de forme cylindrique, ce qui lui valut remerciements et sourires rayonnants de gratitude.

« Drôlement chic de sa part, n'est-ce pas ? » fit observer Mortimer tout en suivant son ami dans le couloir après avoir refermé la porte de la salle des professeurs.

Il n'était plus temps d'entreprendre la construction du téléphone, car la cloche sonna la reprise des cours au moment même où les deux garçons regagnaient leur classe. Mais, après l'étude du soir, ils filèrent tout droit vers la salle des loisirs.

C'était là que les soixante-dix-sept élèves du collège de Linbury venaient se distraire, dans un vaste local comportant tables de ping-pong, jeux divers et matériel de bricolage ; les garçons pouvaient ranger dans des casiers un arsenal extrêmement varié d'objets personnels.

Bennett et Mortimer ne perdirent pas de temps pour se mettre à l'œuvre, aidés et encouragés par un groupe de camarades de la 3^e division qui s'étaient serrés si étroitement autour d'eux que les deux artisans avaient quelque difficulté à monter leurs appareils.

« Écartez-vous un peu, voyons ! Et ne touchez pas, s'il vous plaît ! protesta Bennett, comme Morrison et Atkins se penchaient avec curiosité. Comment voulez-vous que nous assemblions les pièces de cet appareil

électronique de précision si vous continuez à nous souffler dans le cou comme des phoques !

— Bon, bon ! fit Morrison en se reculant. Nous voulions seulement voir comment ça marche. »

Lorsqu'il eut les coudées plus franches, Bennett entreprit une nouvelle fois de faire passer les deux extrémités de la ficelle dans les trous percés au fond des boîtes ; il les arrêta par un nœud solide, puis, avec un sourire de triomphe, il se tourna vers la foule admirative.

« Et voilà ! déclara-t-il. Le fameux téléphone électronique garanti *hi-fi* est fin prêt pour les essais ! Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter l'invention la plus sensationnelle de toute l'histoire du progrès scientifique ! »



Atkins exprima quelques doutes :

« Moi, je parie que ça ne marchera pas, ton truc ! Où sont les piles, et l'électricité et tout ? »

— Pas besoin de ça ! s'empressa d'assurer Mortimer. Si tu tends la ficelle, le son court tout du long et... et ça marche, quoi !

— Attendez un peu, je vais vous faire une démonstration », proposa Bennett.

Il confia l'un des écouteurs à Mortimer et, tenant l'autre à la main, il se dirigea vers la porte.

« Je vais aller dans le couloir, le plus loin possible. Tu parleras le premier, Morty, et puis je te répondrai. »

Là-dessus le génial inventeur passa dans le couloir. Ah ! il allait leur montrer, à ces incrédules, si son appareil marchait ou non ! Il tira la porte, ne laissant que l'espace nécessaire pour laisser passer la ficelle, s'éloigna jusqu'à ce qu'elle soit bien tendue, puis appliqua l'écouteur à son oreille et crispa son visage en une expression d'attention extrême. Une minute s'écoula, mais aucun son ne lut perceptible dans l'écouteur.

La porte se rouvrit. Morrison passa la tête dans l'entrebâillement.

« Hé ! fit-il. Morty demande si tu es prêt ? »

— Bien sûr que je suis prêt ! répliqua Bennett avec impatience. Il y a une heure que je suis à l'écoute ! Dis-lui de se dépêcher ! »

Au bout de quelques instants, un bourdonnement retentit au fond de la boîte. Le visage de Bennett s'illumina, il agita sa main libre en signe de victoire... Mortimer avait établi la liaison ! Le téléphone fonctionnait ! Hurrah !...

Mais, pendant plusieurs secondes, l'auditeur attentif eut quelques difficultés à interpréter les sons bizarres qu'il entendait dans la boîte : « *Katfoikattssèzz... Katfoissinkvin !...* » semblait dire Mortimer. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Puis l'oreille de Bennett s'accoutuma, il commença à comprendre.

« ... quatre fois six vingt-quatre... quatre fois sept vingt-huit... » distingua-t-il, prononcé par une voix qui, indubitablement, était celle de Mortimer.

Après « quatre fois dix quarante », il y eut un court silence, puis on entendit :

« Hum !... Qu'est-ce que je pourrais bien dire encore ?... Tiens, la fable de La Fontaine qu'on doit réciter demain en classe de français... »

La voix poursuivit, avec un accent épouvantable :

« *Métro cowbô, sæur ioune arbor péché. tennett âne sonne bec ioune fromédge... Ôte-toi de là, Atkins, tu me gênes... Métro rinâde, pâle odor alletché, loui tinntapeu presse languédge... Tu m'entends, Ben ?... À toi, maintenant ! »*

Bennett écarta l'écouteur de son oreille et réfléchit un instant avant de répondre. Que dire ? Quelque chose de scientifique, peut-être, qui serait de mise dans des circonstances aussi solennelles ?

Une idée ! Il allait être un cosmonaute débarquant sur la Lune, et transmettant ses impressions à la base de contrôle. Il tendit le fil et se mit à parler, d'une voix sèche et nerveuse :

« Allô ! allô !... J'appelle la Terre ! Allô ! la Terre ?... La Lune appelle la Terre. Ici, le commandant Bennett qui vous parle du camp lunaire n ° 312... Me recevez-vous bien?... Terminé ! »

Une faible voix, venant de la Terre, bourdonna dans la boîte à tabac, informant le cosmonaute que son message avait été parfaitement reçu. Comment était-ce, là-haut ? demanda encore la voix. Faisait-il beau temps ?

« L'opération Lune se déroule conformément au plan établi, répondit Bennett. Actuellement, il fait plutôt frisquet dans le secteur et je suis drôlement content d'avoir ma combinaison chauffante ! Tout à l'heure, nous comptons aller faire une petite exploration au clair de Terre. Soyez donc à l'écoute pour notre prochain communiqué... En attendant, vous allez entendre un enregistrement des principales dates de l'histoire d'Angleterre, spécialement demandé par l'éminent professeur L.P. Wilkinson, du collège de Linbury, à l'intention de la nièce de la cousine de sa blanchisseuse, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire... »

Ce soir-là, le professeur de service était justement M. Wilkinson. Homme robuste, à la voix tonnante, au pas pesant, à la patience fort limitée, il était prompt à s'exaspérer devant les bêtises dont les élèves étaient coutumiers.

Comme il faisait sa ronde dans les couloirs, M. Wilkinson aperçut soudain un personnage dont la silhouette lui parut familière et l'attitude suspecte. Bien sûr, c'était Bennett ! Le professeur s'avança vers lui.

« Vous parlez tout seul, Bennett ? demanda-t-il.

— Non, m'sieur, je parle à quelqu'un.

— On ne le dirait pas. Peut-on savoir où se trouve votre interlocuteur ?

— Sur la terre, m'sieur... Euh !... Je veux dire dans la salle des loisirs. »

Devant l'air incrédule de M. Wilkinson, Bennett jugea nécessaire de donner des précisions :

« En fait, m'sieur, je transmettais un message par radiotéléphone... depuis la Lune.

— Encore une de vos inventions stupides ! grogna M. Wilkinson. Je suis consterné de vous voir, vous et vos camarades, perdre un temps précieux à faire joujou avec des gadgets ridicules au lieu de consacrer vos loisirs à des occupations profitables, à débiter des inepties dans des téléphones qui ne marchent pas !

— Si, m'sieur, ça marche ! La preuve, c'est qu'on me répond. Vous n'avez qu'à prendre cet écouteur, et vous entendrez vous-même... »

Mais M. Wilkinson ne tenait nullement à introduire son oreille dans une boîte en fer blanc pour savoir ce qui se passait sur la terre.

« En voilà assez, Bennett ! coupa-t-il. Et d'abord, vous n'avez pas à traîner ainsi dans les couloirs. Retournez immédiatement dans la salle des loisirs, et tachez de vous y occuper de façon plus intelligente qu'à des inventions grotesques dont le seul résultat est de causer du désordre, comme cela c'est déjà produit trop souvent ! Que je n'aie pas à vous le répéter, Bennett, ou sinon... Hmmm!... Brrmm!... ou sinon vous verrez ce qui se passera ! »





CHAPITRE II

LA GOMME FUMIGÈNE

BENNETT ne fut guère impressionné par l'avertissement de M. Wilkinson. Quand la cloche du dortoir sonna, une demi-heure plus tard, les garçons avaient procédé à une série d'essais prouvant que le téléphone haute-fidélité était un excellent appareil, capable de transmettre des messages audibles jusqu'à une distance de dix mètres. Les deux amis purent donc aller se coucher fort satisfaits du succès de leur expérience.

Le lendemain matin, Bennett et Mortimer passèrent tous leurs instants de liberté avec l'oreille ou la bouche collée à la boîte, pour échanger de passionnantes réflexions sur leurs santés respectives ou sur le temps qu'il faisait. Mais, vers midi, l'attrait de la nouveauté commençait à faiblir.

« Tu sais, Morty, dit Bennett à son camarade pendant le déjeuner, nous devrions imaginer d'autres choses à nous raconter par téléphone, c'est un

peu monotone de t'entendre demander : "Allô, comment ça va ?" et moi de répondre : "Pas mal, merci, et toi ?" »

Mortimer approuva distraitement.

« Oui, dit-il, mais c'est drôlement difficile de trouver quelque chose de nouveau toutes les demi-heures !

— Nous pourrions inventer un jeu passionnant, proposa Bennett. Par exemple, je serais un motard de la police ; Atkins et Briggs seraient les gangsters qui viennent de dévaliser une banque ; toi, tu serais la salle de contrôle de Scotland Yard, tu me passerais des renseignements sur la direction qu'ils ont prise pour s'enfuir, et tu me guiderais dans ma poursuite.

— Oui, mais comme tu serais obligé de lâcher ton téléphone pour foncer derrière les gangsters, tu ne pourrais aller nulle part sans perdre le contact avec Scotland Yard.

— C'est vrai... Tant pis, je vais tâcher de trouver autre chose. »

Le moyen de transformer son appareil en poste portatif lui vint à l'esprit le lendemain matin, peu avant la fin de la récréation, alors qu'il se tenait, en compagnie de Mortimer, à la fenêtre de la salle des loisirs.

En bas, dans la cour, ils apercevaient Briggs – un garçon grand et fort, aux cheveux broussailleux – qui filait sur l'asphalte avec ses patins à roulettes. Ses bras gesticulants et son équilibre instable révélaient qu'il n'était encore qu'un débutant. Chose fort naturelle, puisqu'il venait de recevoir ces patins – un cadeau de son oncle – dans un paquet arrivé par le courrier du matin.

« Houla ! Regarde Briggs : on dirait un taureau sur une bicyclette ! s'exclama Mortimer au moment où le patineur, incapable de ralentir, entra à toute vitesse dans un groupe de garçons qui observaient ses évolutions.

— Bah ! il débute, fit observer Bennett indulgent. Dès qu'il aura pris le coup, il filera aussi vite que... » Il s'interrompit, car une idée venait de surgir dans son esprit. « Oh ! dis donc, Morty ! Voilà le moyen pour que le motard de la police puisse circuler sans perdre le contact avec Scotland Yard ! »

Mortimer fronça le nez, en signe de perplexité, car il avait complètement oublié leur conversation de la veille.

« Si Briggs me prête ses patins, poursuit Bennett, ça marchera ! Toi, tu te tiendras au milieu de la cour, en transmettant des messages par téléphone, et moi j'irai où tu me diras d'aller.

— Tu ne pourras quand même pas aller bien loin, objecta Mortimer. Il n’y a que dix mètres de ficelle.

— On peut l’allonger, non ?

— Oui, mais il faut la maintenir tendue.

— Et alors ?

— Alors, tu seras obligé de tourner en rond autour de moi.

— Évidemment.

— Ça ne me paraît pas normal.

— Quoi ?

— Que la police tourne en rond.

— Pourquoi pas ? Tu n’as jamais entendu parler des rondes de police ? »

Mortimer ne trouva rien à répliquer.

« Viens vite ! décida Bennett. Allons demander à Briggs s’il veut bien me prêter ses patins. »

Ils descendirent en hâte, Bennett criant de toutes ses forces et agitant les bras pour attirer l’attention de Briggs. Mais pour l’instant le patineur, emporté par son élan, traversait la cour en diagonale, plus vite qu’il n’aurait voulu, et absolument incapable d’obéir aux signaux de Bennett.

« Peux pas m’arrêter ! hurla-t-il en passant comme une flèche. Attends un peu ! »

Après plusieurs virages risqués, il finit par ralentir et vint s’écrouler entre les bras de Bennett auquel il se cramponna pour maintenir son équilibre. Bennett se dégagea prudemment puis demanda au patineur :

« Je voulais savoir si tu serais assez chic pour me prêter tes patins... »

— Ça, c’est du toupet ! protesta Briggs indigné. Je croyais que tu allais me dire quelque chose d’important, sinon je ne me serais pas arrêté !

— Mais c’est très important ! C’est pour m’en servir avec mon téléphone, et...

— Je ne vois pas pourquoi je te les prêterais ! Tu ne me prêtes jamais rien, toi.

— Ah ! Eh bien, je te prêterai... » Bennett se creusa la tête pour trouver une offre acceptable. « Oui, je te permettrai de te servir de mon téléphone.

— Je suis en train d’en fabriquer un moi-même.

— Alors, je te prêterai mon périscope respiratoire.

— J’en ai déjà un.

— Oui, mais le tien c’est une vieille chambre à air qui s’aplatit. Je te prêterai le mien, qui est fait avec du tuyau d’arrosage, et aussi ma torche

électrique.

— Rien de mieux pour lire au lit sous les couvertures ! ajouta Mortimer d'un ton persuasif.

— J'y réfléchirai, répondit Briggs. Mais en tout cas il faudra que tu attendes une ou deux semaines. Je ne prête pas mes patins tant qu'ils sont tout neufs. »

Bennett s'éloigna fort désappointé. À quoi servait cette vague promesse puisque c'était à l'instant même qu'il avait besoin des patins pour réaliser son expérience ? La cloche mit fin à la question, et il suivit Mortimer en classe.

Selon l'emploi du temps, ils devaient avoir maintenant un cours de géographie. Mais M. Wilkinson avait décidé d'utiliser les dix premières minutes de l'heure pour procéder à l'inspection des livres et du matériel scolaire.

« Allons, vite ! cria-t-il. Sortez vos livres, vos cahiers, toutes vos affaires, et disposez-les en ordre sur votre table ! »

La 3^e division manifesta quelque surprise.

« Mais nous avons géo, m'sieur ! fit remarquer Bromwich l'aîné.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit, Bromwich ? En même temps que les livres et les cahiers, je veux voir stylos, porte-plume, crayons, équerres, rapporteurs, etc.

— C'est une inspection, m'sieur ? demanda Atkins.

— Bien sûr que c'est une inspection ! tonna le professeur. Vous imaginez peut-être que j'organise une exposition internationale ? Je veux m'assurer que toutes vos affaires sont marquées à votre nom. »

La classe se mit à bourdonner d'activité ; les pupitres et les casiers s'ouvrirent, le matériel s'empila sur les tables en pyramides vacillantes.

Une inspection des livres n'était pas une chose ennuyeuse, pensaient les élèves. Cela changeait tout d'abord de la monotonie du cours de géographie, et d'autre part c'était aussi un prétexte pour faire pas mal de bruit. À condition d'user de manœuvres de retardement et de poser suffisamment de questions oiseuses, cette occupation pouvait fort bien se prolonger jusqu'à la fin de l'heure.

Morrison entama le jeu en demandant :

« Pardon, m'sieur, qu'est-ce que je dois faire ? Je n'ai pas inscrit mon nom sur mon livre d'algèbre !

— Eh bien, inscrivez-le sans plus tarder ! » répliqua M. Wilkinson.

Mortimer fut le suivant à soulever un délicat problème. Brandissant un fragment de règle brisée, il demanda :

« Pardon, m'sieur, je n'ai plus que ce tout petit bout de règle !

— Et alors ?

— Alors, mon nom est trop long pour y tenir en entier, m'sieur. Est-ce que ça ira, si j'écris *Morti* d'un côté et *mer* de l'autre ?

— Vous... vous... Brrrloumpfff ! Ne posez pas de questions stupides, petit insolent !

— Mais, m'sieur, je pensais...

— Ne pensez pas ! Je vais dresser la liste des élèves qui ont besoin de fournitures. Alors, silence ! Et levez la main s'il vous faut quelque chose. »

Quand la liste eut été établie, non sans mal, après maintes demandes saugrenues, et après avoir été si souvent raturée qu'elle en était devenue presque illisible, la patience de M. Wilkinson était à bout.

« Maintenant, annonça-t-il, je vais aller chercher les fournitures. Pendant mon absence, assurez-vous que votre nom est bien écrit sur toutes vos affaires. Compris ? »

Sur le seuil, il fut arrêté par une requête urgente de Bennett :

« S'il vous plaît, comment faut-il que je marque ma gomme ? J'ai essayé d'y inscrire mon nom au crayon, mais chaque fois que je gomme, ça s'efface. Je ne peux pas l'écrire à l'encre parce que ça fait des taches, et alors...

— Ne m'importunez pas avec vos histoires ! interrompit M. Wilkinson. Vous n'avez qu'à trouver un moyen de la marquer de façon durable. Je n'admettrai aucune excuse.

— Mais, m'sieur...

— Silence ! Faites ce que vous ai dit ! À mon retour, si je trouve une seule affaire qui n'est pas marquée à votre nom, et bien... euh... vous verrez ! »

Lorsque la porte eut claqué derrière M. Wilkinson, Bennett resta un moment songeur. Toutes ses affaires portaient son nom en majuscules, mais il lui manquait un procédé satisfaisant pour marquer sa gomme. Devait-il la graver avec son canif ? La percer d'un trou pour y passer la ficelle d'une étiquette ? Soudain ses yeux tombèrent sur la pile de livres entassés par Bromwich l'aîné sur une table voisine. À côté des livres, il apercevait une règle plate que son propriétaire avait pyrogravée à son nom en concentrant les rayons solaires à l'aide de sa loupe.

C'était la solution du problème.

Bien qu'on fût déjà vers le milieu de l'automne, le temps se maintenait au beau depuis quelques jours. Ce matin-là, en particulier, le soleil était radieux. De sa place, proche de la fenêtre, Bennett leva les yeux vers le ciel. Oui, l'expérience pouvait être menée à bien.

« Hé! Bromo! appela-t-il. Tu me prêtes ta loupe? »

Sans poser de question, Bromwich l'aîné la lui passa par-dessus son épaule, et Bennett se mit aussitôt au travail, concentrant les rayons solaires en un minuscule point éblouissant à la surface de la gomme.



Au bout de quelques secondes, une petite boursouflure se forma. Elle fut bientôt suivie d'une très légère volute de fumée, tandis que la gomme commençait à fondre sous l'ardeur du rayon. Les yeux de Bennett brillèrent de satisfaction. Ça marchait, ça marchait!

Très lentement, il déplaça sa loupe pour tracer la première lettre de son nom. Il était si absorbé par son travail qu'il ne se souciait pas des effets produits dans l'atmosphère environnante.

Bientôt, la légère volute de fumée s'épaissit, tandis qu'une odeur de caoutchouc brûlé se répandait dans la salle.

De sa table, au premier rang, Briggs renifla bruyamment puis se tourna vers Morrison assis à côté de lui :

« Dis donc, tu ne trouves pas que ça sent le brûlé? lui demanda-t-il.

— Si... on dirait du caoutchouc. Pouah! » fit Morrison en se retournant pour chercher la source de cette odeur infecte.

Il la découvrit immédiatement.

« Eh ! Bennett ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu veux empester toute la classe ? »

Bennett leva les yeux, surpris.

« J'inscris mon nom sur ma gomme. Tu sens l'odeur, de ta place ?

— Tu parles ! On ne peut plus respirer.

— Ne t'inquiète pas, j'ai presque fini. Il ne me reste plus que... » Bennett s'interrompit, inquiet, car la fumée s'élevait maintenant en une épaisse spirale noirâtre.

« Au secours !... Ma gomme brûle ! » cria-t-il en essayant d'écraser le caoutchouc à demi liquéfié.

En quelques instants, il redevint maître de la situation, mais tout autour de lui l'air était maintenant chargé d'un âcre brouillard. Bientôt, jusque dans les coins les plus éloignés de la classe, la pollution atmosphérique devint évidente.

« C'est ta faute, Morrison ! tempêta Bennett. Si tu ne m'avais pas interrompu pendant que je surveillais l'opération, tout aurait bien marché !

— Quel toupet ! protesta Morrison. Sans moi, tout le monde serait asphyxié !

— Tu as fait du joli, Ben ! lança Briggs. Dieu sait ce que va dire Wilkie quand il... »

La porte s'ouvrit d'un seul coup, et M. Wilkinson, les bras chargés d'une pile de cahiers et de fournitures diverses, entra dans la classe d'un pas conquérant.

Il n'alla pas loin. Au bout de trois pas, il s'immobilisa et huma l'air comme un chien de chasse bien dressé.

« Je... je... Saperlipopette ! Il y a quelque chose qui brûle, ici ! cria-t-il.

— Ce n'est rien du tout, m'sieur ! se hâta d'affirmer Bennett.

— Comment ça, rien du tout ? Puisque je le sens ! » Et M. Wilkinson inhala profondément pour prouver la justesse de son observation. « Ça sent le caoutchouc brûlé, voilà !

— Oui, m'sieur, vous avez raison, reconnut Bennett. Mais c'était un petit incident technique... Je faisais seulement ce que vous aviez dit de faire...

— Je ne vous ai jamais dit de mettre le feu au collègue !

— Non, m'sieur, mais vous teniez à ce que je marque mon nom partout. Alors je l'inscrivais sur ma gomme...

— Avec une loupe incendiaire ? rugit M. Wilkinson, comme ses yeux tombaient sur l'objet abandonné au milieu du pupitre.

— Oui, m'sieur. Ça avait très bien marché sur la règle de Bromwich, alors j'ai pensé...

— Taisez-vous, petit sacripant ! »

Après avoir jeté la pile de cahiers sur son bureau avec un « boum » retentissant, le professeur leva les bras au ciel et s'écria, rouge d'indignation :

« Bennett ! Toujours lui, comme d'habitude !... Emplir la salle de fumées asphyxiantes !... »

M. Wilkinson exagérait un peu, car, à vrai dire, il ne subsistait déjà plus qu'une légère odeur, fort désagréable mais quand même très supportable. Ce fut pourtant suffisant pour inciter tout le reste de la classe à jouer la pantomime des malheureux menacés d'asphyxie.

« Au secours ! On étouffe ! gémit Briggs en se donnant de l'air à l'aide d'un cahier agité devant sa figure comme un éventail.

— C'est irrespirable, m'sieur ! larmoya Morrison. Est-ce qu'on peut ouvrir les fenêtres avant que tout le monde se trouve mal et qu'on nous emporte à l'infirmerie sur des brancards ? »

Un concert de gloussements, rires, toux factices, râles et gémissements monta de tous les coins de la classe. Le bas du visage caché sous un mouchoir, Atkins se leva en titubant et entreprit d'évacuer l'air pollué en faisant vigoureusement aller et venir le battant de la porte. Bromwich l'aîné exécuta une assez bonne imitation d'un infortuné tombant raide mort par manque d'oxygène, tandis que Rumbelow se coiffait le nez d'un cornet de papier et pratiquait la respiration artificielle sur Martin-Jones.

« Silence ! tonna M. Wilkinson. Cessez vos stupidités et retournez à vos places !

— Mais nous sommes asphyxiés, m'sieur ! protesta Briggs. Vous venez de dire vous-même...

— Peu importent les bêtises que j'ai dites ! Obéissez sur-le-champ et rasseyez-vous en silence ! Compris ? »

Quand le calme fut rétabli, M. Wilkinson déclara :

« Toute la classe restera en retenue après l'étude du soir...

— Oh ! m'sieur ! fit le chœur des lamentations.

— ... si j'ai encore à me plaindre de vous d'ici à la fin de l'heure ! » termina le professeur.

La 3^e division respira de nouveau, fort soulagée, et estima qu'après tout Wilkie était plutôt bon gars.

« Quant à vous, Bennett, poursuivit le bon gars, vous ferez deux heures de retenue samedi prochain. Peut-être y réfléchirez-vous à deux fois avant de recommencer à répandre dans la classe des vapeurs délétères, nocives et suffocantes.

— Mais, m’sieur, protesta Bennett, je vous l’ai déjà dit, je voulais seulement marquer mon nom...

— Ne-dis-cu-tez-pas-a-vec-moi ! hurla M. Wilkinson du plus fort de sa puissante voix. Vous ne faites que des sottises et si ça se reproduit, je... je vous conseille d’aller faire vos classetés ailleurs que dans la salle... Euh!... d’aller faire vos saletés ailleurs que dans la classe ! Je commence à en avoir assez, de vos inventions à la gomme ! »





CHAPITRE III

LE CAMBRIOLEUR FANTÔME

BIEN QUE Bennett se fût juré de se tenir tranquille et de ne plus susciter la colère de M. Wilkinson, ce fut son téléphone qui devait lui attirer de nouveaux ennuis. Maintenant que Bennett avait lancé l'idée, l'envie de fabriquer des appareils semblables se répandit dans toutes les autres classes du collège. Binns junior et Blotwell organisèrent même le standard téléphonique de la 1^{re} division, et ils passèrent la plus grande partie de leur temps libre entourés d'un tas de boîtes, chacune portant le nom d'un élève de leur classe. En principe, on pouvait appeler le standard et demander à être mis en communication avec un autre abonné, mais, en dépit de quelques efforts ingénieux pour brancher les lignes en joignant deux boîtes

à l'aide d'un élastique, aucun message intelligible ne put être transmis par ce procédé.

Comme d'habitude, Bennett venait en tête pour trouver des utilisations nouvelles de son invention. Jusqu'à présent, le seul obstacle avait été le refus de Briggs de lui prêter ses patins à roulettes; comme il ne se montrait pas plus coopératif la semaine suivante, Bennett abandonna ce projet pour un autre qui lui semblait promettre des résultats plus spectaculaires.

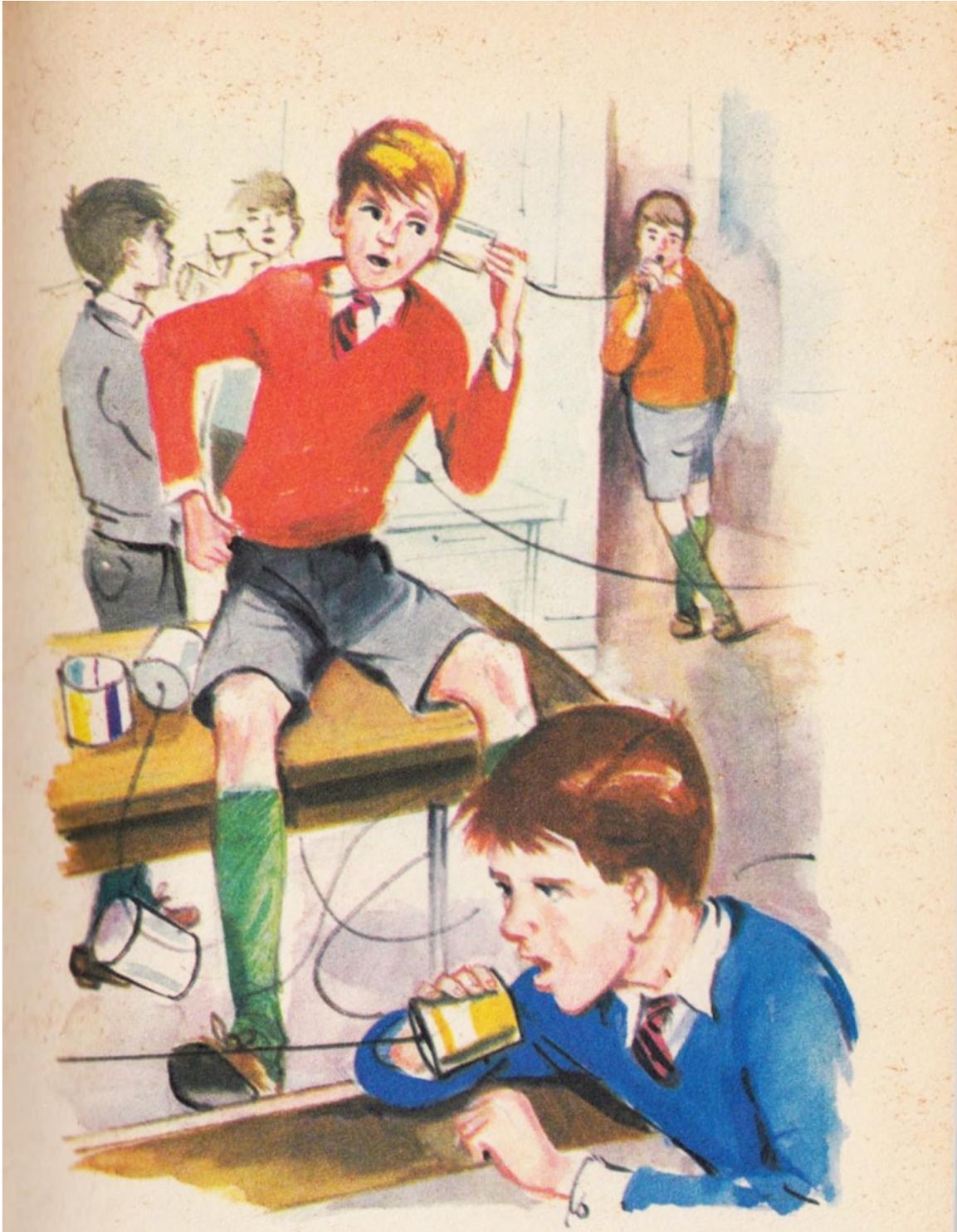
« Ça m'est venu en un éclair au milieu de mon devoir de maths ! annonça-t-il à un groupe de camarades, convoqués par lui à une réunion d'information dans le vestiaire des sports. Je me suis dit : “Pourquoi n'installerions-nous pas une ligne téléphonique directe entre le dortoir 6 et le dortoir 4, pour transmettre des messages le soir, après l'extinction des lumières?” »

— Épatant ! approuva Mortimer. La ligne passerait par la fenêtre, je suppose ?

— Oui, c'est ça. » Bennett se tourna vers Martin-Jones et Rumbelow, deux autres téléphonistes enragés, qui étaient assis à côté de lui sur les canalisations d'eau chaude. « C'est là que vous me serez utiles. Vous vous chargerez des opérations à l'étage au-dessous. »

Le projet de Bennett reposait sur le fait que la fenêtre du dortoir 4, au dernier étage, se trouvait juste au-dessus de celle du dortoir 6. Au numéro 4 couchaient Bennett et Mortimer, ainsi que Briggs, Morrison, Atkins et Bromwich l'aîné. Le numéro 6, beaucoup plus vaste, était occupé par douze élèves, parmi lesquels Martin-Jones et Rumbelow qui couchaient de part et d'autre de la fenêtre.

Quand les lumières auraient été éteintes, expliqua Bennett, il ferait descendre l'une des extrémités du téléphone jusqu'à la fenêtre du dessous. Avertis par le bruit de l'écouteur heurtant la vitre, ses deux camarades ouvriraient la fenêtre et procéderaient à l'installation de la ligne entre les deux étages.



Encouragés par Martin-Jones et Rumbelow, les occupants du dortoir 6 se déshabillèrent ce soir-là en un temps record.

« Fourrez-vous vite au lit, les copains ! cria Rumbelow à ses camarades. Wilkie est de service ce soir, et nous ne voulons pas qu'il s'attarde ici.

— Pourquoi? demanda-t-on.

— Parce que nous avons combiné une affaire avec le dortoir 4. Nous devons recevoir un message de la planète Mars après le couvre-feu, et il faut nous débarrasser le plus vite possible de Wilkie.

— Alors, n’engagez pas la conversation quand il viendra éteindre ! conseilla Martin-Jones. Dites-lui seulement bonsoir et laissez-le filer. »

Quelques minutes plus tard, quand il arriva au dortoir 6, M. Wilkinson fut plutôt surpris de trouver tous les garçons sagement couchés et l’attendant pour qu’il éteignît la lumière. Une telle attitude n’était pas habituelle, d’autant moins qu’il avait déjà constaté le même calme au dortoir 4 un instant plus tôt. Fallait-il y voir une conséquence de l’attitude d’autorité qu’il avait manifestée lors de l’incident de la gomme ? De toute évidence, ces garçons semblaient avoir enfin compris qu’ils ne devaient pas chahuter quand le professeur de service était M. Wilkinson.

Il éteignit la lumière.

« Bonsoir, m’sieur ! Dormez bien ! cria Rumbelow avant même que la main du professeur eût quitté le commutateur.

— Merci, Rumbelow, mais il est un peu tôt pour me dire “dormez bien”. Je ne suis pas encore au lit.

— Non, m’sieur, mais vous allez y aller bientôt, n’est-ce pas ?

— J’irai quand j’aurai terminé mon travail ! répliqua le professeur avec dignité. Pour l’instant, je vais aller corriger des cahiers, mais, avant de descendre, je tiens à m’assurer que tout le monde s’apprête à dormir. »

D’un pas lent, il se dirigea vers la fenêtre et s’y attarda un moment, contemplant la cour inondée de lune.

Martin-Jones sentit l’inquiétude le gagner. Maintenant que la lumière du dortoir était éteinte, le signal d’appel n’allait pas tarder à retentir contre la vitre.

« Vous savez, m’sieur, vous n’avez pas besoin de rester ici spécialement pour nous ! fit-il observer.

— Peu importe. Je ne suis pas pressé », répondit M. Wilkinson, qui se détourna de la fenêtre et se mit à arpenter le dortoir.

Trente secondes d’angoisse s’écoulèrent... La situation semblait désespérée. Rumbelow se creusait la cervelle pour imaginer un prétexte qui lui permît d’éloigner le professeur.

« Tiens, m’sieur ! fit-il sans trop de conviction. J’ai cru entendre la cloche du portail.

— Vraiment ? Votre sens de l'ouïe doit être particulièrement développé, Rumbelow...

— Oh ! oui, m'sieur !

— ... si vous êtes capable d'entendre le son d'une cloche que le serrurier est venu démonter il y a trois jours pour la réparer. Vous allez me dire bientôt que vous entendez... » Un claquement sec retentit soudain contre la vitre, derrière M. Wilkinson. Il se retourna d'un bond. « Qu'est-ce que c'était que ça ? » cria-t-il.

Le dortoir 6 parut frappé d'une soudaine surdité.

« Quoi, m'sieur ? demanda-t-on.

— N'avez-vous rien entendu ? Même pas vous, Rumbelow, avec votre ouïe remarquable ? »

Un nouveau claquement retentit contre la vitre.

« Encore ! rugit M. Wilkinson en se dirigeant vers la fenêtre pour aller voir la cause du bruit.

— Je crois savoir ce que c'est, m'sieur ! suggéra intelligemment Martin-Jones. Ce sont les tuyaux d'eau chaude des lavabos qui...

— Non, cela ne provient pas des lavabos, petit fumiste. On a frappé au carreau ! »

En disant ces mots, le professeur souleva le châssis à coulisse et passa la tête à l'extérieur, dans l'air froid de la nuit d'automne.

Bennett faillit être pris au dépourvu. Heureusement, en une fraction de seconde il eut le temps de voir que cette tête n'appartenait pas à Rumbelow, mais à M. Wilkinson, et il s'empessa de remonter l'écouteur hors de portée. Il fit bien car, après avoir regardé en bas, puis à droite et à gauche, M. Wilkinson se tordit le cou pour scruter la pénombre au-dessus de lui, sans parvenir à découvrir l'origine de ces bruits mystérieux. Très intrigué, il retira sa tête et referma la fenêtre.

« Il fait trop sombre pour y voir clair ! grommela-t-il. Je vais aller faire un tour dehors pour m'assurer que tout va bien. »

Quittant le dortoir, il descendit en hâte l'escalier, bien décidé à éclaircir ce mystère. Dans le hall, il croisa M. Carter auquel il fit part de ses soupçons.

« Dites donc, Carter, commença-t-il, il se passe des choses bizarres dans la cour. De l'extérieur, quelqu'un a frappé à la fenêtre du dortoir 6 ! »

M. Carter eut un sourire incrédule.

« Voyons, c'est absurde ! répondit-il. D'en bas, on ne peut pas atteindre cette fenêtre, à moins de se servir d'une échelle !

— D'accord, d'accord ! Je vous raconte seulement ce qui s'est passé, je ne cherche pas à l'expliquer ! Peut-être s'est-on servi d'une échelle, après tout. Le bruit que j'ai entendu pouvait fort bien provenir de l'extrémité d'un montant heurtant la fenêtre.

— Suggérez-vous qu'un membre du personnel d'entretien aurait éprouvé le besoin subit de nettoyer les vitres au clair de lune ? Soyons sérieux, Wilkinson !

— Je le suis ! Je dis que je soupçonne quelqu'un de nous épier de la cour. Quelqu'un qui s'est caché précipitamment quand j'ai regardé dehors. Ce pourrait être un cambrioleur, après tout. Non ? »

M. Carter refusa de prendre cette supposition au sérieux.

« J'en doute, dit-il. Il est peu probable qu'un cambrioleur se risque à pénétrer par escalade dans les dortoirs d'un internat rempli d'élèves. »

L'attitude incrédule de son collègue ne fit rien pour apaiser l'énervement de M. Wilkinson. Maintenant, il souhaitait presque qu'il y eût pour de bon un intrus – rien que pour démontrer à M. Carter qu'il avait tort d'ironiser.

« Je n'ai pas dit qu'il y avait un cambrioleur, répliqua-t-il, mais que *ce pourrait être* un cambrioleur. Et, étant de service, je manquerais à tous mes devoirs si je n'allais pas faire un tour dehors pour m'en assurer.

— Parfait. Je vous accompagne, proposa M. Carter avec un léger sourire. Il me tarde de prendre sur le fait ce mystérieux malfaiteur. »

Les deux professeurs se glissèrent dehors par la grande porte du bâtiment qu'ils refermèrent derrière eux pour que la lumière venant du hall ne révélât pas leur présence aux environs.

Il faisait assez froid, et M. Carter boutonna son veston pour se protéger du vent, tandis qu'il descendait les marches du perron. Puis, pendant plusieurs minutes, les deux hommes explorèrent la cour, allèrent sans bruit jusqu'aux locaux de service en quête de l'intrus. Leurs recherches restèrent infructueuses.

« Vous avez dû lui faire peur quand vous avez montré votre tête à la fenêtre, conclut ironiquement M. Carter.

— Est-ce que j'ai une tête à faire peur ?

— Non, je veux dire que... »

M. Wilkinson interrompit son collègue avec une certaine aigreur :

« Vous ne croyez donc pas que c'était un rôdeur, hein ? lança-t-il. Vous pensez que j'ai imaginé tout ça ?

— Je pense que vous vous êtes trompé, mais je vous approuve d'être sorti pour faire une inspection. Maintenant, comme il est évident que personne ne rôde aux alentours, je vous propose de rentrer et d'aller boire une tasse de thé pour nous réchauffer. »

Ce fut seulement en atteignant la grande porte qu'ils s'aperçurent que ni l'un ni l'autre n'en avait la clef. M. Wilkinson poussa un soupir d'exaspération, frappa et attendit.

Trente secondes plus tard, il frappa de nouveau, un peu plus fort cette fois, mais nul ne vint ouvrir. Cela n'avait rien de surprenant, car, à cette heure, le personnel de service avait quitté le collègue.

M. Wilkinson s'apprêta à tambouriner du pied et du poing sur le battant, quand son collègue l'arrêta d'un geste.

« Inutile d'ameuter toute la maison et de faire naître le chahut dans les dortoirs, dit-il. Essayons plutôt la porte de côté.

— Impossible ! gronda M. Wilkinson avec irritation. En faisant ma ronde, j'ai poussé le verrou intérieur juste avant d'aller inspecter les dortoirs, c'est ridicule ! Nous allons être obligés d'attendre ici, à nous geler, jusqu'à ce que... »

Il s'interrompit. Dans l'après-midi, il avait remarqué que la fenêtre de la salle de classe n° 2 avait sa poignée brisée et ne fermait plus complètement. Comme cette salle se trouvait au rez-de-chaussée, rien n'empêchait de passer par là.

« Tout s'arrange, Carter ! reprit-il. Je viens de me souvenir qu'il y a, un peu plus loin, une fenêtre qui ferme mal. Restez ici, pendant que je me glisse dans la salle, et je reviens vous ouvrir. »

Sur ces mots, il dévala le perron, tourna à droite après le massif de fleurs et disparut à l'angle du bâtiment.

La classe 2 donnait sur la cour, formant équerre avec l'aile des dortoirs. La façade était éclairée par la lune lorsque M. Wilkinson arriva au-dessous de la fenêtre et entreprit de soulever le châssis. À son grand soulagement, il ne résista pas. L'instant d'après, le professeur faisait du plat ventre sur le rebord de la fenêtre, la tête plongeant dans la salle obscure et les pieds encore dehors.

Comme il aurait été surpris s'il avait pu voir que tous ses mouvements étaient suivis avec un prodigieux intérêt par la fenêtre du dortoir 4 !



CHAPITRE IV

FAUSSE ALERTE

BENNETT avait subi un choc en voyant soudain la tête de M. Wilkinson apparaître à la fenêtre du dortoir 6. Quelque chose avait dû mal tourner... Rumbelow avait-il commis une imprudence ? Le complot avait-il été découvert ?

Pendant une seconde, il s'était senti pris de panique et avait failli laisser tomber l'écouteur sur la tête du professeur, trois mètres au-dessous de lui. Il avait heureusement pu se ressaisir et s'était hâté de remonter son appareil pendant que M. Wilkinson était encore en train de regarder dans la cour.

Le cœur battant, il referma la fenêtre sans bruit et, à voix basse, il signala à Mortimer cet incident inattendu.

« Aïe ! aïe ! aïe !... J'ai bien failli me faire pincer, Morty ! Wilkie était encore là !

— Catastrophe ! Tu en es sûr ?

— Et comment ! Quand il a mis la tête à la fenêtre, j'ai failli lui envoyer la boîte en plein sur le crâne, *bing !*

— Tu crois qu'il se doute de quelque chose ? demanda Mortimer consterné.

— Oh ! non, il ne m'a pas vu. Je pense qu'il voulait seulement respirer un peu d'air frais. Tout de même, mieux vaut attendre quelques minutes, pour lui donner le temps de descendre. »

Les deux garçons se glissèrent de nouveau dans leur lit et, à mi-voix, ils expliquèrent aux autres occupants du dortoir ce qui retardait leur opération.

« En attendant, proposa Bennett, pensons un peu à ce que nous allons dire par téléphone aux gars d'en dessous. »

Le dortoir resta silencieux un bon moment, tandis que les garçons réfléchissaient aux phrases qu'ils pourraient prononcer, après l'installation de la ligne, pour célébrer cet événement historique.

« J'ai trouvé ! déclara enfin Bennett. Nous dirons : "Ici, l'expédition interplanétaire internationale qui diffuse son dernier bulletin de la journée sur 45 mégacycles... Nous avons débarqué sains et saufs sur Mars, à l'heure du thé, et nous avons déjà accompli plusieurs missions dans un esprit de paix et... euh !... et de compréhension fraternelle... euh !... dans le cadre de... euh !... Ceci termine notre bulletin d'informations !" »

— Encore heureux que tu envoies ça par téléphone et non par télégramme ! grommela Briggs du fond de son lit. À deux pence le mot, ça t'aurait coûté cher, et tu n'aurais plus eu assez d'argent de poche pour retourner sur la Terre ! »

Bennett ignora ce commentaire ironique.

« Je crois que Wilkie a dû filer maintenant, dit-il. Je vais faire une nouvelle tentative pour établir la liaison. »

Il se leva et commença à dévider la ficelle du téléphone sur le rebord de la fenêtre, afin que tout fût prêt lorsqu'il l'ouvrirait.

« Hé ! Morty ! appela-t-il. Lève-toi et viens m'aider. »

À contrecœur, son lieutenant obéit. Il enfila sa robe de chambre, mit ses pantoufles (il faisait drôlement froid sur Mars, se rappelait-il) et contourna le pied de son lit pour venir aider son chef.

À cet instant, Bennett jeta un coup d'œil dehors, et il aperçut quelque chose qui lui coupa littéralement le souffle.

En bas, dans la cour, un homme escaladait la fenêtre de la classe n° 2!

« Ça, alors! Regarde, Morty, regarde! »

Mortimer regarda dans la direction indiquée par le doigt de son ami.

« Ouah! haleta-t-il. Qui ça peut-il être?... »

Ils écarquillèrent les yeux pour percer la pénombre, mais à une telle distance, il leur fut impossible d'identifier la silhouette. Une chose cependant était évidente: seul un malfaiteur pouvait pénétrer de cette façon furtive dans le collège.

« C'est un cambrioleur, tu crois? demanda Mortimer d'une voix étranglée.

— Forcément! À cette heure de la nuit, ce gars-là n'entre pas par la fenêtre pour aller relever le compteur à gaz!

— Qu'est-ce qu'il faut faire, alors?

— Avertissons Wilkie. Les profs sont en train de lire ou de jouer au bridge, ils n'auront pas entendu le voleur entrer. »

D'après quelques bribes de cette conversation chuchotée, les autres occupants du dortoir comprirent qu'il se passait des choses sensationnelles. Tout le monde vint se grouper devant la fenêtre, juste à temps pour voir une paire de grands pieds disparaître à l'intérieur de la classe n° 2.

Aussitôt, le dortoir fut saisi d'une intense agitation. On en oublia le fameux téléphone. On en oublia les communications interplanétaires, car il se déroulait maintenant une véritable aventure, bien terrestre celle-là, comme il ne s'en produit que rarement dans un collège.

Bennett prit le commandement.

« Morty et moi, déclara-t-il, nous descendons pour donner l'alerte. Vous autres, restez ici et surveillez la cour! »

Après avoir enfilé sa robe de chambre, il empoigna son ami par le bras et l'entraîna dehors. Puis, sur la pointe des pieds, ils descendirent jusqu'au palier du premier étage, où ils s'arrêtèrent un instant. Au-dessous d'eux se trouvait le hall d'entrée qu'il leur fallait traverser pour gagner la salle des professeurs, à l'autre bout du bâtiment. Oui, mais s'ils tombaient sur le cambrioleur avant d'avoir pu appeler à l'aide?... Bennett se figea soudain en entendant un bruit venant du bas. Quelqu'un traversait le hall!

Mortimer, lui aussi, avait entendu et manifestait des signes de panique. Bennett posa un doigt sur ses lèvres, puis se pencha par-dessus la rampe.

« Tu... tu... tu vois quelqu'un ? » balbutia Mortimer.

Bennett approuva d'un signe de tête. Oui, il voyait M. Carter et M. Wilkinson qui disparaissaient dans le couloir menant à la salle des professeurs.

« M'sieur !... m'sieur !... » appela Bennett à mi-voix, mais les deux maîtres n'entendirent pas. Bennett n'osa appeler plus fort, craignant de donner l'éveil au cambrioleur caché dans un coin. La seule solution était de rattraper M. Carter et M. Wilkinson pour leur dire ce qu'ils avaient vu. Il fit signe à Mortimer de le suivre. Tous deux descendirent prudemment l'escalier, puis s'élançèrent dans le couloir. Trop tard ! Ils eurent juste le temps de voir la porte se refermer sur les deux professeurs.

« Suivons-les ! Vite ! ordonna Bennett.

— Oui, mais...

— Pas de discussions ! Le voleur risque de filer si nous perdons du temps. »

À cet instant, la porte se rouvrit, livrant passage au directeur du collège qui s'engagea dans le couloir.

M. Pemberton-Oakes était un homme d'un certain âge, aux cheveux gris, et dont l'expression impénétrable lui avait valu le surnom de Grand Chef Sioux.

« Que faites-vous là ? demanda-t-il froidement aux deux garçons. Pourquoi n'êtes-vous pas au lit ?

— Oh ! m'sieur ! s'exclama Bennett en se précipitant vers lui. Il y a un cambrioleur dans le collège !

— Absurde ! répliqua simplement le directeur.

— Mais c'est vrai, m'sieur, je vous le jure..

— Oui, c'est vrai, nous l'avons vu ! confirma Mortimer. Nous n'avons vu que son dos, bien sûr, mais c'était sûrement un voleur, puisqu'il passait par une fenêtre du rez-de-chaussée !

— Et maintenant, il rôde dans le collège ! ajouta Bennett. C'est pour ça que nous sommes descendus... Pour donner l'alerte ! »

Malgré lui, le directeur fut impressionné par l'accent de sincérité des deux garçons et estima que l'affaire méritait d'être vérifiée.

« Où se trouve cet homme ? demanda-t-il.

— Nous ne savons pas où il est maintenant, expliqua Bennett. Il y a déjà plusieurs minutes que nous l'avons vu entrer par la fenêtre de la salle 2. Il doit se cacher quelque part au rez-de-chaussée, ou bien au sous-sol.

— C'est bon. Je m'en charge ! »

À leur grand désappointement, les deux garçons furent renvoyés dans leur dortoir, tandis que le directeur rentrait dans la pièce où M. Carter et M. Wilkinson venaient de se servir une tasse de thé. M. Hind, le professeur de musique, ainsi que trois autres de ses collègues, avaient terminé leur partie de bridge et s'apprêtaient à quitter la table. Tout le monde tourna la tête quand le directeur apparut sur le seuil.

« Un petit incident, messieurs ! annonça-t-il d'un air grave. J'ai de sérieuses raisons de croire qu'il pourrait y avoir... euh... un individu suspect qui rôde dans les parages. »

Tous les professeurs se levèrent en même temps.

« Il est possible que ce ne soit rien de sérieux, reprit M. Pemberton-Oakes, mais dans ces affaires, on n'est jamais trop prudent. Je vous propose donc d'entreprendre immédiatement des recherches. Vous, monsieur Hind, vous viendrez avec moi et nous explorerons le sous-sol et l'extérieur des bâtiments. Vous, messieurs, vous pourriez vous grouper deux par deux et engager des opérations dans les divers secteurs des locaux scolaires. »

Abandonnant leur thé, M. Carter et M. Wilkinson suivirent leurs collègues dans le couloir. En dépit de la gravité de la situation, le professeur de service fut incapable de réprimer un accent de triomphe dans sa voix quand il déclara :

« Eh bien, Carter, vous voyez que j'avais raison ! Maintenant que le directeur l'a dit, peut-être me croyez-vous ? »

M. Carter ne répondit pas. Il était extrêmement surpris, et il aurait bien aimé savoir d'où le directeur tenait cette information. Mais, pour le moment, il n'était pas possible de le lui demander, car M. Pemberton-Oakes, armé d'une batte de cricket, explorait déjà le sous-sol en commençant par le vestiaire des sports. La seule chose à faire était d'exécuter ses ordres.



Ils patrouillèrent pendant près d'une demi-heure en haut, en bas, dans les classes, dans la bibliothèque, dans la salle des loisirs, au réfectoire, dans les cuisines, jusque dans le gymnase. Dans le dortoir des juniors, où l'agitation avait atteint son comble, Binns et Blotwell allèrent regarder sous les lits et jusque dans les paniers de linge sale, espérant peut-être dénicher le malfaiteur sous les draps et les chemises.

Mais toutes les recherches restèrent vaines. On ne trouva aucune trace du cambrioleur.

Il était neuf heures passées lorsque les patrouilles regagnèrent la salle des professeurs. M. Hind était déjà de retour quand M. Carter entra, mais le directeur se trouvait encore dehors, examinant les plates-bandes à l'aide d'une lampe électrique pour voir s'il y trouverait des empreintes de pas.

« À propos, monsieur Hind, commença M. Carter, le directeur vous a-t-il dit ce qui l'avait mis sur la piste de ce mystérieux cambrioleur ? »

— Bien sûr ! Deux élèves sont venus l'avertir qu'ils avaient vu un homme entrer par effraction, répondit le professeur de musique. L'un d'eux était Bennett, je crois...

— Bennett!... Comme par hasard ! »

Le vague soupçon qui mûrissait depuis un moment dans l'esprit de M. Carter se transforma soudain en certitude.

« Suivez-moi, Wilkinson ! dit-il à son collègue. Je propose de monter au dortoir 4 pour tirer cette histoire au clair. »

En maugréant, M. Wilkinson consentit à le suivre. Dès que M. Carter eut allumé la lumière, les deux maîtres furent assaillis de questions.

« Est-ce qu'on l'a attrapé, m'sieur ? s'écria Atkins en bondissant sur son lit.

— Si vous ne l'avez pas attrapé, il est toujours dans le collège ! dit Morrison. Nous l'avons tous vu, c'est la vérité, m'sieur !

— Oui, mais c'est moi qui l'ai vu le premier ! déclara Bennett d'un air important. C'est moi qui l'ai vu forcer la fenêtre, ne l'oubliez pas !

— Ah ! nous y voilà ! soupira M. Carter. Quand et où l'avez-vous vu, Bennett ?

— Quelques minutes seulement après qu'on a eu éteint la lumière dans le dortoir 6, m'sieur. Par hasard, je regardais dans la cour, et j'ai vu un homme qui entrait par la fenêtre de la salle 2.

— Quoi ? »

M. Wilkinson venait de pousser ce rugissement étranglé, en se prenant la tête à deux mains.

« Quoi ? Dans la salle 2 ? Mais, petit inconscient, ce n'était pas un cambrioleur... *C'était moi* qui passais par là tout simplement parce que j'avais oublié ma clef ! »

Bennett en eut le souffle coupé, tandis que Mortimer portait précipitamment la main à sa bouche pour étouffer un cri d'horreur.

« Oh ! balbutia Bennett. Je suis désolé, m'sieur... »

— Que vous dites ! écuma le professeur. Vous rendez-vous compte que vous m'avez fait galoper pendant une demi-heure dans tout le collège à la recherche de *moi-même* ? »

Brusquement, il s'interrompit, tandis qu'une expression intriguée passait dans ses yeux. Il se tourna vers M. Carter.

« Mais... mais, reprit-il, si le cambrioleur de Bennett n'est autre que moi-même, cela n'explique pas le bruit que j'ai entendu dans le dortoir 6, ce coup frappé à la fenêtre dont je vous ai déjà parlé !... »

M. Carter s'approcha de la fenêtre. Par terre, près du lit de Bennett, une robe de chambre avait été fort soigneusement disposée, sans doute pour cacher quelque chose... L'ayant soulevée, M. Carter ramassa deux boîtes de tabac vides reliées par une longue ficelle.

« Je crois que cet appareil va jeter quelque lumière sur ce mystérieux toc-toc contre la vitre, déclara-t-il. N'est-ce pas, Bennett ? »

Celui-ci détourna les yeux. Finalement, il murmura :

« Oui, m'sieur, c'est ma faute... Vous comprenez, je faisais descendre mon téléphone pour prendre contact avec le dortoir 6, mais M. Wilkinson a regardé dehors... »

M. Carter fit un *ttt-ttt-ttt!* désapprobateur, en hochant la tête.

« Cette histoire est vraiment trop bête ! dit-il. Cela signifie, Wilkinson, que *votre* cambrioleur, c'était Bennett, tandis que *son* cambrioleur, c'était vous ! En ce qui concerne la sécurité du collège, nous pouvons estimer que ces deux malfaiteurs s'annulent l'un l'autre. »

Mais cette réflexion n'apaisa pas la mauvaise humeur de M. Wilkinson.

« Ouais ! ouais ! fit-il. Mais à quoi diable voulaient jouer ces petits cancre en installant un téléphone d'une fenêtre à l'autre, après l'heure du coucher ?

— Eh bien, m'sieur, fit Bennett d'une voix hésitante, nous jouions au voyage dans l'espace... Nous étions sur la planète Mars et nous voulions lancer un message...

— Sur la planète Mars ! Encore une de ces stupidités que...

— Et quel genre de message vouliez-vous envoyer ? » demanda M. Carter.

Bennett prit son souffle et se lança dans une explication difficile :

« Euh!... c'était pour annoncer aux gars d'en bas que nous entreprenions cette expédition... dans un esprit de... euh!... de paix..., de compréhension fraternelle dans le cadre de... Enfin, vous voyez ce que je veux dire, m'sieur ! »

Suffoquant d'indignation, M. Wilkinson se prit la tête à deux mains, ferma les yeux et s'appuya de l'épaule au montant de la porte. Quand il eut retrouvé l'usage de la parole, ce fut pour exploser :

« Brrloun-brrloupff ! Espèce de petit forban ! Vous mettez le collège sens dessus dessous ! Vous dissipez vos camarades ! Vous obligez M. le directeur et tout le corps enseignant à jouer aux gendarmes et aux voleurs par une nuit glaciale ! Et vous avez le toupet de prétendre que c'est au nom de la paix et de la compréhension fraternelle dans le cadre de je ne sais quoi ! C'est insensé ! C'est ahurissant ! C'est... »

M. Wilkinson aurait sans doute continué longtemps sur ce ton si M. Carter, estimant qu'il était déjà très tard, ne l'avait rapidement entraîné vers le rez-de-chaussée où les attendaient deux tasses de thé complètement refroidies.

« Et tout cela, bougonna M. Wilkinson en descendant l'escalier, tout cela pour une saleté de téléfelle à siphone ! C'est inimaginable ce qu'ils peuvent imaginer, ces garçons ! »



CHAPITRE V

PETITE MUSIQUE MATINALE

L'AFFAIRE du cambrioleur fantôme fut réglée le lendemain matin par M. le directeur en personne. Au grand soulagement de Bennett, on ne lui reprocha pas la fausse alerte, car on estima que les deux garçons avaient fait leur devoir en signalant ce qu'ils avaient vu. Cependant, la tentative d'établir une liaison téléphonique entre deux dortoirs constituait une grave infraction aux règlements du collège. Aussi les coupables furent-ils punis, et tous les appareils confisqués et interdits.

Mais, là-dessus, M. Pemberton-Oakes prit une décision qui devait avoir de lourdes conséquences sur les événements qui se déroulèrent pendant la quinzaine suivante.

« Je pense que les dortoirs devraient être mieux surveillés, déclara-t-il à l'assemblée des professeurs. Pour cela, à titre d'expérience, je propose que

l'élève le plus raisonnable de chaque dortoir soit responsable de la conduite de ses camarades après l'extinction des lumières. »

Le regard du directeur se porta sur M. Wilkinson.

« Mais ces responsables, poursuivit-il, se sentiront plus sûrs de l'autorité qui leur sera dévolue s'ils savent qu'un professeur loge dans le voisinage immédiat. Voilà pourquoi, monsieur Wilkinson, j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à quitter la chambre que vous occupez actuellement pour vous installer dans une autre, toute proche de l'aile des dortoirs. »

M. Wilkinson n'éleva pas d'objections.

« Très bien, monsieur, répondit-il. Vous désirez sans doute que je me transporte dans la chambre libre, à côté de la salle de musique ?

— Exactement, et je vous en remercie. Je pense d'ailleurs que vos nuits ne seront pas troublées par du désordre dans les dortoirs, car le seul fait de vous savoir à proximité incitera les élèves à la sagesse. »

La liste des chefs de dortoir parut le soir même au tableau d'affichage. Pour le dortoir 4, le choix du directeur tomba sur Bromwich l'aîné, considéré comme étant le moins écervelé du groupe.

Pour sa part, M. Wilkinson ne fut pas mécontent de changer de chambre, celle qu'il allait occuper maintenant étant beaucoup plus spacieuse que la première. Elle comportait cependant un inconvénient qu'il n'avait pas prévu : en effet, seule une mince cloison la séparait de la salle de musique. Tout était calme le soir, mais les matins lui furent vite rendus intenable par les fausses notes des garçons qui faisaient leurs exercices de piano.

Dès le premier jour, il fut réveillé en sursaut par un vacarme fort peu mélodieux. On eût dit qu'on avait jeté à toute volée un gros livre sur le clavier. Au bout de quelques instants, une mélodie n'ayant qu'une lointaine ressemblance avec le *Menuet en sol* de Beethoven traversa bruyamment la cloison, mais elle s'effilocho après quelques mesures pour être suivie par une longue pause, à laquelle succéda l'exécution à un doigt du *God Save the Queen* sur l'octave la plus basse de l'instrument.

M. Wilkinson bondit hors de son lit, traversa la pièce en deux enjambées et frappa au mur. L'hymne national s'interrompit et fut remplacé par quatre mesures de Beethoven. Après quoi, il y eut un sourd trépignement qui ne pouvait provenir que d'un exécutant marquant rapidement la mesure sur les deux pédales. Le bruit s'atténua et fut suivi d'un très long silence. Enfin, l'exécution à un doigt du *God Save the Queen* retentit de nouveau dans l'air matinal.

Le professeur poussa un grognement d'exaspération : un petit cancre était en train de perdre son temps de façon inadmissible !



Dès qu'il se fut habillé, M. Wilkinson se précipita dans la salle de musique.

« Bennett, comme d'habitude ! rugit-il lorsque ses yeux tombèrent sur le pianiste. Que faites-vous donc ici ?

— Rien, m'sieur ! répondit Bennett effrayé par l'irruption du professeur. Ou plutôt j'étudie mon piano, je fais mes exercices. C'est M. Hind qui a fixé l'heure : de sept heures et demie jusqu'au breakfast.

— Est-ce aussi M. Hind qui vous apprend à jouer du piano avec un seul doigt ?

— Je jouais d'oreille, m'sieur.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, m'sieur : d'une oreille et d'un doigt.

— Eh bien, écoutez-moi, petit farceur : si le piano vous est réservé de sept heures et demie à huit heures, vous me ferez le plaisir de jouer *tout ce temps-là*, sans interruption. Compris ?

— Vous tenez à ce que je joue tout le temps, m'sieur ? demanda Bennett très flatté. Vous voulez dire que vous aimez m'entendre jouer ? »

M. Wilkinson frémit de la tête aux pieds.

« Ce n'était certainement pas pour vous applaudir que j'ai frappé au mur ! dit-il. Et la question n'est pas de savoir si j'apprécie ou non cet infâme pianotage que vous appelez jouer. La question, c'est que j'occupe maintenant la chambre voisine et que j'entends tout ce qui se passe... et

même ce qui ne se passe pas. Donc, si je cogne à la cloison, ce sera pour vous avertir que vous perdez votre temps. »

Un peu d'inquiétude apparut dans les yeux de Bennett.

« Mais, m'sieur, il faut quand même que je m'arrête pour tourner la page, ou quand la pédale forte se coince... ou quand je ne suis pas sûr de la note à jouer !

— Je suis parfaitement capable de distinguer entre une pause d'un quart de seconde pour tourner la page, et dix minutes de perdues pour aller regarder par la fenêtre ! répliqua le professeur. Je vous avertis : si vous m'obligez à intervenir plus d'une fois, je... eh bien, vous verrez ! »

Pendant deux semaines, Bennett s'appliqua de son mieux, hanté par l'idée que M. Wilkinson allait frapper au mur à la moindre interruption. Mais, à la fin de cette période, il eut l'occasion de mesurer la profondeur du fossé qui existait encore entre son niveau pianistique et celui d'un grand artiste. Ce fut un jeudi matin, pendant la leçon que lui donnait M. Hind. Depuis un bon quart d'heure, la salle retentissait de la version légèrement cahotante de ce fameux *Menuet en sol* de Beethoven. Après un accord particulièrement bizarre qui lui avait fait grincer des dents, M. Hind posa la main sur le bras de son élève.

« Non, non, non, Bennett ! dit-il tristement. Cette note est un *fa*, et non un *mi*. Vous faites toujours la même faute au même endroit !

— Je sais, m'sieur, s'excusa le pianiste. Voulez-vous que je vous tape tout ça de nouveau depuis le début ? »

Le professeur soupira.

« La musique est faite pour être *jouée*, Bennett, et non pour être *tapée*, comme vous dites.

— Bien, m'sieur.

— Et il me semble, d'ailleurs, que vous n'avez guère travaillé ce morceau.

— Oh ! si, m'sieur, je vous assure ! protesta Bennett. J'y étais bien forcé, avec M. Wilkinson qui loge à côté. Il se met à cogner au mur si je m'arrête seulement une seconde pour me moucher. Et bien, je ne lui ai presque pas donné l'occasion de cogner depuis une semaine !

— J'en suis ravi, déclara M. Hind. Allons, Bennett, recommencez ce morceau. »

Cette fois, le passage délicat fut joué sans la moindre fausse note, mais les pauses étaient si prolongées, chaque fois que le pianiste avait peine à

déchiffrer un accord, que le résultat final ne traduisit guère de progrès sur les autres fois.

« Hum ! hum ! fit M. Hind en se grattant le bout du nez. Dites-moi, Bennett, aimeriez-vous entendre ce morceau joué convenablement ?

— Mais je l'ai joué convenablement, cette fois, m'sieur !

— C'est vous qui le dites, mon ami. »

M. Hind se leva de sa chaise et se dirigea vers l'électrophone placé dans un coin de la pièce, sur une petite table.

« J'ai là un enregistrement de ce menuet par le grand virtuose Vladimir Poustiakoff. Vous allez l'écouter... »

Dès les premières mesures, Bennett fut obligé d'admettre qu'il y avait fort peu de ressemblance entre son interprétation du *Menuet en sol* et celle de cet artiste de renommée internationale...

« Pas mauvais, le gars Vladimir ! reconnut-il. Il est même drôlement bon !... »

M. Hind interrompit ses réflexions en disant :

« Et maintenant, écoutez bien ! Nous arrivons au passage qui vous donne toujours tant de mal. »

Bennett tendit l'oreille, se demandant si Vladimir Poustiakoff s'était senti anxieux en approchant de ces redoutables difficultés d'exécution. Eh bien, apparemment non, car les notes s'égrenaient sans effort, sans même la moindre hésitation laissant croire que le pianiste avait cherché son doigté.

« Ça, c'est tapé ! s'exclama Bennett. Et du premier coup ! Pas une seule faute jusqu'à présent, m'sieur. Sans bavures ! »

M. Hind réprima un sourire.

« Oui, remarquable », déclara-t-il.

Lorsque le disque s'arrêta, Bennett poussa un soupir :

« Ah ! j'aimerais bien jouer comme ça !

— Je suis certain que vous pourriez y arriver, répondit M. Hind en rabattant le couvercle de l'électrophone. Et j'espère que cette audition vous aura donné une idée de tout ce que l'on peut tirer de cette œuvre.

— Oh ! oui, m'sieur. Ça, c'est sûr ! » répondit Bennett.

Sa réponse était venue automatiquement sans qu'il eût réfléchi. Car, en vérité, ce fut seulement vers la fin du trimestre que Bennett conçut l'idée de tirer une utilisation pratique de l'enregistrement du *Menuet en sol*, de Ludwig van Beethoven, par Vladimir Poustiakoff.





CHAPITRE VI

UNE NOMINATION PEU SOUHAITÉE

LA CLOCHE de la récréation du matin venait de sonner lorsque Bennett, quittant la salle de musique, rencontra Briggs qui se dirigeait vers la cour, ses patins à roulettes à la main.

« Dis donc, Ben, demanda Briggs, veux-tu toujours faire l'échange dont on avait parlé ? Je te prête mes patins, toi tu me passes ta torche électrique et ton périscope. »

Bennett se montra d'abord surpris, car, depuis le temps, il avait presque oublié sa proposition.

« C'est un peu tard, dit-il lorsque le souvenir lui en revint. Je voulais t'emprunter tes patins pour m'en servir avec mon téléphone. Mais ça n'a plus d'intérêt maintenant que les téléphones sont interdits.

— Tu peux quand même faire du patin à roulettes pour le plaisir, insista Briggs. Évidemment, si tu ne sais pas te tenir sur des patins...

— Si, je sais!

— Alors, je te prête mes patins chaque jour pendant une semaine, en échange de ce livre sur les explorateurs de l'espace que tu as dans ton casier.

— Mon livre? fit Bennett. Mais tu viens de dire que tu voulais seulement ma torche et mon périscope.

— Et le livre avec. Pas la peine d'emprunter le matériel qu'il faut pour bouquiner sous les couvertures, si on n'a pas quelque chose de passionnant à lire, pas vrai?

— C'est risqué! fit observer Bennett. Tu n'y arriveras jamais avec Bromwich qui n'est qu'à deux lits de distance du tien. Depuis qu'il a été nommé chef de dortoir, il fait du zèle! Il a noté le nom d'Atkins, l'autre nuit, parce qu'il ronflait, et il a même menacé de signaler ce pauvre Morty parce qu'il parlait en dormant! »

Un sourire assuré apparut sur les lèvres de Briggs.

« Ne t'en fais pas pour ça. Il n'y aura pas d'histoires avec Bromo, tu peux me croire sur parole.

— Comment le sais-tu?

— Parce qu'il ne sera pas là ce soir! Il ne se sentait pas bien après le petit déjeuner, et quand il est allé voir Mme Smith, elle l'a expédié à l'infirmerie.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Comment veux-tu que je sache? La grippe, les oreillons, la scarlatine, le choléra... répondit Briggs d'un air indifférent. En tout cas, il a pris son pyjama et ses affaires de toilette, alors je ne crois pas qu'on le revoie avant plusieurs jours. »

C'était donc le motif de la proposition de Briggs! Bennett se frotta le menton tout en réfléchissant.

« C'est entendu, dit-il enfin. En échange de tes patins, je te prête ma torche électrique et mon livre. Mais puisque Bromo est à l'infirmerie, tu n'as pas besoin du tuyau. Tu pourras lire après le couvre-feu sans être obligé de te fourrer sous les couvertures.

— Que tu dis! Mais si Wilkie fait sa ronde et aperçoit une lumière, il foncera dessus comme un bombardier en piqué! Alors, j'aime mieux être prudent. »

Bennett accepta, et, comme la récréation tirait à sa fin, il décida d'expérimenter sans délai ses talents de patineur. Avec l'aide du propriétaire, il fixa les patins à roulettes sous ses chaussures, puis il entreprit, en équilibre quelque peu instable, un premier tour de cour.

Mortimer vint observer les progrès de son ami.

« Épatant ! déclara-t-il avec beaucoup d'indulgence. Encore un peu d'entraînement et tu seras champion ! »

Après quelques tours, Bennett prit davantage confiance en lui, mais son équilibre restait toujours précaire et il était encore loin d'avoir conquis la maîtrise quand la cloche sonna la fin de la récréation.



« Je recommencerai demain, dit-il à Briggs qui l'aidait à enlever les patins. Je ne regrette pas mon échange ! »

La petite crise de foie dont souffrait Bromwich fut évoquée dans la salle des professeurs, après le déjeuner.

« Mme Smith m'a affirmé que l'élève Bromwich reviendrait en classe d'ici deux ou trois jours, déclara M. Pemberton-Oakes aux quelques professeurs qui s'étaient réunis pour prendre leur café. En attendant, je me demande qui il convient de désigner pour le remplacer comme chef de dortoir. »

M. Wilkinson poussa un grognement de mauvaise humeur.

« À mon avis, dit-il, il n'y a que Bromwich qui soit capable de gouverner cette cage de fauves !

— Allons, allons, Wilkinson, ils ne sont pas si terribles ! fit observer le directeur. Ils sont parfois un peu turbulents, je le reconnais. Mais ce serait peut-être l'occasion de voir si l'un d'entre eux n'aurait pas des qualités d'initiative et d'autorité. Qui faut-il choisir ?

— Briggs, assurément, déclara M. Hind. C'est le plus âgé.

— Vous ne voyez personne d'autre ? » demanda le directeur.

Il y eut un court silence. Puis, soudain M. Carter proposa :

« Et pourquoi pas Bennett ?

— Brroumpff !... »

M. Wilkinson venait d'avaler son café de travers.

« Ah ! non ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. Ne dites pas des choses pareilles, Carter, même pour plaisanter !

— Je ne plaisante pas, répliqua M. Carter. Je ne garantis pas que Bennett réussisse, mais c'est lui qui a le plus de qualités d'initiative.

— Ah ! oui, pour des initiatives, il en a ! mugit M. Wilkinson. Imaginez-vous un peu où il risque d'entraîner les autres ? C'est Bennett le pire de tous !

— Eh bien, voilà une excellente raison pour le mettre à l'épreuve, déclara le directeur. Le fait d'avoir des responsabilités à assumer peut produire sur certains individus un effet salutaire.

— Oui, monsieur, bien sûr... mais *Bennett* ! protesta M. Wilkinson en faisant une affreuse grimace. Bennett est un individu qui... un individu que... enfin, bref, un petit phénomène ! »

Le directeur hésita un instant.

« Eh bien, je réfléchirai à tout cela dans l'après-midi, déclara-t-il enfin. Je vous ferai part de ma décision avant le dîner. »

À la fin de l'après-midi, Bennett descendit au rez-de-chaussée pour prendre dans son placard ce qu'il avait promis à Briggs en échange de ses patins. Il en retira la torche électrique, le tuyau respiratoire et le fameux livre intitulé *Les Conquérants de l'Espace*. « C'est vraiment un beau livre ! » se dit-il en le feuilletant, puis en regardant sur la page de garde l'inscription : *À mon cher neveu John, avec les meilleurs vœux de sa tante Angèle.*

Ah ! cette bonne tante Angèle ! Ç'avait été vraiment chic de sa part de lui envoyer un bouquin aussi passionnant. Dès que Briggs l'aurait commencé, il ne pourrait plus le lâcher...

Oui, mais il y a un petit inconvénient, songea Bennett en remontant l'escalier. Si Briggs était trop captivé par sa lecture, il épuiserait la pile de la torche... Tant pis ! le marché était conclu, il fallait courir ce risque.

Dans la salle des loisirs, il trouva Briggs qui l'attendait.

« Et n'use pas toute la pile, hein ? » lui recommanda Bennett en lui remettant la lampe, le livre et le « périscope ».

Briggs plaça les objets dans son casier dont il referma la porte.

« D'accord, je ferai attention. En échange, tu pourras prendre mes patins chaque fois que... »

Il s'interrompit en voyant la haute silhouette de M. Pemberton-Oakes apparaître sur le seuil.

« Bennett ! appela le directeur. Venez un instant dans mon bureau, je vous prie. J'ai deux mots à vous dire. »

En suivant le directeur dans le long couloir, Bennett se creusait la cervelle. Pourquoi cette convocation inattendue ? Qu'avait-il fait de mal ? Ne s'était-il pas bien conduit au cours de la dernière quinzaine ? Ou alors... Un instant, il se demanda si son échange avec Briggs n'était pas venu aux oreilles du directeur. Mais, non, c'était impossible. Alors, quoi ?

Il ne resta pas longtemps dans le doute.

« Mon jeune ami, commença le directeur dès qu'il se fut installé derrière son bureau, mon jeune ami, je crois qu'il est temps de changer de conduite. Tout récemment, j'ai dû vous réprimander pour avoir perturbé la vie du collègue avec cette ridicule invention que vous appelez un téléphone...

— Oui, m'sieur, marmonna Bennett en regardant fixement le mur du fond, juste à côté de l'oreille gauche de M. Pemberton-Oakes.

— ... Et peu de temps avant, vous aviez semé le désordre dans la classe de M. Wilkinson en provoquant une... euh... une combustion intempestive.

— Une quoi, m'sieur?

— On m'a rapporté que vous aviez fait brûler votre gomme à dessin.

— Ah! C'est vrai, m'sieur, mais c'était par accident.

— Ne cherchez pas d'excuses, Bennett. Il n'en reste pas moins qu'il est grand temps de vous ressaisir, de veiller à votre tenue... »

Bennett se baissa pour remonter ses chaussettes.

« Mais non, mais non! fit le directeur. Je parle au figuré! Laissez donc vos chaussettes tranquilles et écoutez-moi. Je suis certain que si je vous confiais une mission importante, vous feriez de votre mieux pour en être digne.

— Oh! oui, m'sieur, j'essaierais!

— J'en suis sûr. Voilà pourquoi j'ai décidé de vous attribuer un poste de confiance. Je vais vous nommer responsable du dortoir n ° 4 pendant l'absence de votre camarade Bromwich. »



Bennett regarda le directeur avec un étonnement incrédule.

« Moi, m'sieur? fit-il avec stupeur. Moi... chef de dortoir?

— À titre temporaire seulement, Bennett, pour voir ce dont vous êtes capable! se hâta d'ajouter le directeur.

— Oui, bien sûr, m'sieur. Seulement... »

Bennett s'interrompit et se tortilla les doigts.

« Quoi donc ? demanda M. Pemberton-Oakes.

— Eh bien, m'sieur, est-ce que je pourrais commencer à être chef de dortoir seulement à partir de demain, au lieu de ce soir ? »

Le front du directeur se plissa. Avait-il commis une erreur de jugement en choisissant Bennett pour de telles fonctions ?

« Mon jeune ami, lui fit-il observer gravement, il ne faut pas prendre à la légère une proposition aussi sérieuse que celle-ci. Vous devriez comprendre que c'est un honneur, une grande responsabilité...

— Oui, m'sieur, balbutia Bennett, mais il y a quelque chose qui me tracasse. Si c'était possible, j'aimerais mieux ne pas commencer tout de suite, parce que... vous comprenez, je... je... » Sa phrase se perdit, et il tomba dans un silence embarrassé.

La situation était désespérée. Pouvait-il expliquer au directeur qu'il venait d'accepter d'aider Briggs à transgresser les règlements du collège (et justement celui du dortoir !), ces règlements qu'en qualité de nouveau responsable il allait être chargé de faire respecter ? Ah ! si seulement il avait connu sa nomination plus tôt ! Si seulement il avait refusé d'écouter la proposition de Briggs ! Si seulement...

Il se ressaisit, sentant que le directeur le considérait avec un regard intrigué.

« Très bien, m'sieur, je... je m'arrangerai, marmonna-t-il.

— Parfait ! approuva M. Pemberton-Oakes. Parfait ! Vous pouvez retourner à vos activités. Je veillerai à ce que vos camarades de dortoir soient informés de cette nomination, et... bonne chance, Bennett ! J'espère que je n'aurai pas lieu de regretter mon choix. »



CHAPITRE VII

BENNETT PREND SES FONCTIONS

EN REVENANT du bureau du directeur, Bennett était torturé par un terrible cas de conscience. Nommé chef de dortoir, il était tenu de faire son devoir, quelles que soient les conséquences. Peut-être était-il encore temps d'annuler le marché conclu avec Briggs ? En tout cas il fallait essayer.

Aussi regagna-t-il en hâte la salle des loisirs où il retrouva Briggs en train de regarder les illustrations du livre qu'il comptait bien lire au lit.

« Ah ! te voilà ! dit Briggs. Qu'est-ce qu'il te voulait, le Grand Chef Sioux ?

— Il m'a dit que... que je devais... qu'il avait décidé que... », commença Bennett. Mais il ne put aller plus loin, craignant que Briggs n'éclatât d'un rire moqueur en apprenant sa nomination. Peut-être était-il préférable d'attendre que la nouvelle fût officiellement annoncée par les

autorités. « Bah ! peu importe ce qu'il m'a dit, reprit-il. Écoute, Briggs : le marché que nous avons conclu... eh bien... rien ne va plus !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai changé d'avis. Le marché est rompu.

— Pas question ! s'écria Briggs furieux. Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

— Je ne peux pas t'expliquer maintenant, mais il faut que tu me rendes mon bouquin, mon périscope et ma torche électrique. Tout de suite.

— Vraiment ? Eh bien, je regrette, mon vieux. Tu aurais dû y penser plus tôt, avant de m'emprunter mes patins.

— Oui, mais tu ne comprends pas...

— Tu n'es qu'un escroc ! cria Briggs. Tu as voulu t'offrir un tour sur mes patins, et maintenant que c'est fait, tu dis : marché rompu !

— Ce n'est pas du tout ça ! protesta Bennett. C'est seulement parce que... parce que... Ah ! zut !... En tout cas, je te conseille de faire ce que je te dis, sinon tu pourrais le regretter ! »

Pour toute réponse, Briggs jeta le livre dans son casier, rabattit la porte et tourna la clef.

« N'essaie pas de me menacer, Ben, ou ça pourrait tourner mal ! lança-t-il par-dessus son épaule en se dirigeant vers la porte. Moi, quand je fais un marché avec un copain, je tiens parole ! »

Avant de monter se coucher, ce soir-là, Mortimer était allé demander à Mme Smith une pommade pour une engelure imaginaire. Aussi fut-il le dernier à arriver dans son dortoir où, à sa grande surprise, il trouva la plupart de ses camarades en proie à une folle jubilation.

« Tu sais la nouvelle, Morty ? cria Atkins. Une nouvelle formidable !

— Non. J'étais chez Mme Smith. Qu'est-ce qui se passe ?

— M. Carter vient de nous l'annoncer. Tu sais que Bromo est à l'infirmerie avec la peste ou le typhus ou je ne sais trop quoi ?... Et bien, devine qui a été nommé chef de dortoir à sa place ! Devine un peu ! »

Morty fronça le nez, en réfléchissant.

« Briggs ? hasarda-t-il.

— Non. Cherche encore !

— Morrison ? »

Atkins poussa un ricanement en cascade.

« Mais non, mais non ! Jamais tu ne devineras... C'est Bennett !

— Sans blague ? » fit Mortimer qui, de saisissement, projeta la tête en avant, ce qui eut pour résultat de faire glisser ses lunettes jusqu'au bout de son nez. Il se retourna pour adresser un sourire de félicitation à son ami qui se tenait auprès de son lit, l'air très gêné, faisant mine de ne pas remarquer les manifestations d'allégresse qui se déroulaient dans le dortoir.

« Je... je te félicite, Ben ! dit Mortimer encore un peu abasourdi. Je... je suis ravi ! »

Bennett se sentait de plus en plus gêné.

« Nous aussi, nous sommes ravis ! proclama Atkins avec enthousiasme. Tu comprends, Morty, ça veut dire que nous allons pouvoir faire tout ce que nous voudrions sans risquer d'être dénoncés. Nous pourrions parler après le couvre-feu...

— ... ou lire au lit, ajouta Briggs.

— ... ou organiser des batailles de polochons, ou même un petit banquet nocturne ! suggéra Morrison.

— Il n'en est pas question ! s'écria soudain Bennett. Vous vous conduirez exactement comme si Bromo était là »

Cette intervention brutale assombrit d'un seul coup l'atmosphère, et, comme un seul homme, tous les garçons se retournèrent vers Bennett qui les regardait bien en face.

Il y eut un instant de silence. Puis un sourire éclaira le visage de Morrison.

« Tu nous fais marcher, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Évidemment ! dit Briggs. Ce ne serait pas la peine d'avoir Bennett comme chef de dortoir si nous n'en profitons pas au maximum ! » Il adressa au nouveau responsable un sourire engageant : « Tu ne nous signaleras pas, Ben ? Tu ne feras pas ça à tes vieux copains ?

— Je n'ai pas demandé à être nommé chef de dortoir, répliqua Bennett avec brusquerie. C'est le directeur qui m'a désigné, et je ne peux pas faire autrement que d'obéir.

— Houla ! houla ! s'exclama Morrison sur un ton de terreur comique. Regardez-moi ça, les gars : notre ami Bennett monte sur ses grands chevaux ! S'il vous plaît, m'ôssieu le chef de dortoir, auriez-vous l'extrême bonté de m'accorder la permission d'aller me brosser les dents ?

— S'il te plaît, Bennett, pourrai-je changer de chaussettes demain matin ? » questionna railleusement Briggs.

Mortimer se sentit pris de colère en voyant la façon dont on tournait en ridicule son meilleur ami.

« Inutile de vous moquer de Ben ! dit-il. Il est déjà suffisamment embêté comme ça ! »

Briggs et Morrison échangèrent un regard de surprise peinée.

« Mais nous ne nous moquions pas de lui ! s'écria Morrison. C'est Bennett qui se paie notre tête en prétendant qu'il va nous forcer à respecter la discipline.

— Très juste ! déclara Atkins. Il a toujours fait plus de bêtises à lui tout seul que nous tous. Et, aujourd'hui, il aurait le toupet d'exiger qu'on lui obéisse !

— Oui, admit Bennett, j'ai peut-être fait plus de bêtises que vous, mais c'était *avant* que je sache que j'allais être chef de dortoir. Maintenant c'est différent.

— Ah ! si tu le prends comme ça... »

Morrison se détourna en haussant les épaules, et sa mauvaise humeur sembla partagée par Briggs et Atkins qui commencèrent à se déshabiller dans un silence hostile.

L'atmosphère était toujours aussi tendue quand M. Hind, de service ce soir-là, entra dans le dortoir, dix minutes plus tard, pour éteindre la lumière.

Il était évident que Briggs n'allait pas accepter sans regimber la nouvelle situation. Lorsque le bruit de pas du professeur se fut évanoui dans le couloir, il tira de dessous son oreiller la torche et le livre qu'il avait apportés au dortoir.

« J'ai là un livre vraiment épatant, Morrison ! dit-il sur un ton d'aimable conversation. C'est Bennett qui me l'a prêté. C'est l'histoire d'un cosmonaute qui rencontre dans l'espace un autre cosmonaute et qui...



— Silence ! ordonna la voix du chef de dortoir. On ne parle plus après l’extinction des lumières. »

Briggs affecta la surprise.

« Pardon ? C’est à moi que tu t’adresses, Bennett ?

— Oui, c’est à toi.

— Ah ! bon... » Il y eut une pause. Puis, avec une lourde insistance, Briggs reprit la conversation interrompue : « Eh bien, voilà, Morrison, les deux gars se rencontrent, ils décident de monter une expédition pour aller explorer une galaxie inconnue...

— Ça m’a l’air drôlement passionnant ! Je le lirai quand tu l’auras fini, dit Morrison, essayant d’entraîner le chef de dortoir dans une altercation.

— Taisez-vous ! cria sèchement Bennett. Tenez-vous tranquilles, je vous dis !

— Oui, c’est vrai, tiens-toi tranquille, Morrison ! fit observer Briggs d’un ton narquois. Comment veux-tu que je lise si tu n’arrêtes pas de bavarder ?

— Silence ! répéta Bennett. Pas de bavardage et pas de lecture non plus ! »

Briggs fit entendre un sifflement désapprobateur.

« Franchement, Bennett, tu as un certain culot ! déclara-t-il en allumant la torche électrique dont il fit danser le rond lumineux au plafond. Comment ! Pas plus tard qu’hier soir, Bromo a dû t’obliger à te taire !

— Peut-être, mais ça ne change rien à la question ! » répliqua Bennett, gêné.

Le moment était venu, pensa Mortimer, de plaider en faveur de son ami.

« Écoutez, dit-il, ce n'est pas la faute de Bennett si on l'a chargé de maintenir l'ordre. Il est obligé d'appliquer le règlement, et vous n'êtes pas chics de parler quand il vous demande de vous taire.

— Je te ferai remarquer que, pour l'instant, c'est toi qui parles ! lui dit Morrison. Alors, tu ferais mieux de te taire !

— Oui, mais si je parle, c'est seulement pour...

— Oh ! bouclez-la, vous tous ! hurla Bennett. Toi, Briggs, éteins ma torche, sinon tu auras des ennuis !

— Quel toupet ! protesta Briggs indigné. Tu me l'as prêtée exprès pour que je puisse lire la nuit, et tu t'es servi de mes patins en échange ! Tu n'as pas le droit de revenir sur la parole donnée : tu avais promis !

— Oui, mais je n'aurais pas accepté si j'avais su ce qui allait arriver ! s'exclama Bennett.

— Il a raison ! intervint Mortimer d'une voix ferme. S'il a été désigné pour ce boulot, il doit le faire. Papa dit toujours que... »

Morrison eut un petit rire moqueur.

« Voilà encore Morty qui ne respecte pas la loi du silence ! Pourquoi ne le signales-tu pas, Bennett ? demanda-t-il. Parce que c'est ton copain, tu lui permets de brailler. Mais si Briggs ou moi nous avons le malheur de dire deux mots à voix basse, tu fais un ouin-ouin du diable ! »

Bennett sentit que la situation lui échappait. Le moment était venu d'agir.

« Écoute, Briggs, dit-il, si tu ne cesses pas de lire et si tu n'éteins pas ma torche, je te la confisque !

— C'est du bluff ! lança Morrison. Tu ne vas pas confisquer ce qui t'appartient ? »

Dans l'ombre, la lueur de la torche était nettement visible sous les draps. Sans aucun doute, Briggs croyait lui aussi que Bennett bluffait.

« Je compte jusqu'à trois, reprit celui-ci, et si tu ne l'as pas éteinte, je viens la prendre. Une... deux... »

Briggs tourna une page et continua à lire. Pendant une seconde le chef de dortoir hésita.

« Je te donne jusqu'à cinq ! corrigea-t-il, espérant ainsi retarder le moment fatal. Trois... quatre... cinq ! »

Avec une calme résolution, Bennett quitta son lit, traversa toute la longueur de la pièce et atteignit le lit placé près de la porte.

« Allons, Briggs, donne-moi ça ! dit-il sèchement.

— Rien à faire !

— Bien. Tu l’auras voulu ! »

Sur ces mots, Bennett allongea vivement la main vers le livre posé sur l’oreiller. Briggs, lâchant la torche, saisit son assaillant par le poignet. Bennett se dégagea d’un mouvement brusque et tenta de rattraper la torche. À sa lueur, il vit son périscope gisant sur la descente de lit. Briggs le vit lui aussi, et les deux garçons plongèrent en même temps pour s’en emparer.

Il s’ensuivit une lutte confuse, Briggs tirant de toutes ses forces sur le tuyau tandis que Bennett s’efforçait de lui arracher.

« Lâche ça, Bennett ! Tu m’as promis que je pourrais l’avoir ! haleta Briggs.

— Fais comme je te dis, et ne discute pas ! » répliqua le responsable.

Déjà, les trois autres occupants du dortoir s’étaient dressés dans leur lit, et lançaient encouragements ou conseils.

« Vas-y, Briggs ! criait Morrison. Ne te laisse pas faire !

— Tiens bon, Ben ! Force-le à le lâcher ! hurlait Mortimer d’une voix suraiguë.

— Assomme-le ! Mets-le k-o ! Assieds-toi sur sa tête ! » rugissait Atkins qui, en tant que neutre, trouvait excellent d’encourager les deux adversaires sans distinction dans l’espoir de provoquer un beau combat. Le bruit devenait assourdissant, et les cris variés se répercutaient bien au-delà des murs du dortoir.

Finalement, Briggs abandonna la lutte.

« Bon, bon ! protesta-t-il en lâchant le tuyau. Prends-le, ton sale machin, et ton bouquin à la noix, et ta torche qui n’éclaire pas ! »

Encore haletant, Bennett récupéra ses biens et s’apprêta à regagner son lit.



« Tu es idiot de t'être laissé faire ! dit Morrison à Briggs. Il n'aurait pas eu le toupet de te dénoncer.

— Bravo, Ben ! Bien joué ! cria Mortimer, sans songer à la portée de sa voix perçante. Victoire ! »

La porte du dortoir s'ouvrit brutalement, la lumière s'alluma. Sur le seuil se tenait M. Pemberton-Oakes.

Pendant quelques secondes, le directeur garda les yeux fixés sur l'infortuné chef de dortoir qui s'était immobilisé au milieu de la pièce, comme un coupable, tenant dans ses bras le livre, la torche électrique et le morceau de tuyau d'arrosage baptisé périscope. Puis il demanda lentement :

« Que faites-vous hors du lit, Bennett ?

— Euh... je... J'allais justement me coucher, m'sieur.

— C'est ce que je constate, répliqua le directeur. Et en emmenant avec vous une lampe électrique, un livre et... euh... un instrument que je suppose destiné à vous permettre de respirer plus à l'aise sous les couvertures ?

— Oh ! non, m'sieur. Du moins, je veux dire... »

Horriblement gêné, Bennett se dandinait d'un pied sur l'autre. Certes, il aurait pu expliquer qu'il venait de confisquer ces trois objets, mais c'eut été dénoncer Briggs et à aucun prix il ne voulait en arriver là. Il se sentait un peu comme un cambrioleur repentí qui se fait pincer par la police au moment même où il va jeter son matériel d'effraction à la rivière.

« Cette lampe électrique est-elle à vous, Bennett ? demanda le directeur.

— Oui, m'sieur.

— Et ce livre ?

— Oui, m'sieur.

— Et ce tuyau de caoutchouc, niez-vous qu'il vous appartienne ? »

Bennett regarda le bout de ses pieds et marmonna : « Non. » Toutes les preuves matérielles étaient contre lui.

« Eh bien, Bennett, j'attends vos explications », reprit le directeur.

Un dur combat intérieur se déroula en Bennett. Il ne pouvait prouver son innocence qu'aux dépens de Briggs, mais cela lui semblait inimaginable puisqu'il était lui-même partiellement responsable, puisqu'il avait lui-même proposé à Briggs de lui prêter le matériel du délit. Parler n'aurait fait qu'aggraver les choses. Aussi continua-t-il à regarder ses pieds sans répondre.

M. Pemberton-Oakes prit son silence pour un aveu.

« Voilà comment vous vous acquittez de votre mission ! dit-il avec la noble indignation d'un seigneur du temps jadis démasquant un vassal coupable de haute trahison. Vous avez déçu ma confiance !

— Mais, m'sieur, vous ne comprenez pas..., balbutia Bennett.

— Je comprends fort bien, mon ami ! Et je suis écœuré de voir que vous vous apprêtiez à commettre ce que vous étiez justement chargé d'empêcher ! Vous devriez avoir honte, Bennett. Je vous avais désigné comme responsable et vous avez donné le mauvais exemple en enfreignant le règlement que vous aviez mission de faire respecter.

— Non, m'sieur, ce n'était pas du tout ça ! J'essayais seulement...

— En voilà assez ! coupa le directeur. Les faits sont là ! Vous n'êtes pas plus capable de faire respecter la discipline dans ce dortoir que... que... » Les yeux du directeur firent le tour de la pièce en quête d'une comparaison appropriée. « Que ce lavabo ! » conclut-il dignement.

Dans son lit, en écoutant cette semonce, Briggs commença à éprouver quelques remords. Ce n'était pas chic de laisser Bennett supporter seul la tourmente.

« Excusez-moi, m'sieur, intervint-il, mais ce n'était pas seulement la faute de Bennett. Pour dire vrai...

— Taisez-vous, Briggs ! Je ne veux pas entendre d'excuses de complaisance. »

Là-dessus, M. Pemberton-Onkes s'avança, prit des mains de Bennett les trois objets litigieux, puis fit signe au garçon de regagner son lit.

« Vous serez puni, Bennett. Et, pour commencer, vous n'êtes plus chef de dortoir. Je vais nommer séance tenante quelqu'un d'autre à votre place. »

Ses yeux firent le tour des occupants des autres lits, cherchant un successeur possible.

« Voyons un peu... Ah! tiens, Briggs!...

— M'sieur?

— Vous êtes nommé temporairement chef de dortoir en remplacement de Bennett, incapable d'exercer cette fonction.

— Oh! m'sieur! » protesta Bennett, incapable de retenir son indignation devant la nouvelle injustice dont il était victime. Il n'aurait rien dit si le directeur avait choisi n'importe quel autre de ses camarades. Mais Briggs! C'en était trop! La mesure était comble!

Le directeur ne releva pas son interruption.

« Briggs, vous veillerez à ce que le silence règne après l'extinction des lumières, reprit-il.

— Je... J'essaierai, m'sieur, marmonna Briggs en évitant soigneusement de rencontrer les yeux de son prédécesseur.

— Quoi qu'il en soit, vous pourrez difficilement faire pire que celui que j'avais désigné, fit observer M. Pemberton-Oakes en s'apprêtant à quitter le dortoir. Et maintenant, je ne veux plus entendre le moindre bruit ce soir. Je pense que c'est bien compris! »

La lumière s'éteignit, la porte se referma.



CHAPITRE VIII

UNE SITUATION COMPLIQUÉE

IL Y EUT un long silence pénible après que le directeur eut quitté le dortoir. Puis les sentiments indignés de Bennett remontèrent une fois de plus à la surface.

« Zut ! C'est pas régulier ! protesta-t-il.

— Ça, oui, c'est dur à avaler ! » approuva Mortimer.

Quelque peu intimidé, le nouveau responsable essaya cependant d'asseoir son autorité.

« Cessez de parler, vous deux ! lança-t-il.

— Quoi ? Tu y vas un peu fort ! éclata Bennett. C'est *toi* que me dis de me taire, maintenant ? »

Pour Atkins, la nouvelle situation semblait riche en possibilités.

« Je ne vois pas pourquoi tu grognes, Bennett, lui dit-il. Tu peux prendre ta revanche, si tu veux : tu n'as qu'à provoquer une nouvelle bagarre, le directeur reviendra, il reprochera à Briggs de n'avoir pas su faire respecter l'ordre...

— Il l'aurait bien mérité ! intervint Mortimer.

— Et il nommera peut-être Morrison chef de dortoir à ta place, poursuivit Atkins. Ensuite quelqu'un pourra déclencher un nouveau chahut et ce sera mon tour d'être responsable... Après quoi ce sera au tour de Mortimer, et puis on pourra recommencer depuis le début...

— Silence, Atkins ! ordonna Briggs.

— Oh ! ça va, là-bas ! J'ai l'impression qu'on va s'amuser un peu. Bennett n'a qu'à commencer, et...

— Eh bien, je ne commencerai pas ! interrompit Bennett. Être chef de dortoir, ce n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine !

— Très juste ! » Cette fois, l'approbation venait de Briggs. Sur ce point, au moins, Bennett et lui étaient en complet accord. « Alors fermez votre bec, vous tous, conclut-il, et dormons ! »

Plus un seul mot ne fut échangé jusqu'au lendemain matin à sept heures un quart, quand sonna la cloche du réveil. Tandis qu'ils s'habillaient, Mortimer vint une fois de plus à l'aide de son ami Bennett.

« Si tu veux mon avis, Briggs, dit-il, je trouve absolument dégoûtant de laisser Bennett trinquer à ta place. Si tu étais correct, tu irais dire au directeur que c'était ta faute. »

Briggs haussa les épaules.

« Je l'aurais fait s'il m'avait laissé parler, répliqua-t-il. J'ai voulu m'expliquer, mais il m'a fait taire.

— Eh bien, va le trouver dans son bureau pour tout lui dire.

— Trop tard, puisqu'il m'a nommé chef de dortoir ! raisonna Briggs. Maintenant, je suis obligé de donner le bon exemple ! »

En entendant cela, Bennett faillit lâcher son verre à dents.

« Le bon exemple ! explosa-t-il. Tu essaies de te défilier, oui ! C'est moi qui ai tout pris, parce que le directeur a cru que c'était ma faute !

— Eh bien, tu n'as pas eu de veine, voilà tout ! se hâta de répliquer Briggs. Pas la peine de ressasser ces vieilles histoires ! Écoute, Ben, je te promets d'être spécialement chic avec toi pour te consoler.

— Hé là ! c'est du favoritisme ! protesta Morrison. Je suppose que tu vas lui permettre de lire sous les couvertures, hein ?

— Non, pas ça. Mais, en dédommagement... tu pourras te servir de mes patins quand tu voudras, Ben. Je suis chic, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas un dédommagement ! protesta Bennett. Tu me le dois de toute façon : tu avais promis de me les prêter en échange de mon périscope et des autres machins.

— Oh ! Ça, c'était annulé ! Tu oublies que c'est toi-même qui as rompu le marché !

— Oui, mais seulement parce que... Et puis, zut ! Inutile de discuter, maintenant. Le mal est fait. »

Bennett replaça rageusement son verre sur la tablette du lavabo, puis, roulant en boule son pyjama qui traînait, il le lança à la tête d'Atkins dont le ricanement moqueur l'exaspérait.

L'heure était maintenant venue pour lui d'aller étudier son piano. Si M. Hind avait souvent déploré que son élève jouât ses morceaux sans faire beaucoup d'efforts pour traduire l'expression voulue par le compositeur, ce matin-là, l'instrument exprima pleinement les sentiments du pianiste. Et dans la pièce voisine, M. Wilkinson grinça des dents, gémit et se boucha les oreilles lorsque le *Menuet en sol* de Beethoven lui parvint à travers la cloison, joué sur un rythme furieux, chargé de toute la colère qui bouillonnait en l'infortuné musicien.

Pendant le petit déjeuner, ce matin-là, M. Carter s'aperçut que Bennett avait l'air sombre. Ayant appris ce qui s'était passé la veille au dortoir, il s'approcha de lui dès qu'il se fut levé de table.

« Eh bien, Bennett, vous semblez consterné. Est-ce l'affaire du dortoir qui vous tracasse à ce point ? »

Impulsivement, Bennett répliqua :

« Je trouve que le directeur n'a pas été très chic, m'sieur !

— Pardon ? fit M. Carter en élevant les sourcils. Et de votre part, était-ce honnête de profiter de votre position de chef de dortoir pour enfreindre le règlement ?

— Je ne l'ai pas enfreint, m'sieur !

— J'ai pourtant entendu dire que M. le directeur avait trouvé votre dortoir en pleine révolution, tandis que vous gambadiez hors de votre lit, avec une lampe électrique et un livre que vous comptiez lire après l'extinction des lumières.

— Mais c'est faux, m'sieur ! s'exclama Bennett. Je ne voulais pas lire après l'heure ! Au contraire, j'étais sorti de mon lit pour empêcher... euh... quelqu'un d'autre de lire. C'est ce quelqu'un d'autre qui a déclenché la bagarre, et le directeur est arrivé juste au moment où je venais de confisquer la lampe et tout le bazar, et alors il a cru...

— Donc, vous prétendez que vous faisiez votre devoir ? demanda M. Carter.

— Oui, m'sieur. En tout cas, j'essayais.

— Je vois, dit M. Carter. Cela jette sur l'affaire un jour assez différent. Mais... » Une idée subite lui fit plisser le front. « Mais, dites-moi : à qui appartenaient ces objets que vous avez confisqués avec tant de zèle ?

— Eh bien... euh... en fait... ils étaient à moi, m'sieur.

— Vraiment ? Et comment quelqu'un d'autre les avait-il en sa possession ? »

Bennett baissa les yeux, fort gêné. On en était arrivé au point délicat qu'il aurait voulu à tout prix éviter. À contrecœur, il répondit :

« Eh bien, m'sieur, j'avais accepté de les lui prêter pour qu'il puisse lire au lit.

— Ah ! le directeur a donc eu raison de vous punir, en fin de compte.

— Pas du tout, m'sieur, protesta Bennett. Je lui avais prêté ces affaires *avant* de savoir que j'allais être désigné comme chef de dortoir.

— Estimez-vous que cela puisse excuser votre conduite ? »

Bennett fit la grimace. Tout le monde sait qu'un chef est inexcusable d'enfreindre la loi...

« Oui, m'sieur, répondit-il bravement. Ç'a été un coup dur pour moi d'être nommé chef de dortoir juste après avoir prêté ces affaires. Et après, quand j'ai été obligé de confisquer ce que je venais de prêter, ça a déclenché la bagarre. »

Il est douteux que cet argument parût aussi valable aux yeux de M. Carter qu'à ceux de Bennett.

Le professeur estima toutefois que le jeune garçon prenait l'affaire trop au tragique.

« Allons, allons ! lui dit-il. Cessez de vous tourmenter avec cette histoire, et allez faire un tour dans la cour pour respirer un peu d'air frais avant l'entrée en classe. »

Le directeur et M. Wilkinson se trouvaient devant le tableau d'affichage du hall quand M. Carter s'approcha d'eux, quelques instants plus tard.

« Excusez-moi de vous déranger, dit M. Carter au directeur, mais je voulais vous parler de l'affaire du dortoir 4. Bennett est dans tous ses états...

— Fort bien ! répliqua M. Pemberton-Oakes. Je suis content de savoir qu'il a honte de ses actes.

— Ce n'est pas aussi simple », insista M. Carter. Et là-dessus, il entreprit d'expliquer en détail ce qui s'était passé.

Le directeur ne parut guère ému.

« Cela n'excuse en rien sa conduite, dit-il, et je n'entends pas revenir sur ma décision. D'ailleurs, Mme Smith vient de m'informer que Bromwich l'aîné rentrerait en classe ce matin même. Il n'est donc plus nécessaire de trouver quelqu'un pour le remplacer comme chef de dortoir.

— Parfait, déclara M. Carter. Je pense cependant qu'il serait bon de donner à Bennett une chance de réparer, afin de lui montrer que nous ne le jugeons pas aussi mal qu'il se l'imagine. N'importe quelle petite tâche de confiance conviendrait...

— Laissez-moi faire, Carter !... interrompit M. Wilkinson. C'est justement moi qui ai la 3^e division ce matin. Je vais essayer de nommer Bennett porte-craie, ouvrier de fenêtres, essuyeur de tableau ou quelque chose dans ce genre. Ça irait ?

— Excellente idée !

— Oui, je pense que ce ne serait pas un travail au-delà de ses capacités, poursuivit M. Wilkinson d'un air dubitatif. Mais ce sera sa dernière chance. S'il la laisse passer... »

Il fit une petite grimace et écarta les deux mains en un geste d'impuissance et de résignation.



CHAPITRE IX

LE PIÈGE À ROULETTES

UNE SILHOUETTE lancée à toute vitesse dans le couloir obligea M. Carter à faire un bond en arrière alors qu'il sortait de classe, pour la récréation du matin.

« Ah ! Bennett, comme d'habitude ! dit-il d'un ton de reproche au sportif qui effectuait un arrêt brusqué. Combien de fois vous ai-je dit de ne pas courir dans les couloirs ?

— Excusez-moi, m'sieur, répondit le garçon. Mais je suis très pressé : Briggs a eu la gentillesse de me prêter ses patins à roulettes pour toute la récréation. »

En se rappelant la bagarre qui avait fait rage au dortoir, la veille au soir, M. Carter trouva plutôt surprenant cette prompte réconciliation.

« Tiens, tiens ! fît-il. Alors, vous n'êtes plus fâchés ? »

— Non, c'est fini, m'sieur, je lui ai pardonné, expliqua aimablement Bennett. Vous comprenez, Briggs veut me dédommager des ennuis qu'il m'a causés en m'obligeant à confisquer la torche et les autres trucs que je lui avais prêtés en échange de ses patins.

— Je ne comprends pas très bien, dit M. Carter.

— C'est pourtant clair, m'sieur. Comme c'est moi qui ai ramassé le savon du directeur, Briggs me prête ses patins pour rien, et alors nous sommes quittes.

— Bien, bien, dit M. Carter. Filez, maintenant, et ne courez plus dans les couloirs. »

Bennett s'esquiva. Dehors, dans la cour, il trouva Briggs qui l'attendait, ses patins à la main.

« Dépêche-toi ! Je vais te les serrer aux pieds, et puis je te laisserai te débrouiller, expliqua Briggs en introduisant sa clef dans la fixation d'un patin. Morrison vient de recevoir un colis de chez lui, et je tiens à être là quand il l'ouvrira... au cas où il y aurait des miettes à picorer... » Un instant plus tard, il se redressa : « Et voilà ! dit-il. C'est solide... Tu ne risques pas de les perdre, même si tu fais du soixante à l'heure ! »

Il glissa la clef dans sa poche et fila aussitôt pour ne pas manquer la cérémonie de l'ouverture du colis. L'instant d'après, Mortimer arrivait, attiré par le spectacle de son ami aux bras tournoyants et aux jambes flageolantes.

« Je ne suis pas encore habitué à ces patins-là. avoua Bennett alors que Mortimer lui tendait une main secourable. Après tout, ce n'est que la seconde fois que j'essaie... Ils ne sont pas du tout comme ceux avec lesquels j'ai appris, tu comprends ? Les autres avaient des courroies au lieu de ces fixations à coulisse. Ces trucs-là ne sont pas pratiques... »

— C'est ça, trouve-toi des excuses ! répliqua ironiquement Mortimer. Tu ne vas pas prétendre que... Hé ! attention !... »

Mortimer poussa un cri d'effroi lorsque Bennett, perdant l'équilibre, se cramponna à son cou et l'entraîna dans un périlleux dérapage.

Quand ils se furent dégagés, Bennett essaya de nouveau. Cette fois, ses mouvements furent mieux contrôlés et, bientôt, il parvint à s'aventurer tout seul autour de la cour, en cercles de plus en plus grands.

Comme Bennett terminait son quinzième tour, la cloche sonna la fin de la récréation. Aussitôt, les parties de football improvisées s'interrompirent, les élèves coururent vers les portes du bâtiment, et lorsque Bennett eut rejoint son ami qui l'attendait, la cour s'était vidée.

« Retire vite tes patins, Ben ! Je te rappelle que nous avons géo avec Wilkie et tu sais comment il est quand on arrive en retard !

— J'en ai pour une seconde. Mais il me faut le truc !

— Quel truc ?

— Eh bien, le machin, la clef pour les dévisser. C'est Briggs qui l'a. Il me les a fixés lui-même... » Bennett regarda autour de lui, et une expression d'étonnement apparut dans ses yeux. « Tiens ! c'est drôle ! dit-il. Où est-il passé ?

— Qui ? Briggs ? Il est monté en classe, je suppose, répondit Mortimer. Il ne tient pas à arriver en retard chez Wilkie.

— Oui, mais... Oh ! catastrophe ! Comment est-ce que je vais enlever ces saletés de patins si je n'ai pas la clef ? »

Mortimer ne vit pas tout de suite la gravité de la situation.

« Il y a sûrement moyen d'y arriver sans clef, dit-il. Essaie un peu... »

Bennett se baissa et tripota les fixations métalliques. Mais il eut beau tirer, pousser, elles ne bougèrent pas.

« Non, je n'y arriverai jamais sans la clef. C'est un vrai piège à roulettes ! grommela Bennett. Écoute, Morty, rentre et tâche de trouver Briggs.

— Mais nous n'avons plus le temps ! protesta Mortimer. La cloche a sonné. Wilkie doit être déjà en classe ! »

Bennett considéra de nouveau ses pieds. La seule solution était d'enlever ses chaussures et de se débarrasser ainsi des patins. Il dénoua donc l'un des lacets et retira son pied gauche. Son orteil pointait hors de la chaussette par un trou de taille respectable, et un talon rose apparaissait par un autre trou de dimension similaire.

« Oh ! regarde-moi ces deux patates ! s'exclama-t-il. Quand je pense que j'ai changé de chaussettes hier ! »

Mortimer trépigna d'impatience.

« Ne t'occupe pas de ça, Ben ! Retire l'autre, vite ! »

Bennett s'accroupit de nouveau et tira sur le lacet. Mais cette fois, il n'eut pas autant de chance, car au lieu de se dénouer, le nœud se serra plus solidement encore.

« Zut ! gémit-il. Voilà ce que c'est d'être trop pressé ! On tire toujours sur le mauvais lacet... ou plutôt sur le mauvais bout du bon lacet...

— Pas tant de discours ! Essaie de le dénouer ! »

Le nœud aurait défié des ongles d'acier. Bennett perdit une bonne minute avant de s'avouer vaincu, et quand Mortimer essaya à son tour, il dut lui aussi déclarer forfait. Ils ne pouvaient pas non plus couper le nœud, car ni l'un ni l'autre n'avait de canif sur lui ; d'autre part, le lacet était si solide qu'il leur fut impossible de le rompre.

Mortimer contempla avec désespoir le pied prisonnier.

« Eh bien, tant pis ! décida-t-il. Tu garderas le patin jusqu'à ce que tu retrouves Briggs.

— Mais je ne peux pas aller en classe comme ça ! s'écria Bennett. Je ne peux pas m'amener à cloche-pied, avec une chaussette d'un côté et un patin à roulettes de l'autre !

— Si, tu peux, à condition que ce soit tout de suite, avant que Wilkie soit entré.

— Tu as dit qu'il y était déjà !

— Oui, je sais, mais quelquefois il nous accorde une minute ou deux après la cloche, et il n'arrive en classe que lorsque nous sommes tous à nos places. Si tu montes en vitesse, tu as encore une chance.

— Alors, dépêchons-nous ! dit Bennett. Toi, tu portes l'autre patin, et tu passes devant, pour voir s'il n'y a personne dans l'escalier. »

Roulant d'un pied, clopinant de l'autre, Bennett entreprit de traverser la cour. Avant d'atteindre le perron, il dut traverser une allée couverte de gravier, où sa progression fut ralentie par les petits cailloux pointus qui blessaient son pied en chaussette.

Du seuil, Mortimer lui faisait des gestes frénétiques pour l'inviter à se hâter. Puis il fila à l'intérieur afin de s'assurer que la voie était libre. Il revint en annonçant de bonnes nouvelles : l'escalier était désert, et des murmures de conversation, venant de la salle des professeurs, prouvaient que ceux-ci ne s'étaient pas encore rendus dans leurs classes respectives. Avec un peu de chance, les deux attardés pouvaient gagner leur course contre la montre.

Mais si dehors, sur le ciment de la cour, le roulement du patin ne s'entendait guère, il semblait assourdissant sur le plancher ciré du grand hall. Mortimer fut étreint par la peur. La salle des professeurs n'étant qu'à

une dizaine de mètres, à tout moment un maître pouvait ouvrir la porte et passer la tête dehors pour s'enquérir des causes de ce bruit.

« Chut! chut! soufflait Mortimer.

— Pas ma faute. Ça résonne! »

Ils avaient maintenant atteint le pied de l'escalier, et bien que Bennett s'efforçât de faire porter tout son poids sur son pied en chaussette, le cliquetis du patin à roulettes sur les marches nues était pour eux une nouvelle cause d'alarme.

« Tu fais autant de bruit qu'une bétonnière! gémit Mortimer. Tu ne pourrais pas marcher sur la pointe des pieds?

— Hein? Sur la pointe des pieds, outillé comme je suis? J'aimerais t'y voir, toi!

— Alors, accroche-toi à la rampe, et hisse-toi! »

Ce fut de cette façon que Bennett atteignit le palier du premier étage. Dès lors, le voyage fut plus facile. Il put rouler dans le couloir en se servant de son pied déchaussé comme propulseur, tandis que Mortimer trottait à ses côtés et le guidait d'une main posée sur son épaule.

À leur grand soulagement, ils virent que la porte de la classe était ouverte. De toute évidence, M. Wilkinson avait accordé à ses élèves un délai de grâce.

L'entrée clopinante de Bennett souleva des cris de surprise, mais Bennett était trop préoccupé par sa situation pour répondre aux questions. Il se dirigea vers le pupitre de Briggs qu'il somma de le délivrer.

« Briggs! Où est la clef des patins? Tu as filé sans t'occuper de moi!

— Oh! pardon! s'excusa Briggs en fouillant dans sa poche. Oui, je l'ai mise dans... » Il s'interrompit pour tirer de sa poche trois mouchoirs sales, un mètre d'élastique, une poignée de papiers de caramels, un morceau de craie et une certaine quantité de bourre de laine qu'il déposa sur son pupitre. « Oh! zut! reprit-il. Je me souviens maintenant: je l'ai laissée en bas dans le vestiaire des sports!

— On n'a pas idée d'être aussi bête! hurla Bennett. Va la chercher tout de suite! »

Mais la chose parut peu raisonnable à Briggs.

« Je ne peux plus descendre maintenant! protesta-t-il. C'est trop tard! Wilkie va arriver d'un instant à l'autre et...

— Le voilà! Il est dans l'escalier, annonça Atkins qui faisait le guet près de la porte.

— Catastrophe ! gémit Bennett. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Va t'asseoir, lui conseilla Briggs. Il ne remarquera rien si tu gardes tes pieds sous la table et si tu restes tranquille.

— Oui, mais...

— J'irai chercher la clef aussitôt après la classe. Tout se passera bien, je te le garantis. »

Des pas pesants approchaient de la porte ouverte. Bennett alla s'asseoir au dernier rang, près de la fenêtre. Mortimer le suivit, mais ce fut pour constater, en atteignant sa propre place, qu'il tenait toujours à la main l'autre patin, fixé à la chaussure de Bennett. Ne sachant trop qu'en faire, il agita désespérément l'objet, puis, soudainement inspiré, le projeta dans la corbeille à papier du fond de la classe.

Au même instant, M. Wilkinson faisait son entrée d'un pas conquérant pour commencer son cours. Ayant accordé à ses élèves cinq minutes de répit, il tenait à se mettre au travail sans délai.

« Silence ! Nous allons commencer par dessiner la carte des pluies en Australie, annonça-t-il d'une voix tonnante en prenant place à son bureau. Ouvrez votre atlas à la page 57.

— M'sieur, je n'ai pas de porte-plume ! gémit Martin-Jones.

— Vous n'avez nul besoin de plume, répliqua M. Wilkinson. Il vous faut des crayons de couleur, une gomme et... » Il ne termina pas sa phrase, car ces derniers mots avaient déclenché dans son esprit une association d'idées. Depuis la fatale inspection des fournitures, le seul mot de « gomme » le faisait penser à Bennett. Et en même temps qu'il pensait à Bennett, il se rappela sa proposition faite au directeur, le matin même : oui, il pouvait régler cette affaire en quelques secondes, pendant que les élèves feuilletaient leurs atlas.

« Voyons... Où est Bennett ? demanda-t-il sur un ton un peu sec, mais où ne perçait cependant aucune animosité.

— Présent, m'sieur ! répondit une voix du fond de la classe.

— Écoutez-moi, Bennett. Ce matin, avec mes collègues, j'ai évoqué votre mauvaise conduite au dortoir, la nuit dernière... »

La 3^e division cessa de s'agiter et tendit l'oreille. On abordait là un sujet beaucoup plus passionnant que la répartition des pluies en Australie.

« M. Carter estime que vous pourriez bénéficier de circonstances atténuantes, poursuivit le professeur, car il a de bonnes raisons de croire que

vous n'étiez peut-être pas le seul coupable. Aussi, avec l'approbation de M. le directeur, ai-je décidé de vous donner une dernière chance.

— Merci, m'sieur, répondit poliment Bennett.



— Une *dernière* chance ! répéta M. Wilkinson en insistant. L'ultime occasion de bien faire ! Je vais donc créer un poste nouveau spécialement pour vous : celui de « chef d'entretien ». Vous devrez veiller à ce que les encriers soient remplis, à ce que le plancher ne soit pas jonché de papiers, à ce que le tableau soit propre et prêt à servir chaque fois qu'un professeur viendra faire son cours dans cette salle. C'est entendu ?

— Entendu, m'sieur.

— Et j'espère que vous accomplirez votre tâche intelligemment, en ayant conscience de vos responsabilités.

— J'essaierai, m'sieur, dit Bennett, fort satisfait de se voir attribuer ces hautes fonctions.

— Parfait ! » déclara alors M. Wilkinson. Jetant un coup d'œil au tableau, il s'aperçut qu'il était couvert de listes de verbes irréguliers français, que la classe avait étudiés pendant l'heure précédente. « Voilà l'occasion de commencer votre service, reprit-il. Venez donc effacer le tableau. »

Bennett rentra la tête dans les épaules. Le tableau noir vacilla devant ses yeux, il se cramponna des deux mains au rebord de sa table.

« Que je fasse ça *tout de suite*. m'sieur ? balbutia-t-il.

— Évidemment, tout de suite ! répliqua M. Wilkinson. J'ai besoin d'utiliser le tableau maintenant pour y dessiner la carte d'Australie. Vous comprenez, je pense ?

— Oui, m'sieur. Seulement, je... je... »

Bennett avala péniblement sa salive. Il fallait absolument trouver une excuse quelconque pour éviter d'exposer ses pieds ! Mais même au prix de sa vie, il eût été incapable d'imaginer un moyen de sauver la situation.

« Je... je... eh bien, m'sieur... c'est que... pour parler franchement, je préférerais ne pas quitter ma place pour le moment... », termina-t-il.

M. Wilkinson contempla avec ahurissement le nouveau chef d'entretien.

« Hein ? Qu'est-ce que vous me chantez là, petit insolent ? Gronda-t-il. Je vous offre une dernière chance de réparer votre conduite déplorable, et vous vous permettez de rester assis en me donnant des excuses absurdes ! » Et dans un subit accès d'exaspération, il mugit : « N'essayez pas de faire le malin, mon garçon ! Levez-vous et venez au tableau ! C'est un ordre ! »

Lentement, Bennett se leva de son siège et avança en clopinant dans le passage entre les tables. Le cliquetis de patin sur le plancher, alternant avec le bruit mou de la chaussette de son autre pied, annonçait sans erreur possible que le chef d'entretien se présentait à son travail chaussé d'une façon assez inattendue.

L'effet produit sur M. Wilkinson fut dramatique. Il jaillit de son siège professoral comme une fusée de sa rampe de lancement. Ses yeux s'écarquillèrent, sa tête fut projetée en avant, sa mâchoire inférieure s'ouvrit à un angle de plus de 30 °.

« Vous... vous... brrloum brrloumpff ! Que diable avez-vous mis à votre pied, petit phénomène ? »

Bennett baissa les yeux vers ses pieds, comme s'il s'apercevait seulement maintenant qu'il y avait quelque chose qui clochait.

« Ça, m'sieur ? fit-il. Oh ! ce... ce n'est rien qu'un patin, m'sieur.

— Rien qu'un patin ! répéta M. Wilkinson dont la voix indignée atteignit une intensité suraiguë. Oser venir au cours de géographie en patins à roulettes !

— Mais, m'sieur, je ne l'ai pas fait exprès ! Vous comprenez, Briggs avait emporté la clef, et comme je ne pouvais pas dénouer mon lacet, je...

— Vous... vous... brrloum brrloumpff ! Jamais encore je n'ai assisté à une telle manifestation d'extravagance !... C'est inouï !... C'est... C'est le

comble de l'insubordination et de l'insolation ! Et regardez donc un peu votre autre pied, Bennett ! Regardez-le donc ! »

Bennett le regarda.

« Où est votre chaussure, petit flibustier ? Où est-elle ? »

Comme Bennett restait muet, le renseignement fut aimablement fourni par l'ami Mortimer :

« Elle est dans la corbeille à papiers, m'sieur ! »

Entre ses lèvres serrées, M. Wilkinson émit un sifflement puissant, semblable au bruit des freins pneumatiques d'un poids lourd qui stoppe. Quand le professeur fut à bout de souffle, Bennett reprit :

« Je m'excuse de ces trous à ma chaussette, m'sieur, mais...

— Silence ! Tout cela est inadmissible ! tempêta M. Wilkinson en frappant la table à grands coups de poing. Je vous choisis pour un poste de responsable, et vous osez vous présenter avec un patin à chaussettes à un pied, et une roulette trouée à l'autre... enfin, c'est le contraire... et le troisième... euh !... je veux dire votre deuxième soulier, jeté au panier ! C'est trop fort ! Vous n'êtes plus chargé de veiller à la propreté de la classe ! Vous êtes destitué de vos nouvelles fonctions ! »

Et avec une indignation croissante, le professeur évoqua quelques-uns des divers méfaits dont Bennett s'était récemment rendu coupable.

« Considérez donc un peu votre conduite au cours de ces derniers jours ! Émission de gaz délétères et suffocants ! Combustion de gomme ! Signaux nocturnes à la fenêtre du dortoir au moyen de boîtes de conserve ! Chasse aux cambrioleurs fantômes ! Utilisation de matériel frauduleux pour lire sous les couvertures ! Tapage nocturne !... Et comme si tout cela ne suffisait pas, vous venez faire du patin à roulettes dans ma classe comme un... comme un... »

M. Wilkinson jeta un rapide regard à Bennett pour voir à quoi il pourrait le comparer... Et soudainement, sa tirade s'interrompit, car cette pauvre petite silhouette, ridiculement chaussée, offrait une telle image de la désolation que le professeur estima la leçon suffisante.

En dépit de ses manières rudes et de son caractère bouillant, M. Wilkinson avait bon cœur, et celui-ci se serra à la vue d'un être si sincèrement navré. Comme il était évident que l'insupportable Bennett était en train de souffrir le martyr, le professeur décida de ne pas prolonger le supplice.

Il y eut un bref silence. Puis M. Wilkinson hocha tristement la tête, en disant d'une voix exceptionnellement douce :

« Vous êtes un affreux petit forban, Bennett ! »

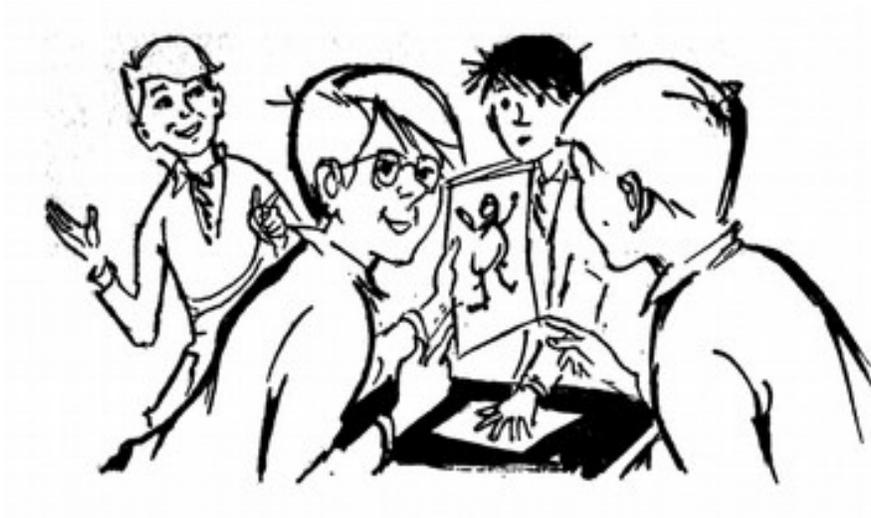
Le garçon approuva d'un hochement de tête.

« J'espère tout de même qu'un jour, dans un très lointain avenir, poursuivit le professeur, vous apprendrez enfin à vous conduire convenablement et que... et que...

— Oui, m'sieur ! » murmura Bennett sans attendre la suite.

M. Wilkinson renvoya le jeune garçon à sa place d'un geste large.

« Allez, Bennett ! » dit-il. Et il ajouta, sur un ton lugubrement ironique :
« Vous pouvez être fier ! »



CHAPITRE X

LE CHEF-D'ŒUVRE

LORSQUE Briggs fut allé chercher sa clef et que Bennett se trouva chaussé de façon normale, l'heure de géographie était déjà à demi écoulee.

« Vous allez regretter tout ce temps perdu ! déclara M. Wilkinson à ses élèves. Je comptais vous accorder quelques minutes à la fin du cours pour réviser votre prochaine interrogation écrite, mais nous n'aurons plus assez de temps... et cela par la faute de l'élève Bennett !

— Une interro, m'sieur ? demanda Morrison d'un ton angoissé. Quelle interro ?

— Celle que je vous donnerai la semaine prochaine sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande, répondit M. Wilkinson, ignorant les sourds grognements

que cette nouvelle soulevait dans le fond de la salle. Si vous voulez un bon conseil, tâchez de réviser, car ceux qui n'auront pas la moyenne... »

Bennett décida de tenir compte de l'avertissement, et ce soir-là, pendant la demi-heure qui précédait le coucher, il entreprit de relire les notes prises au cours du trimestre. Mais, après avoir étudié dix minutes le climat australien, son esprit s'évada vers les aspects pratiques de la vie dans l'hémisphère sud.

« Moi, ça ne m'embêterait pas de vivre en Australie », dit-il à Mortimer qui, assis en face de lui dans la salle des loisirs, mâchonnait le bout de son crayon et considérait, sourcils froncés, une feuille de papier à dessin posée devant lui. « Non, ça ne m'embêterait pas... On peut y jouer au cricket en même temps que les autres font du football. »

Mortimer leva les yeux vers lui.

« Si tu t'amusais à ça, il y aurait de la pagaille sur le terrain ! fit-il remarquer.

— Mais non, balluchard ! Pas sur le même terrain ! Je veux dire que notre hiver, c'est leur été, en Australie, et que pendant qu'ici c'est la saison de football, là-bas c'est la saison du cricket. Alors, on peut y faire des tas de trucs, par exemple fêter Noël en maillot de bain...

— Moi, ça ne me plairait pas, répondit Mortimer avec conviction. Pour Noël, moi, j'aime la neige, la glace, le houx, tout ce qu'on voit sur les images...

— Regarde : pour moi, c'est ça ! » Et, comme preuve, il tendit à son ami la feuille de papier sur laquelle il avait entrepris de dessiner une scène de Noël. « Il ne reste plus beaucoup de jours avant les vacances, reprit-il, alors je vais me mettre à toute vapeur à préparer mes cartes de vœux. »

Cette première carte, que Mortimer destinait à sa grand-mère, représentait un groupe de personnages à tête ronde, aux mains semblables à des régimes de bananes, aux jambes rachitiques. Chacun portait une sorte de bonnet qui, au lieu d'être enfoncé sur le crâne, ne touchait sa circonférence qu'en un seul point, comme une tangente. D'après Mortimer, ces personnages étaient les traditionnels petits chanteurs de Noël qui, dans la neige, vont de maison en maison. Des « bulles » sortaient de leurs bouches, dans lesquelles l'artiste avait inscrit quelques extraits des chants de Noël les plus connus.

« Pas formidable, dit Bennett. Qu'est-ce que c'est que tous ces bonshommes avec des pattes comme des allumettes ?... Et pourquoi portent-ils leur plum-pudding sur la tête, au lieu de le manger ?

— Ce sont leurs bonnets de laine, espèce d'ignare ! protesta Mortimer. Attends seulement que je les aie coloriés, tu verras ! Je vais commencer tout de suite à dessiner un tas de cartes. Ça fait paraître le trimestre plus court, si tu prépares Noël de bonne heure. »

Sur ce point, Bennett fut d'accord.

« Et pourquoi seulement des cartes de vœux ? demanda-t-il. Pourquoi ne pas préparer des décorations que nous suspendrions dans la salle des loisirs pour la fête du départ en vacances ? Oui, ce serait du tonnerre ! poursuivit-il avec un enthousiasme grandissant. Nous pourrions faire des lanternes en papier, des mètres et des mètres de guirlande... »

— Fameux ! approuva Mortimer. Il nous reste vingt jours. Si chacun de nous fait un mètre de guirlande par jour, ça nous donnerait quarante mètres à nous deux !

— Ce n'est pas assez ! répliqua Bennett. Si tout le monde s'y mettait, ça ferait... Voyons... soixante-dix-sept gars à un mètre par jour pendant vingt jours...

— Ne comptons pas sur tout le monde, dit prudemment Mortimer. Disons cinquante, c'est plus facile à calculer.

— Bon. Disons cinquante. Cinquante gars faisant vingt mètres égale... euh... Mille mètres de guirlande ! Un kilomètre, tu te rends compte ! »

Mortimer souleva une objection pratique :

« Oui, dit-il, mais où trouverons-nous tout le papier nécessaire ? »

D'un geste de la main, Bennett écarta cette difficulté.

« Nous ferons de la récupération dans toutes les corbeilles, nous utiliserons de vieux papiers d'emballage, tout ce que nous trouverons ! répondit-il avec insouciance. Et si ça ne suffisait pas, eh bien... » Il regarda autour de lui, cherchant une inspiration, et ses yeux tombèrent sur le cahier de géographie qu'il venait d'étudier. « Eh bien, pourquoi pas nos vieux cahiers ? »

— Ça ferait peut-être du ouin-ouin si nous les découpons en petits morceaux, objecta Mortimer d'un air de doute.

— Je ne vois pas pourquoi, si nous prenons les vieux, ceux qui sont terminés.

— Oui, mais tout de même...

— Regarde celui-ci, par exemple, dit Bennett en agitant l'objet à couverture verte sous le nez de son ami. Je l'ai terminé cet après-midi, et j'en commencerai un autre pour le prochain cours de géo. Pourquoi ne pas

en faire des guirlandes ? Mais seulement en cas de besoin, évidemment, si nous n'avons plus d'autre papier sous la main ! »

Inutile de dire que le « plan Bennett » de décoration intérieure souleva l'enthousiasme parmi la plupart des élèves. On y apporta cependant quelques modifications : on estima par exemple qu'un kilomètre de guirlande pour la seule salle des loisirs était tout de même excessif, et l'on décida d'étendre la décoration à d'autres locaux.

Par précaution, on demanda l'autorisation à M. Carter qui ne souleva pas d'objection, à condition d'utiliser seulement le contenu des corbeilles à papier et de ne pas commencer à décorer les salles avant le jour de la fête.

Dans les jours suivants, la fabrication des guirlandes alla bon train dans tous les coins du collège. La méthode était fort simple : on coupait le papier en bandes étroites, on le coloriait au crayon et les deux extrémités étaient collées ensemble pour former un maillon de la chaîne. On passait un second maillon dans le premier, et ainsi de suite.

Mais, bientôt, tout le papier disponible fut épuisé, et il fallut chercher ailleurs la matière première. Vieilles copies, feuilles de brouillon, magazines, lettres des parents, tout y passa, mais personne n'osa se risquer à employer de vieux cahiers. Suivant les instructions de M. Carter, les élèves prenaient soin de ranger dans leurs casiers tout le matériel, car ce qui traînait était inexorablement ramassé par le balayeur et expédié aux ordures ou au feu. En même temps que le travail progressait, on sentait approcher Noël, et chaque fois qu'ils avaient un instant de liberté entre deux guirlandes, les garçons préparaient leurs cartes de vœux.

Un vendredi après-midi, Atkins était en train de peindre une carte destinée à un oncle particulièrement généreux, lorsque Bennett entra dans la classe, peu avant le début du cours de géographie de M. Wilkinson.

« Ton cheval et ta voiture ont une drôle d'allure ! observa-t-il d'un ton critique en se penchant par-dessus l'épaule de son camarade. Pourquoi tu n'as pas fait les roues ?

— Ce n'est pas un cheval attelé à une voiture, répliqua sèchement Atkins. C'est un renne tirant un traîneau. Tu ne vois pas ses cornes ?

— Ah ! c'est donc ça ? Je croyais que c'était une antenne de télévision qui sortait de cette espèce d'avertisseur d'incendie qu'on voit derrière. »

Atkins lança un regard sombre à son camarade.

« Je t'apprendrai, dit-il dignement, que ce que tu appelles un avertisseur d'incendie se trouve être le père Noël. L'ennui, avec toi, c'est que tu n'as

pas le moindre sens artistique !

— Tu veux rire. Je parie que je fais mieux que toi !

— Et moi, je parie que non ! riposta Atkins. Chiche ! Dessine donc un bonhomme et nous demanderons à quelqu'un de nous dire s'il est aussi bien que mon père Noël. »

Éperonné par le défi, Bennett ouvrit son pupitre et se mit à y fouiller pour chercher papier et crayons. Mais, à part un morceau de papier d'emballage dont il comptait se servir pour ses guirlandes, il ne trouva rien qui lui permît de faire la preuve de ses talents. Impatienté, il souleva une pile de cahiers, en prit un au hasard et l'ouvrit à une page blanche.

« Eh ! fais attention ! conseilla Atkins. Ne dessine pas dans ton nouveau cahier de géo !

— Bah ! j'effacerai tout après ! répliqua Bennett avec insouciance. Je n'appuierai pas trop fort. »

Rapidement, il esquissa son bonhomme. Cette œuvre d'art était loin d'être parfaite : les oreilles étaient immenses, le nez de travers, les cheveux hérissés, les yeux comme des boules de loto, la bouche distordue.

Mais aux yeux de Mortimer, qui venait de s'approcher, ce dessin parut offrir une grande ressemblance avec un personnage bien connu. Aussi déclara-t-il, sur un ton sincèrement admiratif :

« Dis donc, Ben, c'est drôlement réussi ! Tu n'aurais pas fait plus ressemblant si tu l'avais dessiné d'après nature ! »



Bennett leva des yeux surpris.

« Ressemblant à qui ? demanda-t-il.

— C'est évident, voyons ! » s'exclama Mortimer, le visage illuminé d'un large sourire. Et il appela un groupe de garçons qui venaient d'entrer dans la classe. « Hé ! Briggs, Morrison. Venez un peu voir le dessin de Bennett. C'est fumant ! »

Avec une certaine curiosité, les garçons se groupèrent autour de l'artiste, s'appuyant sur ses épaules et lui soufflant dans la nuque.

« Ça ne vous rappelle pas quelqu'un ? » demanda Mortimer.

Pas plus que Bennett, ni Morrison, ni Briggs ne purent déceler la moindre ressemblance avec une personne connue.

« L'abominable homme des neiges ? suggéra Morrison.

— Non, cherche encore !

— J'ai beau chercher, je ne vois pas... »

Mortimer poussa un soupir désapprobateur. Il était vraiment étonné que l'on pût être si borné.

« Reculez-vous un peu, conseilla-t-il. De loin, vous verrez mieux... Alors, vous y êtes, maintenant ?

— Il a l'air plutôt dégénéré, répondit Morrison, mais ça pourrait bien être ce vieux Wilkie ! »

Mortimer lui adressa un sourire radieux.

« Évidemment ! Qui d'autre veux-tu que ce soit ? C'est bien lui, n'est-ce pas, les gars ? »

À vrai dire, la ressemblance avec M. Wilkinson n'existait que dans l'imagination de Mortimer. Néanmoins, son enthousiasme influença l'assistante, qui ne fut que trop disposée à croire ce qu'il affirmait.

« Oui, c'est bien lui, il n'y a pas de doute ! dit Briggs en riant un peu plus qu'il n'était nécessaire.

— C'est même curieux que je ne l'aie pas remarqué plus tôt ! dit à son tour Atkins, oubliant sa récente rivalité avec Bennett. Tu as raison, Morty, c'est un véritable chef-d'œuvre. »

Encouragé par un tel enthousiasme, Bennett décida alors de souligner la prétendue ressemblance du portrait. Pour cela, il serait bon de lui faire prononcer l'une de ses expressions favorites. Fronçant les sourcils, il dessina une bulle sortant de la bouche distordue, et il y inscrivit ces paroles célèbres : « *Brrloum brrloumpfff ! Espèce de petit forban !* »

La cloche annonçant la reprise des classes retentit alors qu'il apportait les dernières retouches au chef-d'œuvre, et lorsque les autres élèves entrèrent

en classe, Mortimer s'empressa d'attirer leur attention.

« Hé! dites donc, venez voir ça! cria-t-il à Rumbelow et à Martin-Jones. Vous ne devinez pas qui c'est? »

Martin-Jones sourit en regardant le cahier. Par lui-même, ce dessin ne lui aurait rien inspiré, mais la légende inscrite dans la bulle lui fournit la bonne réponse.

« Bien sûr que si! répondit-il. C'est Wilkie.

— Tu vois? s'exclama Mortimer ravi. Si Martin-Jones le reconnaît, tout le monde le reconnaîtra! »

Bennett en fut enchanté. Il s'estima bien meilleur artiste qu'il ne l'avait cru jusqu'alors. Mais, par acquit de conscience, il ajouta un titre à son œuvre: *L.P. Wilkinson, prof.*

Au même moment, l'original du dessin arrivait pour commencer son cours. En toute hâte, Bennett tourna la page. À aucun prix, il ne fallait que le professeur pût voir ce portrait peu flatteur.

L'interrogation écrite de géographie occupa la plus grande partie de l'heure. Bennett fut heureux d'avoir révisé, car il put répondre convenablement à la plupart des questions. Il termina même dix minutes avant l'heure limite.

C'était fort bien. Il allait maintenant employer ce délai pour régler un problème demandant une solution urgente. Que faire du portrait? De toute évidence, il fallait le faire disparaître avant que le cahier de géographie fût ramassé à la fin du cours.

Mais n'était-ce pas lamentable de détruire cette merveille, alors qu'un grand nombre d'amateurs d'art n'avaient pas encore pu la contempler? Un pareil chef-d'œuvre méritait d'être conservé pour la postérité. Quelle idée, aussi, d'avoir pris son cahier de géographie pour y tracer ce dessin! Mais, après tout, pourquoi ne pas arracher la page, tout simplement, sans se faire repérer?

Il jeta un coup d'œil vers la chaire. M. Wilkinson était plongé dans son atlas. Le moment était venu!

Bennett glissa le cahier dans son pupitre, dont il laissa le couvercle levé pour dissimuler ses opérations. Puis il tira son canif, plia la page litigieuse en suivant la marge, glissa la lame sous le pli...

« *Bennett!* »

La voix de M. Wilkinson retentit si soudainement que Bennett bondit comme si une guêpe l'avait piqué.

« Que faites-vous à l'intérieur de votre pupitre ? »

Le visage de Bennett exprima une confusion coupable. Il referma précipitamment le cahier et le poussa tout au fond du pupitre.

« Je... je ne faisais rien du tout, m'sieur, balbutia-t-il. Enfin, je veux dire...

— Ne dites pas de mensonges, mon garçon. Et ne me parlez pas par-dessus le couvercle de votre pupitre ! »

Obéissant, Bennett rabattit le couvercle en évitant de le faire claquer.

« Tiens ! Qu'est-ce que ce canif que vous tenez à la main ? reprit le professeur.

— Ce canif ? Eh bien, m'sieur, comme j'avais terminé mon interrogation écrite, j'occupais mon temps... euh... en coupant un morceau de papier.

— Ah ! vous coupiez du papier ! Cette histoire de décorations de Noël devient la plaie du collège ! Et je ne tolérerai pas que vous fassiez du découpage en classe, que vous ayez ou non terminé votre interrogation.

— Bien, m'sieur.

— Apportez-moi ce canif. Je vous le confisque. »

À pas traînants, Bennett s'approcha du bureau pour déposer le canif dans la main tendue de M. Wilkinson.

« Est-ce que vous me le rendrez à la fin du trimestre, m'sieur ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Nous verrons cela le moment venu.

— Oui, mais, m'sieur...

— Ne discutez pas ! Vous avez déjà suffisamment perturbé la classe, alors que vos camarades travaillent encore. Ceci étant, vous pouvez sortir et attendre dehors la fin de l'heure. »

Une fois dans le couloir, Bennett songea qu'il ne s'en était pas trop mal tiré exception faite de la confiscation du canif. M. Wilkinson n'y avait vu que du feu et, maintenant, le dessin ne risquait plus de lui tomber entre les mains. Dès la fin du cours, le génial portraitiste pourrait rentrer en classe et mettre la page dangereuse en lieu sûr.

Quelques minutes plus tard, la cloche retentit et, l'instant d'après, M. Wilkinson sortit de la salle. Bennett, s'écartant pour le laisser passer, remarqua la pile de cahiers serrés sous le bras du professeur.

Un horrible pressentiment lui traversa l'esprit. En supposant que...

Pris de panique, il se rua dans la salle de classe, pour se heurter à Bromwich l'aîné qui se dirigeait vers la porte.

« Hé! Bromo, qui a ramassé les cahiers après l'interro? demanda-t-il.

— C'est moi, sur ordre de Wilkie, répondit Bromwich. Mais ne t'en fais pas pour le tien, tout va bien.

— Ouf! tant mieux! s'exclama Bennett. J'étais sûr de ne pas l'avoir laissé traîner, mais je m'inquiétais un peu au cas où...

— Plus besoin de t'inquiéter, mon vieux. Quand j'ai vu qu'il n'était pas sur ton pupitre, j'ai fouillé dedans et je l'ai trouvé.

— Quoi? fit Bennett, contemplant le ramasseur de cahiers avec des yeux épouvantés. Quoi?... Tu veux dire que tu as pris mon cahier dans mon pupitre et que tu l'as remis à Wilkie avec les autres?

— Bien sûr!

— Oh! malheur! »



CHAPITRE XI

LA CHASSE AUX AUTOGRAPHES

« **N**ON!... NON! hurla Bennett en frappant du pied. Pourquoi as-tu fait une idiotie pareille? »

Bromwich le considéra avec stupéfaction.

« Je ne vois pas pourquoi tu te mets en colère! protesta-t-il. Je n'ai rien fait de mal en prenant ton cahier dans ton pupitre.

— Rien de mal! répéta Bennett, furieux. Oh! non, rien du tout! À part que tu as fait cadeau à Wilkie de sa caricature, avec son nom écrit dessous! Quand il verra ça, il sautera au plafond et je prendrai quelque chose pour mon rhume! »

Bromwich siffla doucement entre ses dents tout en hochant la tête.

« Zut! Je suis désolé, s'excusa-t-il. Mais vraiment, ce n'est pas ma faute. Je ne pouvais pas savoir...

— Tout le monde le savait ! rugit Bennett. Toute la classe avait vu le dessin avant le début du cours ! »

Mais il apparut que Bromwich était l'exception, et, bien qu'il déplorât l'incident, il estima que sa responsabilité n'était pas engagée. Ce n'était d'ailleurs pas le moment de discuter, car M. Carter arrivait pour la leçon suivante. Bennett dut attendre en rongant son frein. Une chose en tout cas était sûre : d'une façon ou d'une autre, il fallait récupérer ce maudit dessin avant que le professeur ne corrigât les cahiers.

C'est avec cette intention qu'il se précipita vers la salle des professeurs dès la fin du cours. Il y trouva M. Wilkinson installé dans un fauteuil, aux prises avec un difficile problème de mots croisés. Sur la table voisine se trouvaient, bien empilés, les cahiers de géographie de la 3^e division. Aucun n'était encore ouvert.

« Excusez-moi, m'sieur, dit Bennett, mais est-ce que je pourrais reprendre mon cahier pour un instant ? »

M. Wilkinson ne daigna pas lever les yeux de ses mots croisés.

« Il n'en est pas question tant que je ne l'aurai pas corrigé ! répliqua-t-il tout en cherchant activement le 8 horizontal.

— Mais c'est terriblement important, m'sieur ! Je viens juste de me rappeler quelque chose. »

Une expression irritée passa sur les traits du professeur. Il avait été sur le point de trouver la réponse à la définition du 8 horizontal, et l'interruption de Bennett lui avait fait perdre le fil.

« Vous savez très bien que vous ne pouvez plus rien modifier une fois l'interrogation terminée, dit-il d'un ton sévère. Il serait trop facile d'aller jeter un coup d'œil dans un livre et de revenir ensuite...

— Oh ! non, m'sieur, ce n'est pas du tout ça !

— Alors, pourquoi voulez-vous reprendre votre cahier ?

— Eh bien, m'sieur, je... euh... je... » La phrase ne se termina pas, car il n'y avait aucune réponse possible à la question. Péniblement, Bennett marmonna : « Quand vous m'avez mis à la porte, je... je n'avais pas encore relu ce que j'avais écrit.

— C'est trop tard. Et d'ailleurs, à quoi bon relire maintenant puisque, je vous le répète, vous ne pouvez plus rien changer ?

— Non, m'sieur, mais je... je serais plus tranquille si j'y jetais un coup d'œil... Juste un petit coup d'œil... »

Sur le visage du professeur, l'irritation fit place à l'ahurissement.

« Hein ? Qu'est-ce que vous me chantez là ! gronda-t-il. Vous aurez votre cahier demain, quand je l'aurai corrigé, pas avant ! » Du tuyau de sa pipe, il montra la porte. « Dehors ! » ordonna-t-il.

Désespéré, Bennett retourna dans sa classe où il trouva trois camarades en train de fouiller la corbeille à papiers pour y chercher de la matière première destinée à la fabrication des guirlandes.

« Coup dur ! » annonça-t-il d'une voix lugubre. Et il conta aux trois autres le désastre qui s'abattait sur lui.

Mortimer, Morrison et Atkins furent atterrés en apprenant que le fameux dessin avait fait fausse route.

« Houla ! souffla Mortimer horrifié. Et avec son nom en grosses lettres, pour qu'il soit bien sûr que c'est lui ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Si encore tu n'y étais pas allé trop fort ! dit Atkins en hochant tristement la tête. Il n'a quand même pas ces oreilles en éventail !...

— Tu n'aurais pas dû non plus lui faire un nez tellement de travers ! fit observer Morrison.

— Ni des yeux comme des boutons de porte ! renchérit Mortimer. J'imagine sa tête quand il verra ça !

— Il ne faut pas qu'il le voie ! Jamais ! cria furieusement Bennett. Il faut que je récupère mon cahier et que j'efface le dessin pendant qu'il est encore temps. »

Oui, mais si la solution était excellente en théorie, elle n'était pas facile à mettre en pratique. D'abord, nul ne pouvait dire avec certitude quand M. Wilkinson commencerait à corriger les cahiers. D'autre part, le gommage du dessin ne pouvait être effectué que si la salle des professeurs était vide et les maîtres occupés ailleurs. Mais Bennett ne fut pas découragé par ces difficultés. Quel que fût le risque, il fallait tenter quelque chose.

« Tout de suite après le dîner, annonça-t-il, je descendrai à la salle des profs avec une gomme pour frapper à la porte...

— On ne t'entendra pas ! observa Mortimer.

— Ne dis pas de bêtises ! répliqua Bennett avec humeur. La gomme, c'est pour effacer le dessin si les profs ne sont pas là.

— Oui, mais en supposant qu'ils soient là ?

— Dans ce cas, je dirai... je dirai... » Bennett se creusa la tête pour trouver une excuse plausible. « Eh bien, je dirai quelque chose comme ça : « J'espère qu'il fera beau demain, pour le match. » Puis, je m'en irai et je tâcherai de revenir voir un peu plus tard. »

Ce plan fut accueilli par des moues désapprobatrices.



« Trop risqué, trancha Atkins. Ils peuvent être encore là quand tu reviendras, et tu ne peux pas passer toute la soirée à venir leur parler de la pluie et du beau temps. Ils flaireraient du louche.

— Eh bien, essaie de trouver mieux ! répliqua Bennett. Cherchez un peu, vous tous. Ne restez pas là comme des empotés ! »

Après réflexion, l'assemblée jugea que ce plan aurait beaucoup plus de chances de succès si Bennett était aidé par des complices. Un premier garçon viendrait se présenter à la salle des professeurs, et s'il la trouvait occupée, se retirerait avec une excuse quelconque. Un second pourrait connaître le même sort un peu plus tard si la malchance jouait contre lui. Peut-être même un troisième. Mais sur quatre garçons, minutant leurs visites et variant leurs excuses, il était forcé que l'un d'entre eux, au moins, réussît.

Ils estimèrent également peu probable que M. Wilkinson se mît à corriger les cahiers avant l'heure du coucher, car il était justement de service ce soir-là. Le meilleur moment pour tenter l'opération serait donc pendant la demi-heure précédant la cloche du dortoir, quand le professeur aurait commencé sa ronde habituelle dans le collège.

« Maintenant, déclara Bennett, nous allons régler nos montres afin de ne pas nous amener tous les quatre en même temps, puis nous tirerons au sort pour savoir qui ira le premier risquer le coup.

— Bravo ! Épatant ! » s'écrièrent les conspirateurs, les yeux brillants. Montres synchronisées, déroulement minuté des opérations, tirage au sort,

tout cela donnait au projet un caractère de mission secrète. On se lançait dans une aventure qui exigeait des cœurs solides et des nerfs d'acier.

Les noms furent écrits sur des petits papiers qu'on mêla dans une casquette. L'atmosphère était fort tendue lorsque le tirage au sort donna les résultats suivants : 1, Morrison ; 2, Mortimer ; 3, Atkins ; 4, Bennett. Celui-ci établit alors le plan d'attaque :

« Nous irons à des intervalles de cinq minutes, décida-t-il. Le premier gars frappera à la porte à 19 h 35 très exactement. S'il n'y a personne, il efface le dessin en vitesse et rapplique annoncer aux autres que le boulot est fait. Si au contraire il y a quelqu'un, il trouve un prétexte pour s'excuser, il s'en va, et le suivant tente le coup cinq minutes plus tard. »

Mortimer fronça le nez.

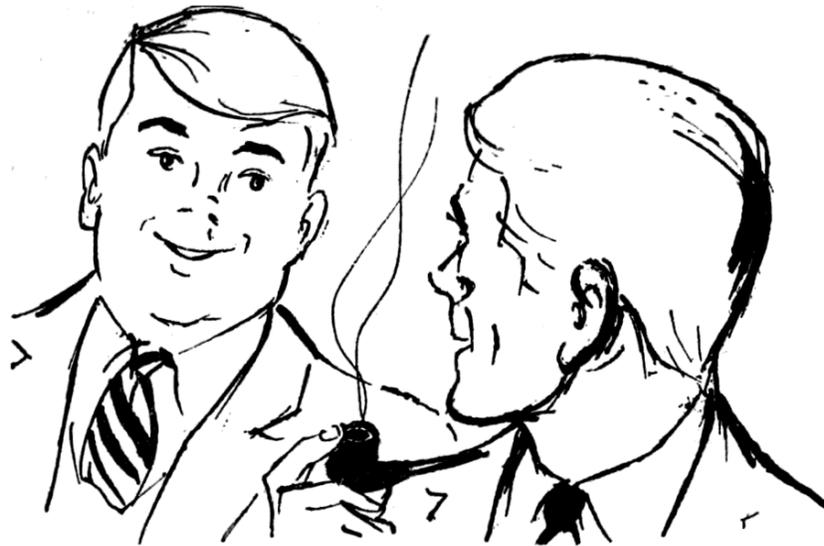
« Oui, mais moi, dit-il, je ne trouve jamais de bons prétextes quand je cherche !

— Alors, répliqua Bennett, tu ferais bien de commencer à chercher tout de suite. N'importe quoi fera l'affaire. Par exemple, si tu trouves un prof dans la salle, tu peux lui demander l'heure exacte, ou bien si les matches de football reprendront le premier samedi après la rentrée de janvier, ou bien si c'est Oxford ou Cambridge qui a gagné la coupe d'aviron en 1962, ou bien si Billingshurst est dans le Sussex ou dans le Surrey. Tu peux aussi lui demander de vérifier ton calcul de moyenne mensuelle, ou bien d'écrire une pensée dans ton album d'autographes. Des bons prétextes, il y en a cent, il y en a mille ! Il suffit d'avoir un peu d'imagination... »

À sept heures et demie, ce soir-là, M. Wilkinson abandonna ses mots croisés, toujours inachevés, et se mit péniblement sur pied.

« Le devoir m'appelle, dit-il à son collègue Hind, qui était à ce moment-là le seul autre occupant de la salle des professeurs. Il est temps d'aller faire ma ronde pour voir un peu ce que fabriquent ces petits sacripants. »

M. Hind retira sa pipe de sa bouche et il en frotta le fourneau sur le côté de son nez.



« À propos, dit-il, verriez-vous un inconvénient à changer de service avec moi, ce soir ? Je voudrais aller au cinéma demain soir, et je cherche quelqu'un pour me remplacer.

— Très volontiers ! répondit M. Wilkinson. Cela me permettra de commencer dès ce soir à corriger les interrogations de géographie de la 3^e division. Le directeur attend le relevé des notes, et plus tôt j'aurai fini, mieux cela vaudra. »

M. Wilkinson se rassit tandis que son collègue quittait la salle pour entreprendre sa ronde dans le collège. L'interrogation écrite de la 3^e division... Ah ! oui, il fallait s'y mettre tout de suite, décida M. Wilkinson. Mais à cet instant, le problème de mots croisés non terminé tomba sous ses yeux... Ne pouvait-il pas s'accorder encore quelques minutes de répit ? Il reprit donc son journal et chercha la solution du 7 vertical.

À sept heures trente-cinq on frappa à la porte.

« Entrez ! » cria M. Wilkinson.

Le visiteur était Morrison.

Avant d'accomplir sa mission, Morrison avait passé en revue les prétextes suggérés par Bennett, et, à la réflexion, ils lui avaient paru faibles. Demander l'heure exacte, c'était s'exposer à se faire dire : « Réglez votre montre sur l'horloge du hall. » Les autres questions appelaient des réponses de même nature : « Voyez le tableau d'affichage... Consultez l'*Annuaire des sports*... Reportez-vous à votre atlas... » Par précaution, Morrison s'était muni d'un carnet.

Il entra, avala péniblement sa salive avant de parler, puis déclara d'une voix étranglée, en tirant le carnet de sa poche :

« Voilà ce qui m'amène, m'sieur. Je... j'ai un nouvel album d'autographes. Alors j'ai pensé que vous accepteriez peut-être d'écrire une pensée dessus...

— Volontiers, Morrison. Laissez votre carnet sur la table. Je ferai cela plus tard, à tête reposée.

— Vous savez, m'sieur, ça n'a pas besoin d'être quelque chose de très... de très...

— De très intelligent ?

— Non, m'sieur, au contraire... Enfin, je veux dire que ça n'a pas d'importance. C'est juste pour commencer le carnet...

— Très bien, Morrison. Vous aurez cela demain.

— Merci, m'sieur. »

Morrison sortit de la salle en soupirant. Quel dommage que Wilkie ait été là ! Tant pis, il avait fait l'impossible. C'était maintenant aux autres de jouer !

À huit heures moins vingt, les réflexions de M. Wilkinson furent de nouveau interrompues par un « toc toc toc » frappé à la porte. Cette fois, le visiteur était Mortimer. Il semblait mal à l'aise et restait debout sur le seuil, tortillant une grosse gomme entre ses doigts.

« Qu'y a-t-il, Mortimer ? demanda le professeur. Vous désirez me voir ?

— Euh... non, m'sieur, pas exactement, bredouilla le garçon. C'est-à-dire que je ne pensais pas que vous étiez ici... »

M. Wilkinson fronça les sourcils.

« Mortimer, dit-il, si vous ne désirez pas me voir, et si vous ne pensiez pas me trouver ici, pourquoi donc avez-vous frappé à la porte ? »

Mortimer fit un gros effort pour se ressaisir.

« Euh... je me demandais si vous... euh... si vous auriez l'amabilité d'inscrire quelque chose dans mon album d'autographes », dit-il en essayant de retirer un gros carnet qui bourrait la poche de sa culotte.

M. Wilkinson marqua un peu de surprise. Une demande de ce genre lui avait semblé normale, mais *deux* dans la même soirée, c'était un peu trop !

« Je suis occupé pour l'instant, répondit-il sans irritation. Avant de signer votre album, j'attendrai d'avoir terminé mes mots cr... euh... la correction de vos interrogations écrites. »

Ces derniers mots firent sursauter Mortimer comme un lièvre effarouché.

« Nos interros de géo ?... Alors, vous ne les avez pas encore corrigées, m'sieur ?

— Non, pas encore. Et si l'on vient me déranger sans cesse, il est extrêmement peu probable que je puisse y arriver ce soir. »

Chose curieuse, cette menace voilée parut avoir un effet rassurant sur Mortimer.

« Oh ! tant mieux, m'sieur ! Je veux dire... euh... très bien, il vaut mieux que je m'en aille. » Ce disant, il posa son carnet sur la table et s'enfuit.

Cinq minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles M. Wilkinson parvint à trouver la solution du 7 vertical, ce qui lui permit de s'attaquer au 10 horizontal.

Son effort cérébral fut interrompu, à huit heures moins le quart, par l'arrivée d'Atkins. Comme Mortimer, il ne paraissait pas très fixé sur le but de sa visite.

« Tiens ! vous êtes là, m'sieur ? Je me demandais justement s'il y avait quelqu'un ! dit-il comme si c'était là une explication suffisante à sa venue. Ou plutôt, je croyais que vous étiez de service ce soir.

— Ah ! vraiment ? fit M. Wilkinson, sentant naître en lui de sérieux soupçons. Vous avez donc eu l'idée de venir faire un tour dans la salle des professeurs pour voir de quoi elle avait l'air quand elle était vide ! C'est cela, je suppose ?

— Oh ! non, m'sieur, pas du tout ! C'est parce que je tenais à vous voir... » Atkins fouilla dans sa poche et en tira un album d'autographes. « Je me demandais si vous accepteriez d'écrire quelques mots là-dessus, m'sieur. Oh ! pas la peine qu'il y en ait long. Juste une petite pensée, et puis vous sign... » Il s'interrompit net en voyant le subit changement d'expression de M. Wilkinson.



« À quoi jouez-vous donc, bande de petits chenapans ? demanda rageusement le professeur, maintenant convaincu que ce défilé de visiteurs cachait quelque mauvaise farce destinée à faire rire à ses dépens. Vous venez l'un après l'autre dans cette salle pour me dire que c'est le seul endroit où vous ne pensiez pas me trouver !

— Mais non, m'sieur, ce n'est pas du tout ça.

— Et cette comédie de demandes d'autographes ? poursuivit M. Wilkinson en haussant la voix. Vous vous êtes donné le mot, ma parole ! Si j'en juge par l'affluence de ce soir, on me prend pour la vedette d'un jeu télévisé ! »

Atkins baissa les yeux et ne sut que répondre.

« Je commence à en avoir assez ! rugit M. Wilkinson. Si quelqu'un vient encore frapper à cette porte et m'interrompre dans mon travail, je... je... eh bien, il verra !

— Oui, m'sieur... Bien, m'sieur », marmonna Atkins en se glissant hors de la pièce, tout heureux de pouvoir échapper au juste courroux de M. Wilkinson.

En haut, dans la bibliothèque, il rencontra Mortimer et Morrison.

« Ouf ! soupira-t-il. Je ne veux plus me mêler de cette affaire ! gémit-il. Wilkie a failli exploser.

— Il n'avait pourtant pas l'air de trop mauvais poil quand je l'ai vu, fit observer Morrison. Je lui ai poliment demandé un autographe, et...

— Tu lui as demandé *quoi* ?

— Un autographe. C'est le prétexte qui m'a paru le meilleur.

— Tu aurais dû avoir assez de jugeote pour ne pas lui demander ça ! s'exclama Atkins. Tu savais très bien que j'allais me servir de ce truc-là !

— Pas du tout ! Tu n'en as rien dit !... Alors, ça signifie que tu lui as demandé sa signature, toi aussi ?

— Évidemment ! cria Atkins. Pas étonnant qu'il ait trouvé plutôt bizarre que nous lui ayons donné tous les deux le même prétexte ! »

Mortimer regarda ses deux complices d'un air épouvanté.

« Pas seulement vous deux, mais nous trois ! précisa-t-il. Moi aussi, je lui ai demandé un autographe ! Espérons que Bennett trouvera quelque chose de plus original à lui sortir, quand il ira le voir tout à l'heure, ou sinon ça va chauffer.

— Nous ferions mieux de l'avertir, suggéra Morrison. Tâchons de le rattraper avant qu'il ne soit trop tard ! »

Il était, hélas ! trop tard. Lorsque les garçons arrivèrent dans la salle des loisirs, ils apprirent que Bennett était parti en mission deux minutes plus tôt et qu'il devait maintenant se diriger vers la salle des professeurs, probablement par un autre chemin.

« Alors, tout est perdu ! dit Atkins en haussant les épaules. Il n'y a plus rien à faire. Espérons qu'il ne s'en tirera pas trop mal. »

Il était huit heures moins dix lorsque, pour la quatrième fois en quinze minutes, on frappa à la porte de la salle des professeurs.

M. Wilkinson en fut exaspéré.

« Entrez ! » hurla-t-il de toute la force de ses poumons.

Mais personne n'entra car Bennett, contrairement à ses compagnons, avait immédiatement compris que, la salle étant occupée, il était plus prudent de battre en retraite sans divulguer son identité.

« Entrez ! » répéta M. Wilkinson. Puis, s'arrachant à son fauteuil, il traversa la pièce en trois enjambées et ouvrit la porte toute grande. Il eut juste le temps de voir disparaître une silhouette au détour du couloir.

« Hep ! là-bas ! Venez un peu ici ! » tonna-t-il d'une voix qui fit trembler les vitres.

Au bout de deux ou trois secondes, Bennett réapparut. Il approcha d'un pas tranquille, l'air dégagé, comme s'il faisait sa petite promenade du soir.

« Vous m'avez appelé, m'sieur ? demanda-t-il.

— Oui. Est-ce vous qui venez de frapper à la porte de la salle des professeurs ? »

Bennett fronça les sourcils, comme s'il cherchait à se souvenir.

« Vous voulez dire tout de suite, m'sieur ?

— Évidemment que je veux dire tout de suite ! Pensez-vous que je veuille parler de la semaine dernière ?

— Non, m'sieur. Eh bien, à la vérité, j'ai pour ainsi dire tapoté à la porte...

— Alors, pourquoi diable vous êtes-vous enfui au lieu d'entrer, comme je vous y invitais ?

— Je... je... Euh !... j'ai changé d'idée au dernier moment, m'sieur. J'ai pensé que ce serait une visite trop embêtante...

— Hein ? Prenez garde à ce que...

— Trop embêtante pour vous, m'sieur ! s'empressa de corriger Bennett. Je voulais seulement vous demander d'écrire une pensée sur mon album d'auto...

— Brrloupff ! tonna M. Wilkinson. Est-ce que ça va durer longtemps comme ça ? Est-ce que tous les élèves du collège vont défiler ici l'un après l'autre pour me demander d'écrire des pensums sur des albées... euh !... des pensées sur des albums ? On s'est assez payé ma tête ! Bennett, si vous ne disparaissiez pas immédiatement de ma vue, c'est votre nom que j'inscris sur mon album de retenues !

— Bien, m'sieur ! »

Obéissant, Bennett recula en hâte et disparut.

Comme M. Wilkinson allait rentrer dans la salle des professeurs, il vit apparaître, à l'autre bout du couloir, M. Hind qui revenait de sa première tournée d'inspection.

« Avez-vous terminé la correction de vos cahiers ? demanda M. Hind.

— Je crois que j'attendrai jusqu'à demain, soupira M. Wilkinson en secouant la tête. On est trop souvent interrompu à ce moment de la soirée.

— Alors, dit M. Hind, je vais vous laisser mon carnet...

— Vous aussi ? rugit M. Wilkinson. Vous aussi, vous voulez un autographe ? »

M. Hind ouvrit des yeux effarés.

« Qui vous parle d'autographe ? demanda-t-il. Je vais vous laisser mon carnet pour que vous ajoutiez mes notes aux vôtres, quand vous aurez fini de corriger vos cahiers. Vous avez dit vous-même que le directeur désirait avoir les relevés trimestriels au plus tôt. De cette manière, vous ne perdrez pas de temps.

— Bon, bon, très bien ! grommela M. Wilkinson, radouci. Je vous remercie de... de cette bonne pensée ! »



CHAPITRE XII

LE « MENUET EN SOL »

L'ÉCHEC de l'expédition eut un effet démoralisant sur les supporters de Bennett. Au dortoir, ce soir-là, il fit de son mieux pour les encourager à risquer une nouvelle tentative, mais sa suggestion fut accueillie par des grognements hostiles.

« Rien à faire ! Je ne marche plus dans la combine ! déclara Atkins en retirant son pull-over. Je me suis fait sonner les cloches par Wilkie et je ne tiens pas à déguster encore un coup. »

Le visage de Bennett se rembrunit :

« Bien sûr, Atkins, tu t'en moques parce que tu ne risques rien. Mais si tu étais à ma place, et que ce soit ton cahier à toi que tu veuilles récupérer...

— Nous avons fait tout ce que nous avons pu, interrompit Morrison. Maintenant, ça te regarde, Ben. Tu ne peux pas nous demander de nous

faire prendre en grippe par Wilkie pour tout le restant du trimestre, rien que pour t'arranger ! »

Même le loyalisme inconditionnel de Mortimer chancela à l'idée d'affronter une seconde fois le courroux de M. Wilkinson. Il voulait bien aider son ami, expliqua-t-il, mais il y avait des limites au sacrifice, et, du point de vue de Mortimer, M. Wilkinson constituait précisément cette limite.

« J'accepterai quand même de faire le guet si tu tentes encore le coup, proposa-t-il. Mais, avec Wilkie qui reste dans sa niche comme un bouledogue, je ne me risque plus dans la salle des profs.

— Nous n'avons plus le temps d'essayer autre chose ! objecta Bennett en faisant distraitemment tourner l'une de ses chaussettes. À l'heure qu'il est, il doit être en train de corriger les cahiers.

— Non, pas encore, répondit Mortimer. Il m'a dit qu'il ne s'y mettrait probablement pas ce soir, parce qu'il était sans cesse dérangé. À ta place, je ferais un essai demain matin à la première heure. »

Une fois couché, après l'extinction des lumières, Bennett examina le problème à résoudre. Mortimer avait raison : il restait une chance d'effacer le dessin le lendemain matin, avant le petit déjeuner. À première vue, l'instant semblait bien choisi pour une telle opération car aucun des professeurs n'était encore descendu à cette heure matinale. Oui, mais d'autre part, ce serait le moment de son piano. M. Wilkinson ne manquerait pas de frapper au mur dès que le flot musical s'interromprait. Puis, cette injonction restant sans effet, il se précipiterait dans la salle de musique, constaterait l'absence du pianiste et se mettrait aussitôt à sa recherche. Alors, comment faire ?...

Soudain, Bennett retint sa respiration et se redressa d'un bond dans son lit. Une idée lumineuse lui était venue. Évidemment ! Avec l'aide de Mortimer, il mettrait en œuvre une méthode absolument infaillible pour que son absence passe inaperçue.

« Hé, Morty ! chuchota-t-il. J'ai une idée du tonnerre !

— Hein ? fit une voix endormie, sortant de dessous les couvertures.

— Pour effacer mon dessin... J'ai trouvé une combine épatante !

— Vas-y, raconte... fit Mortimer en bâillant.

— Voilà : tu sais que Wilkie loge maintenant à côté de la salle de musique et que, si je m'arrête de taper sur le piano pendant plus de dix secondes, c'est lui qui tape au mur. Alors, j'ai pensé que si quelqu'un pouvait jouer à

ma place le *Menuet en sol* pendant que je pique un sprint jusqu'à la salle des profs...

— Ça, mon pauvre vieux Ben, il ne faut pas y compter, objecta Mortimer. Moi, je n'en suis encore qu'au *Gai laboureur* dans les *Pièces faciles pour petits doigts*.

— Personne ne te demande de jouer ! Ce que j'essaie de te faire comprendre c'est qu'il y a un enregistrement de ce morceau dans la salle de musique.

— Un enregistrement du *Gai laboureur* ?

— Non, animal ! Du *Menuet en sol* de Beethoven. M. Hind m'a fait entendre le disque pendant ma leçon de piano, il y a quelque temps. Alors, tout ce que tu aurais à faire, ce serait...

— Silence, là-bas ! Cessez de bavarder, et dormez ! »

L'avertissement, venant de Bromwich l'aîné, chef de dortoir, coupa court aux explications de Bennett qui dut se taire. Mais il s'en soucia peu, car ce bon vieux Morty, pensa-t-il, aurait vite compris ce qu'il devait faire quand l'heure serait venue de passer à l'action.

Le lendemain matin, à sept heures et demie, Bennett entra dans la salle de musique et commença à pianoter une version accélérée du menuet de Beethoven. Au bout de quelques mesures, il s'arrêta et tendit l'oreille pour s'assurer que M. Wilkinson contrôlait comme d'habitude ce qui se passait dans la pièce voisine. Effectivement, il y eut quelques coups violents assenés à la cloison – signal invitant le pianiste à ne pas perdre son temps.

Bennett retint un sourire et commença ses exercices de doigté. Jusqu'à présent, le plan se déroulait fort bien.

Cinq minutes plus tard, un Mortimer à la mine anxieuse passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

« Me voilà ! annonça-t-il dans un murmure de conspirateur. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Va ouvrir le placard, là-bas dans le coin, répondit Bennett en s'arrêtant de jouer. Il y a une pile de disques sur la tablette d'en haut. Fouille là-dedans et prends le *Menuet en sol*.

— Je ne vois pas pourquoi tu ne vas pas le chercher toi-même, puisque tu sais où il est ! » dit Mortimer en se dirigeant vers le placard. Mais, comme en réponse à sa question, on frappa avec impatience au mur.

« Voilà pourquoi je ne peux pas y aller moi-même ! expliqua Bennett en reprenant en hâte son exercice. Dès que je m'arrête, Wilkie se met à cogner au mur. Il ne me laisse pas seulement le temps de souffler ! »

Après quelques recherches, Mortimer finit par trouver le disque qu'il alla poser sur le plateau de l'électrophone. Puis il tourna le bouton d'allumage et tint le bras du pick-up au-dessus des premiers sillons.



« Paré ! » annonça-t-il dans un murmure.

Bennett attaqua le *Menuet en sol*, se trompa exprès au bout de quelques mesures, s'arrêta et commanda à voix basse :

« Vas-y, Morty ! »

Aussitôt l'air du *Menuet en sol* retentit dans la salle. Certes, on pouvait noter une certaine différence entre le jeu des deux exécutants, mais cette nuance échappa à Bennett et à Mortimer. L'essentiel pour eux était que le morceau continuât sans interruption.

« Épalant ! chuchota Mortimer. On dirait absolument que c'est toi qui joues... Wilkie va être content. Il pensera...

— Pas de bavardage, Morty ! dit Bennett en filant vers la porte. Je serai sûrement de retour avant la fin du morceau, mais si par hasard je ne suis pas là, tu n'auras qu'à remettre le disque au début ! »

Il lança un sourire encourageant à son complice et se précipita dehors. Les échos du menuet le suivirent tout au long du couloir et jusque dans l'escalier qui descendait vers la salle des professeurs.

Trois semaines d'audition forcée avaient fini par émousser le jugement musical de M. Wilkinson, et ce fut seulement après que l'électrophone eut joué plus d'une minute que le professeur eut conscience de quelque chose d'anormal.

Il se surprit à fredonner l'air du *Menuet en sol*, chose qu'il n'avait encore jamais faite auparavant. Au moment de boutonner son veston, il s'interrompit, et ses gros sourcils se haussèrent en accent circonflexe. La musique semblait toute différente ! Jamais encore il n'avait pu suivre en chantonnant le pianotage au rythme incertain de Bennett. Pas de doute, ce garçon avait fait d'énormes progrès !

Toujours fredonnant, sourcils toujours haussés, M. Wilkinson passa sur le palier où il croisa M. Carter qui descendait justement l'escalier.

« Écoutez-moi ça, Carter ! commença M. Wilkinson. Depuis des semaines, cet animal de Bennett me mettait tous les matins les nerfs à vif par son exécution particulièrement désastreuse du *Menuet en sol*... »

— Cela ne m'étonne pas, répliqua M. Carter. D'après ce que m'a dit M. Hind, je ne pense pas qu'il se fasse beaucoup d'illusions sur les dons musicaux du jeune Bennett.

— Eh bien, M. Hind se trompe ! Ce garçon est un prodige ! affirma M. Wilkinson. Écoutez comment il joue maintenant ! »

M. Carter n'était pas de ces hommes qui se laissent aisément abuser. Il écouta, l'espace de trois mesures, puis déclara en souriant :

« Si c'est Bennett qui joue, c'est en effet prodigieux ! »

M. Wilkinson approuva.

« Étonnant, n'est-ce pas ? »

— Plus qu'étonnant : impossible !

— Allons, allons, Carter, soyez juste envers ce garçon ! s'exclama M. Wilkinson avec générosité. J'ai souvent remarqué que certains élèves ne semblaient faire aucun progrès, et puis, soudain... »

Et puis, soudain, l'inattendu se produisit. L'électrophone s'enraya et se mit à répéter inlassablement le même passage.

Il incombait à Mortimer de veiller à ce qu'aucun incident technique ne compromît l'exécution du morceau, mais, par malchance, il se trouvait à l'autre bout de la pièce, en train de regarder par la fenêtre, quand la catastrophe arriva. Étouffant un cri d'horreur, il se précipita pour soulever le bras du pick-up... Mais il était déjà trop tard !

« Quoi ? Hein ? s'écria M. Wilkinson. C'est incroyable ! »

— Au contraire, mon cher. C'était évident, si vous aviez écouté avec un peu plus d'attention, fit remarquer M. Carter.

— Woumph ! Si ce sombre petit cancre s'imagine qu'il peut perdre son temps à s'amuser avec l'électrophone au lieu de travailler, je... »

Sans terminer sa phrase, M. Wilkinson poussa violemment la porte de la salle de musique.

« Bennett ! hurla-t-il. Que signifie... »

Il s'interrompit, car il n'y avait aucune trace de Bennett dans la pièce. À sa place, un disquaire épouvanté essayait en vain de se dissimuler derrière la porte du placard.

« Mortimer ! Que faites-vous ici ?

— Je... je... j'écoutais la musique, m'sieur, répondit Mortimer sans mentir.

— Vraiment ? Et où se trouve Bennett ? »

Mortimer regarda désespérément tout autour de lui, comme s'il espérait découvrir le pianiste camouflé dans un étui à violoncelle.

« Euh... il n'est pas ici, m'sieur, dut-il admettre.

— Je le vois bien, petit sacripant ! Ce que je veux savoir, c'est où il est allé. »

Mortimer avala avec peine sa salive, puis balbutia :

« Il... il est descendu au rez-de-chaussée, m'sieur.

— Tiens, tiens !... » Un brusque soupçon traversa l'esprit de M. Wilkinson. « Je parie qu'il est allé dans la salle des professeurs ! C'est cela, n'est-ce pas ? »

Il n'y avait aucun moyen d'échapper à cette question directe. La mort dans l'âme, Mortimer fit « oui » de la tête.

« Ah ! je commence à voir clair ! » s'exclama M. Wilkinson.

Oui, bien sûr. Toutes ces allées et venues, la veille au soir, à propos d'albums d'autographes, faisaient partie d'une vaste manœuvre, d'un complot qui devait permettre à Bennett ou à ses camarades de s'introduire clandestinement dans la salle des professeurs. Pour quelle raison ? M. Wilkinson n'en avait pas la moindre idée, mais il se jura de la découvrir.

Après avoir ordonné à Mortimer de regagner son dortoir, M. Wilkinson revint dans le couloir où il retrouva son collègue.

« Bennett, comme d'habitude ! s'écria-t-il furieux. Ce petit forban a imaginé de faire jouer l'électrophone pendant qu'il s'éclipsait pour aller commettre ses méfaits au rez-de-chaussée !

— J’imaginai bien quelque chose de ce genre, répliqua M. Carter. N’allez-vous pas à sa recherche ?

— Je n’y vais pas, j’y cours ! » rugit M. Wilkinson qui s’éloigna au pas de charge.

Il avait fallu près de deux minutes à Bennett pour découvrir les cahiers, empilés dans un coin de la salle des professeurs et à demi cachés sous un journal déplié. Il s’agenouilla, chercha dans la pile en lisant les noms sur les couvertures, et tomba enfin sur le sien, placé l’avant-dernier. Il fouillait dans sa poche pour y prendre sa gomme lorsqu’il entendit des pas pesants approcher dans le couloir.

L’instant d’après, la porte s’ouvrit et M. Wilkinson fit une entrée fracassante.

« Bennett ! J’en étais sûr ! s’écria le maître quand il aperçut la petite silhouette accroupie près du fauteuil. Levez-vous et approchez ! Dites la vérité : quelle farce êtes-vous en train de jouer ?

— Aucune, m’sieur, répondit Bennett en se remettant sur pied. Je... je voulais seulement revoir mon cahier de géographie avant que vous ayez corrigé l’interrogation...

— Ah ! Je vous avais pourtant dit hier que vous ne l’auriez pas !

— Je sais, m’sieur. Mais j’ai fait une blague... euh... une bêtise plutôt... Je n’étais pas en classe quand vous avez fait ramasser les cahiers, et alors Bromwich a pris le mien dans mon pupitre avant que je...

— Assez d’explications ! Donnez-moi ce cahier. Je préfère voir cette bêtise par moi-même. »

M. Wilkinson était bien décidé à faire preuve d’une extrême sévérité si ce garçon avait eu l’intention de corriger frauduleusement une réponse inexacte. Il commença à tourner les pages, tandis que Bennett mourait d’inquiétude, car d’un instant à l’autre l’apparition du portrait allait déclencher l’explosion... Mais, chose étrange, il n’apparaissait toujours pas !...

Quand il eut atteint la dernière page, M. Wilkinson lui rendit le cahier avec un léger froncement de sourcils.

« Ce n’est pas le bon cahier, dit-il. L’interrogation de géographie n’y figure pas ! »

Pendant une seconde, Bennett resta stupéfait. Puis, jetant les yeux sur la couverture, il constata qu'il s'agissait en effet de son *vieux* cahier de géographie, celui qu'il avait terminé la semaine précédente. Quand il avait fouillé dans le pupitre, Bromwich avait pris le cahier marqué « Géographie » qui lui était tombé sous la main, sans se donner la peine de regarder à l'intérieur...

La première réaction de Bennett fut d'éprouver un intense soulagement. Puis il s'aperçut que M. Wilkinson le regardait d'un air intrigué.

« Oui, m'sieur, c'était mon vieux cahier, expliqua-t-il. Bromwich l'avait ramassé par erreur. Est-ce que je peux aller chercher l'autre, celui où j'ai fait l'interrogation ? »

— Vous ferez bien de vous dépêcher si vous tenez à être noté ! » répondit le professeur.

Son froncement de sourcils intrigué s'accrut encore. Ils étaient vraiment extraordinaires, ces garçons ! Leurs façons d'agir restaient incompréhensibles. Pourquoi n'avoir pas dit tout de suite la vérité, au lieu de monter cette invraisemblable comédie d'autographes et d'électrophone ? Non, décidément, jamais M. Wilkinson ne parviendrait à les comprendre !

« Allez chercher le bon cahier, reprit-il. Et j'espère que vous le tiendrez plus propre que celui-ci ! Je ne veux plus voir ces taches d'encre, ces ratures et ces gribouillis presque à chaque page. Compris ? »

— Oui, m'sieur ! s'écria Bennett en se dirigeant vers la porte. Je ferai attention... » Dans sa poche, ses doigts étreignaient fébrilement la gomme. En quelques instants, là-haut, il aurait vite fait d'effacer le malencontreux chef-d'œuvre. « Oui, m'sieur, il n'y aura plus de gribouillis dans mon cahier, je vous le promets ! »





CHAPITRE XIII

UNE PREUVE DE BONNE VOLONTÉ

TANDIS qu'il repartait dans le couloir après avoir remis son cahier expurgé à M. Wilkinson, Bennett était fort pensif. Les alarmes de la veille, ainsi que la rude épreuve qu'il venait de subir dans la salle des professeurs, lui avaient secoué les nerfs. Il frissonna en songeant qu'il l'avait échappé belle, et décida d'effacer ces pénibles épisodes de son esprit. Mieux valait consacrer son attention à des questions plus plaisantes, comme la décoration de Noël.

Depuis qu'il avait lancé cette idée, tout le monde s'était mis au travail avec une ardeur farouche, et dans la 3^e division la production avait déjà dépassé les prévisions du promoteur. Au cours de la semaine précédente, les guirlandes de papier colorié n'avaient cessé de s'allonger, si bien qu'il devenait de plus en plus difficile de les entasser dans les casiers de la salle

des loisirs, où, selon les instructions de M. Carter, elles devaient rester emmagasinées jusqu'au jour de la fête.

Il fallait faire quelque chose à ce sujet, pensa Bennett en rejoignant la file de garçons qui attendaient d'entrer au réfectoire pour le petit déjeuner. Il retrouva Mortimer qui, dévoré d'inquiétude, dansait d'un pied sur l'autre.

« Alors, Ben, qu'est-ce qui s'est passé ? bredouilla-t-il. Tu as pu récupérer ton cahier ? Wilkie ne t'a pas surpris ?

— Si, mais ça n'a aucune importance.

— Quoi ? Aucune importance ? Mais...

— Bromo avait pris par erreur mon vieux cahier... celui où il n'y avait pas le dessin.

— Ouf ! Ça, c'est une veine ! fit Mortimer qui ploya les genoux en signe de soulagement intense. Je ne savais plus quoi faire. Tu comprends, le disque s'était enrayé et Wilkie est entré comme un bolide et...

— Ça ne fait rien. Tout est arrangé. Ce qui me tracasse maintenant, c'est cette histoire de décoration pour la fête de Noël. Je pense que nous devons bien avoir fait sept à huit cents mètres de guirlande.

— Si on la mesurait, pour voir ? proposa Mortimer, tandis que la file d'élèves se mettait lentement à avancer. On pourrait l'étendre par terre, bien droit, et la mesurer avec une règle. » Puis les difficultés pratiques de la chose lui apparurent. « Oui, mais, reprit-il, il faudrait faire ça quand il n'y a pas de vent, sinon il emporterait tout !... Tiens ! nous pourrions aussi la faire descendre par une fenêtre du dortoir, ou compter les anneaux et les multiplier par...

— Et puis quoi encore ? C'est impossible comme ça, voyons ! Autant prendre un coureur à pied, qui fait le kilomètre en trois minutes, et calculer le temps qu'il met ! »

L'imagination de Mortimer fut excitée par cette nouvelle forme de cross-country – ou plutôt de « rallye-paper » – et il passa la première moitié du déjeuner à inventer d'autres méthodes de mesure plus ou moins fantaisistes. Finalement, il soupira :

« Dommage qu'on soit obligés d'arrêter la fabrication ! Moi qui comptais faire une frange très artistique pour entourer le grand abat-jour de la salle des loisirs !

— Eh bien, fais encore ce truc-là, et puis on arrête, proposa Bennett.

— Impossible. J'ai fouillé dans toutes les corbeilles, mais il n'y a plus un brin de papier nulle part.

— Tu n’as qu’à te servir de mon vieux cahier de géo, celui que je viens de récupérer chez Wilkie.

— Tu ne le gardes pas ?

— Bien sûr que non ! C’est plein de trucs dont je n’aurai jamais plus besoin. Alors, autant qu’il serve à quelque chose d’utile.

— Excellente idée ! » approuva Mortimer.

Pourtant, une dizaine de jours plus tard, Bennett devait s’apercevoir que l’idée n’était peut-être pas si excellente que cela.

La veille de la fête, alors qu’il nettoyait son casier, Bennett se souvint soudain d’une tâche importante qu’il lui restait à accomplir.

« Oh ! j’allais oublier ! cria-t-il à Briggs qui se trouvait à l’autre bout de la salle. Wilkie ne m’a toujours pas rendu le canif qu’il m’a confisqué pendant l’interro de géo !

— Alors, tu ferais bien de t’en occuper sans attendre une minute de plus, conseilla Briggs. Si c’était moi, j’irais tout droit à la salle des profs, et je réclamerais carrément mon canif à Wilkie, que ça lui plaise ou non.

— Hum ! » fit Bennett en réfléchissant. Il était facile à Briggs de parler ainsi, puisqu’il ne s’agissait pas de son canif à lui... Non, le plus sage serait d’aller présenter sa requête au professeur en un moment bien choisi.

« J’irai après le déjeuner, déclara-t-il. Comme nous devons avoir du pudding pour le dessert, il y a des chances pour qu’il soit de bon poil. »

Hélas ! M. Wilkinson était au contraire de fort méchante humeur. Quand M. Carter entra dans la salle des professeurs, peu après deux heures, pour y recueillir les bulletins trimestriels de la 3^e division, il trouva son collègue en train de fouiller rageusement dans le tiroir de la table.

« Tout va mal, aujourd’hui ! gronda-t-il. Je n’ai pas encore pu commencer ces maudits bulletins, et ils ne seront pas prêts de si tôt. Il m’arrive une catastrophe : je ne retrouve plus mon stylo !

— En effet, le moment est mal choisi pour le perdre, fit observer M. Carter en se penchant sur un coin de la table. Le directeur tient à ce que les bulletins soient terminés le plus vite possible. Êtes-vous sûr d’avoir bien rangé votre stylo quelque part ?

— Évidemment ! tempêta M. Wilkinson en continuant à bouleverser le tiroir dont il fit tomber la moitié du contenu sur le tapis. Je l’ai cherché

partout... Il a disparu. Et j'ai horreur d'écrire avec un autre stylo que le mien, ou avec ces saletés de crayons à bille ! »

Voilà pourquoi M. Wilkinson était de mauvaise humeur quand Bennett vint frapper à la porte. M. Carter alla ouvrir.

« Qu'y a-t-il, Bennett ? demanda-t-il.

— Est-ce que je pourrais parler à M. Wilkinson, m'sieur ?

— J'en doute. M. Wilkinson est très occupé pour le moment. Il cherche son stylo.

— Ah ! s'exclama Bennett. C'est bien un stylo noir, avec deux cercles d'or autour du capuchon ? »

M. Wilkinson releva la tête.

« Oui, c'est cela ! L'avez-vous vu ? demanda-t-il avec espoir.

— Oh ! oui, m'sieur, je l'ai vu.

— Tant mieux ! Alors, où est-il ?

— Je ne sais pas, m'sieur. Je voulais seulement dire que je l'ai vu des centaines de fois, en classe, sur votre bureau, ou bien quand vous le tiriez de votre poche... »

M. Wilkinson poussa un *tsssss !* de locomotive qui lâche sa vapeur.

« Mais si vous ne le retrouvez pas, m'sieur, je peux vous prêter le mien », s'empressa de proposer Bennett.

Cette offre généreuse fit frémir M. Wilkinson. La dernière fois qu'il avait vu Bennett se servir d'un stylo, celui-ci ressemblait à un bâton de réglisse mâchonné, auquel était fixée une plume branlante qui projetait de l'encre de tous côtés, comme une arroseuse municipale. Poliment mais fermement, il déclina donc la proposition.

« Je disais ça pour vous rendre service, insista Bennett. Et puis je voulais aussi vous demander une faveur, m'sieur... »

— Ne voyez-vous pas que l'instant est mal choisi ? répondit M. Wilkinson en continuant à fouiller derrière des piles de magazines, sur une étagère. Je suis oc-cu-pé !

— Oui, m'sieur, mais ça ne vous prendrait qu'une petite minute... Je me demandais si vous auriez la bonté de me rendre le canif que vous m'avez confisqué... »

M. Wilkinson fronça les sourcils de façon menaçante. Il comptait rendre aux élèves, avant le départ en vacances de Noël, les divers objets confisqués au cours du trimestre. Mais il n'allait quand même pas s'incliner devant les exigences d'un Bennett ! Il rendrait ce canif quand il lui plairait, pas avant !

« Ce n'est pas le moment de m'empoisonner avec vos histoires de canif ! cria-t-il. J'ai des choses plus importantes à faire. Allez, ouste ! Dehors ! »

Après que Bennett eut disparu, le silence de la salle des professeurs ne fut plus troublé que par une série de chocs sourds, provoqués par M. Wilkinson qui essayait de déplacer la bibliothèque pour voir si ce fameux stylo n'avait pas roulé derrière. Puis, quand la preuve eut été faite que le stylo n'était pas dans la pièce, M. Carter toussota d'un air embarrassé, comme quelqu'un qui va annoncer une mauvaise nouvelle.

« Mon cher Wilkinson, dit-il, je regrette de vous importuner avec une autre question, mais le directeur m'a prié de vous parler de la fête de demain soir. Il pense que pour créer tout de suite l'ambiance, nous devrions débiter par une surprise pour les élèves. »

M. Wilkinson s'interrompt dans ses efforts pour remettre la bibliothèque en place.

« Quel genre de surprise ? demanda-t-il.

— Oh ! rien de bien sensationnel, répondit prudemment M. Carter. Il se demandait si vous accepteriez de paraître au dîner... déguisé en père Noël ?

— *Quoi ?* croassa M. Wilkinson en se retournant d'un bond, horrifié. *Moi, en père Noël ? Vous n'y pensez pas !*

— Ce n'est rien du tout, assura son collègue. Je l'ai fait moi-même à maintes reprises dans le passé. Nous avons tout ce qu'il faut dans la garde-robe du groupe théâtral : la houppelande rouge, la barbe blanche, le capuchon...

— Bien sûr, bien sûr... Mais pourquoi ne faites-vous pas vous-même le père Noël puisque cette idée vous sourit ? Étant donné que vous avez déjà joué le rôle, vous y seriez bien meilleur que moi ! »

M. Carter ne se laissa pas convaincre. Il aurait déjà trop à faire avec l'organisation de la fête, expliqua-t-il. Et ce serait lui qui, au début du dîner, annoncerait la venue d'un visiteur de marque.

« À ce moment-là, poursuivit-il, vous faites votre entrée en souriant avec bonté à travers votre barbe. Ensuite vous découpez le gâteau, vous le distribuez à la ronde, vous souhaitez à chacun un joyeux Noël... Bref, vous êtes l'âme et l'animateur de toute la soirée !

— Oui, mais mes bulletins ? objecta M. Wilkinson.

— De toute façon, vous ne les rédigeriez pas pendant la fête, répliqua M. Carter. Même si, d’ici là, vous aviez retrouvé votre stylo ! S’il est vraiment perdu, je vous prêterai le mien ; il fonctionne certainement mieux que celui de Bennett. »

Incapable d’imaginer une autre excuse pour échapper à cette corvée, M. Wilkinson marmonna d’un ton lugubre :

« Bon, bon !... Je serai votre père Noël si vous insistez. Mais les gens se demanderont si je n’ai rien de plus important à faire, en ce dernier jour du trimestre, qu’à me trimbaler dans tout le collège, avec ce déguisement ridicule et cette barbe grotesque ! »

Bennett cherchait toujours un moyen de récupérer son canif quand il entra dans la salle des loisirs quelques minutes plus tard. Il y trouva Mortimer en train de dessiner une nouvelle carte de vœux. On y voyait une diligence roulant à travers une couche de neige qui montait plus haut que les moyeux des roues. En haut du dessin, l’artiste avait ajouté une frise décorative, représentant des puddings, qui, par suite d’une erreur de perspective, semblaient sortir du cor du postillon. En dessous, Mortimer avait inscrit deux vers de sa composition, sans lesquels, pensait-il, une carte de vœux n’était pas vraiment complète. On y lisait, tracé en bleu :

*Recevez pour Noël les vœux les plus sincères
De votre ami lointain, C.E.J. Mortimères*

« Plutôt moche, ton dessin ! commenta Bennett en se penchant par-dessus l’épaule de l’artiste-poète. Complètement démodé. Il n’y a plus de diligences aujourd’hui, ni de chevaux. Il n’y a même plus de neige...

— Peut-être, mais il en faut sur les cartes de Noël, expliqua Mortimer. C’est obligatoire !

— C’est parce que tu t’inspires toujours des images du temps jadis, lui dit Bennett d’un air méprisant. Si tu voyais la fusée interplanétaire que j’ai dessinée, moi ! Attends, je vais te la montrer... »

Il alla vers son casier, et revint l’instant d’après avec une feuille arrachée à son cahier de dessin. Bien que l’œuvre fût encore inachevée, elle prouvait

que l'artiste ne tenait aucun compte des traditions ancestrales et folkloriques que respectait son camarade.

« Ce n'est pas une vraie carte de Noël ! protesta Mortimer. Et la neige ? Et les sapins ? Et les plum-puddings, les bougies, et tout ? »

— Pas besoin de ça dans le monde de la technique, expliqua Bennett en s'installant à la table. Tu vois, ça, c'est une fusée spatiale qui file vers la lune...

— Oui, je vois », soupira Mortimer.

Après réflexion, il estima qu'une fusée spatiale était nettement plus facile à dessiner qu'une diligence avec des chevaux.

Avec curiosité, il observa son ami qui ajoutait maintenant un groupe de personnages aux jambes d'araignées, coiffés d'une sorte de bocal à poissons rouges.

« Et ça, dit fièrement Bennett, ce sont les astronautes qui vont fêter Noël... sur la lune.

— Oui, mais ça manque un peu de précision scientifique, observa Mortimer, comme Bennett ajoutait un énorme *BANG!* en majuscules dans le ciel.

— Bah ! fit Bennett en haussant les épaules, ça n'a pas d'importance. Je dessine ça pour m'amuser et, quand ce sera fini, je le jetterai à la corbeille. À moins que... »

Une idée venait de surgir dans son esprit.

« J'ai trouvé ! s'exclama-t-il en se dressant d'un bond. J'ai trouvé ! »

Mortimer le regarda avec surprise.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

— Je viens d'avoir une idée géniale ! Je sais ce que je ferai de cette carte quand elle sera terminée !

— Quoi donc ?

— Je l'enverrai à Wilkie ! Tu comprends, il m'a pris mon canif et il refuse de me le rendre ! »

Sur le visage de Mortimer, la surprise fit place à une franche stupeur.

« Tu es tombé sur la tête ! s'exclama-t-il. Wilkie te fais un sale coup, et toi tu lui envoies tes bons vœux ? »

Patiemment, Bennett expliqua à son ami la raison de cet envoi : une belle carte de Noël, comme celle-là, rappellerait au destinataire qu'en ce jour mémorable la paix devait régner sur la terre entre les hommes de bonne

volonté. Cette discrète allusion attendrait certainement le cœur de l'intraitable professeur et l'inciterait à rendre le canif à son propriétaire.

« Oui, admit Mortimer quand Bennett lui eut exposé son projet, ça réussira peut-être. Dans ce cas, tu pourrais ajouter une petite phrase ou deux, pour lui dire que tu penseras bien à lui en ce jour de fête... »

Bennett estima que c'était pousser les choses un peu trop loin tout de même.

« Ah ! non ! déclara-t-il. Si tu crois que je vais gâcher mon Noël en pensant à Wilkie, tu te trompes drôlement !

— Il ne s'agit pas de ça, expliqua Mortimer. C'est seulement pour le principe... Par exemple, sous ton dessin, tu pourrais écrire quelque chose comme... euh... comme... »

Il y eut un silence, pendant que le poète taquinait la muse. Puis il annonça fièrement : « Qu'est-ce que tu dirais de ça :

*Avec mes meilleurs vœux, je ne souhaite à personne
Un aussi bon Noël qu'à Monsieur Wilkinsonne.*

— Pas mal, pas mal ! reconnut Bennett. Ah ! ce vieux Morty, il se débrouille drôlement bien en poésie ! »

Le poète eut un sourire modeste.

« Oui, ça me vient comme ça, tout d'un coup, dit-il. C'est un don, je suppose. »

Avec ardeur, Bennett entreprit de terminer sa carte de Noël. Grâce à ces deux vers, il espérait fermement regagner les faveurs de son professeur. Ou alors, c'était à désespérer de tout !





CHAPITRE XIV

LE MISSILE MAL GUIDÉ

LE LENDEMAIN, la cloche annonçant la fin des classes du matin fut accueillie avec des cris d'enthousiasme. Car cela signifiait non seulement que les cours étaient terminés pour ce trimestre, mais aussi que l'on allait commencer à préparer la fête.

Inutile de dire que les garçons ne perdirent pas une minute pour se mettre à l'œuvre. Quand on ouvrit les casiers, des mètres et des mètres de guirlandes se répandirent partout, comme jaillissant d'une boîte à surprise.

Bennett avait vu grand : d'un bout à l'autre, la salle des loisirs fut garnie de guirlandes, de banderoles, de franges, qui bientôt cachèrent complètement plafond et murs.

Au début de l'après-midi, M. Carter vint inspecter le travail. Il avança prudemment, afin de ne pas accrocher les banderoles de papier qui pendaient au-dessus de sa tête et parfois lui frôlaient l'oreille ou le nez. En s'approchant d'une table placée près de la fenêtre, il aperçut Bennett et Mortimer penchés sur une feuille de papier à dessin. Bennett releva la tête quand le professeur fut auprès de lui.

« Dites-moi, m'sieur, demanda-t-il, est-ce que vous viviez dans l'ancien temps ? »

M. Carter fronça les sourcils, mais un regard sur le visage sérieux de Bennett le convainquit que le garçon ne cherchait pas à se moquer de lui.

« C'est-à-dire, reprit Bennett, vous rappelez-vous comment c'était autrefois, quand on avait de la neige pour Noël ? »

— Oui, je me rappelle avoir vu des Noëls sous la neige, il n'y a pas si longtemps que cela, reconnut M. Carter. Mais pourquoi cette question ?

— Eh bien, m'sieur, c'est que j'ai discuté avec Morty à propos de la carte de Noël que je dessine. Vous voyez, elle est à la mode, avec une fusée, mais Morty prétend que la neige est obligatoire... Alors je me demande s'il y a un règlement là-dessus...

— Non, Bennett, aucun règlement n'oblige à mettre de la neige sur les cartes de Noël, même s'il n'y en a pas dans la nature, répondit M. Carter sans sourire.

— Ah ! tant mieux ! » fit Bennett, soulagé. Il tendit la feuille à son professeur. « Regardez, m'sieur, je vais envoyer cette carte à M. Wilkinson. Je me suis dit que si je faisais quelque chose de particulièrement soigné, il me rendrait peut-être mon canif avant le départ en vacances. »

Cette offre de paix, destinée à adoucir l'humeur de M. Wilkinson, était sans doute dans le goût du moment : le dessin, terminé, représentait maintenant un père Noël vêtu en cosmonaute et faisant un alunissage avec sa fusée. On y voyait aussi un groupe d'explorateurs lunaires engagés dans une entreprise difficile : celle de réveiller sans enlever leurs casques spatiaux. Au-dessus des dômes de leurs couvre-chefs pressurisés flottaient diverses bulles qui contenaient des bribes de leur conversation : « Joyeux Noël, professeur !... – Encore un morceau de dinde, mon vieux ?... – Délicieux, ce pudding !... »

« Vous croyez que ça lui plaira, m'sieur ? demanda Bennett.

— Épatant, n'est-ce pas ? intervint Mortimer, dont les lunettes, glissant de travers sur son nez, ressemblaient curieusement au signe %. Vous savez,

m'sieur, j'ai un peu aidé Bennett. C'est moi qui ai composé le poème...

— Hum ! fit M. Carter d'un ton rêveur. Je ne sais pas si les fusées spatiales sont du goût de M. Wilkinson, mais celle-ci pourra peut-être le ramener sur terre... l'inciter à se pencher sur la question du canif confisqué, par exemple.

— Oh ! chic, m'sieur !

— Et je suis certain qu'il appréciera le poème, Mortimer. Il sera enchanté, et peut-être un peu surpris, d'apprendre que Bennett lui exprime de si bons vœux. »

Quand M. Carter fut reparti, Bennett décida qu'il était temps d'expédier la carte à M. Wilkinson. Et, comme d'habitude, il avait des idées très personnelles sur la façon dont il fallait s'y prendre.

« Puisque c'est un dessin astronautique, déclara-t-il, je vais l'expédier par voie aérienne. »

Ses camarades le virent se diriger vers la fenêtre et jeter un coup d'œil dehors... Oui, estima Bennett, il devait être possible de faire pénétrer un missile téléguidé par la fenêtre de la salle des professeurs. L'objectif paraissait facile à atteindre, car cette salle se trouvait au rez-de-chaussée, à dix mètres de distance à peine, et sa fenêtre était placée à angle droit par rapport à celle de la salle des loisirs, au premier étage.

Le panneau supérieur de la fenêtre de la salle des professeurs était ouvert et, par l'ouverture, on apercevait M. Wilkinson, assis à la table, absorbé dans la lecture d'un livre. Un large sourire apparut sur le visage de Bennett qui se retourna vers ses compagnons.

« Approchez, les gars ! leur dit-il. Venez voir le lancement de la fusée de Noël téléguidée !

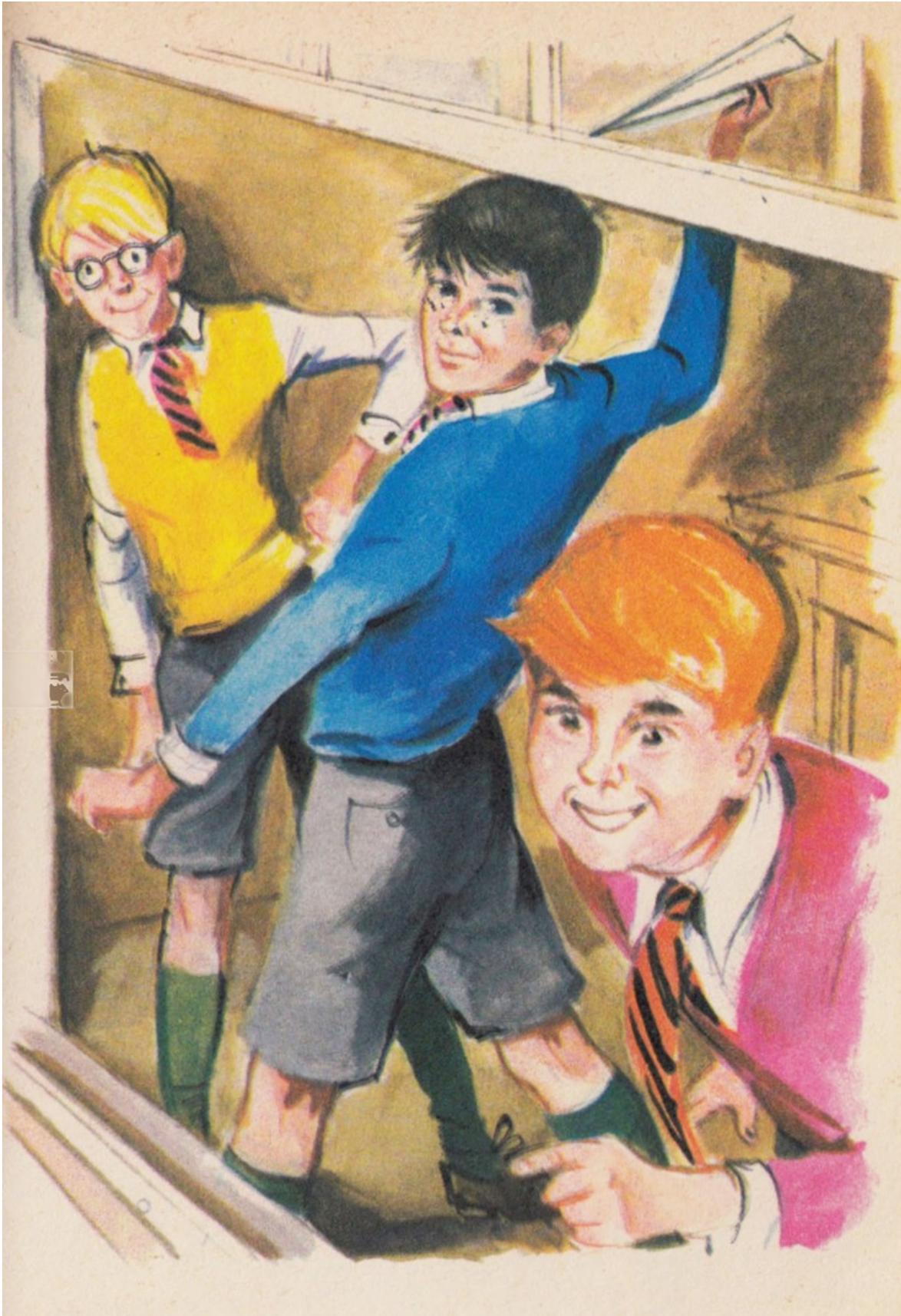
— Que vas-tu faire ? demanda Briggs.

— Je vais placer une fusée sur orbite autour de la tête de Wilkie. Enfin, pas exactement... mais vous allez voir ce que je veux dire... »

Là-dessus, Bennett ramassa la carte de vœux et, soigneusement, la plia et la replia sur elle-même pour en faire une flèche en papier. Sur l'une des ailes il écrivit : *Pour Monsieur L.P. Wilkinson, de la part de J.C.T. Bennett.* Puis il ouvrit la fenêtre de la salle des loisirs et se pencha, missile à la main.

« Attention au décollage ! cria-t-il. Contact !... Enlevez les cales !... Ouvrez les soupapes d'admission !... Moteurs !... Dégagez la piste !... Partez ! »

Et, visant avec soin, il lança le missile pour son vol inaugural. La flèche fila vers le bas, puis obliqua tout en continuant à perdre de l'altitude.



« Elle dévie de sa trajectoire ! s'écria anxieusement Atkins.

— Tout va bien ! Elle reprend la bonne direction ! annonça Morrison. Droit au but ! »

Retenant leur souffle, les garçons observaient le vol. Un instant, il parut certain que le missile heurtait le mur, loin de son objectif, mais au dernier moment il vira et pénétra dans la salle, en frôlant le cadre du châssis ouvert.

« Hurrah ! cria Mortimer.

— Chut ! Ne vous montrez pas ! ordonna Bennett. La flèche est passée au ras de la tête de Wilkie, et s'il se tourne par ici et nous voit rigoler, ça gâchera l'effet de surprise. »

Aussitôt, le petit groupe s'accroupit au pied de la fenêtre, Bennett conservant seul un poste d'observation, l'œil juste au-dessus du rebord, et donnant à ses camarades un bref commentaire sur ce qui se passait dans la salle des professeurs.

« Il ramasse la flèche sur le plancher ! annonça-t-il à mi-voix. Il la regarde...

— Est-ce qu'il lit mon poème ? demanda Mortimer plein d'espoir.

— Non. Il lève les yeux vers cette fenêtre. Il a l'air de deviner d'où ça vient...

— C'est un bon signe, en tout cas, dit Atkins. Je pense qu'il te remerciera personnellement pendant la fête.

— Il doit être ravi, déclara Mortimer rayonnant. Ça va lui mettre le cœur en joie et il te rendra ton canif avec un petit bouquet de houx ! »

D'un bond, Bennett s'écarta de la fenêtre.

« Nous allons vite le savoir, dit-il. Il se précipite hors de la salle et j'ai l'impression qu'il monte tout droit ici ! »

Par malheur, la carte de vœux téléguidée n'avait pas inspiré à M. Wilkinson ces sentiments de bienveillance qu'avait espérés Bennett. C'était même l'inverse, car la première réaction du professeur, lorsque le missile pénétra par la fenêtre et vint lui frôler le crâne, fut une vive irritation. Quelle indiscipline chez ces garçons ! Comment avaient-ils l'audace et l'insolence de jeter des flèches en papier dans la salle des professeurs ?

Il ramassa la flèche, y accorda un bref coup d'œil... si bref qu'il ne remarqua pas l'inscription et ne comprit pas qu'il s'agissait d'une carte de

Noël faite à son intention. Mais ce qu'il remarqua, c'est que cette flèche avait été fabriquée à l'aide d'une feuille arrachée à un cahier de dessin.

M. Wilkinson en frémit d'indignation. Deux jours plus tôt, en faisant l'inventaire des fournitures scolaires, il avait été effaré par l'énorme quantité de cahiers consommée au cours du trimestre. Averti du fait, le directeur s'était montré fort contrarié, et il avait demandé à tous de veiller à une plus stricte économie... Or, voilà que ces garnements s'amusaient maintenant à gaspiller des feuilles de papier à dessin, beaucoup plus coûteuses, pour en faire des projectiles !... Ah ! il allait immédiatement mettre fin à ces pratiques déplorables. Et M. Wilkinson sortit d'un pas résolu de la salle des professeurs.

Pendant ce temps, à l'étage supérieur, l'inventeur de la carte de Noël aérospatiale appréciait fort les chaleureuses claques dans le dos que lui assenaient ses camarades.

« Wilkie doit se sentir drôlement flatté ! disait Mortimer pour la cinquième fois. Il doit reconnaître que Bennett s'est montré tout ce qu'il y a de chic, et il sera forcé... »

Il s'interrompit net lorsque la porte de la salle s'ouvrit brutalement, laissant apparaître la silhouette de M. Wilkinson sur le seuil. Il tenait à la main la flèche froissée, et son expression renfrognée montrait avec évidence que ces vœux téléguidés n'avaient éveillé aucun écho favorable dans son cœur. Pendant un instant, il considéra d'un œil réprobateur les guirlandes de papier tendues comme des cordes à linge d'un mur à l'autre, puis gronda :

« Quel est celui d'entre vous, petits flibustiers que vous êtes, qui a osé lancer une flèche en papier dans la salle des professeurs ? »

Les élèves se regardèrent avec consternation. Drôle de façon de répondre à des vœux de Noël !

« Mais, m'sieur, vous n'avez pas compris..., commença Bennett.

— Alors, c'était vous, n'est-ce pas ? interrompit M. Wilkinson. Bennett, comme d'habitude. J'aurais dû m'en douter ! Votre conduite devient de plus en plus déplorable ! Comment osez-vous transformer la salle des professeurs en dépotoir en y projetant par la fenêtre le contenu d'une corbeille à papier ?

— Ce n'était pas du papier de la corbeille, m'sieur, protesta Bennett. C'était une feuille de mon cahier de dessin dont j'avais fait une carte de Noël... spécialement pour vous, m'sieur !

— Pour vous mettre de bonne humeur, m'sieur, ajouta imprudemment Mortimer.

— Humpff ! Qu'essayez-vous d'insinuer par là, Mortimer ?

— Euh... je veux dire : pour vous exprimer nos meilleurs vœux de Noël. Nous pensions vous faire plaisir... »

Pendant un instant, la désapprobation glaciale de M. Wilkinson faillit fondre. Si Bennett avait agi dans une bonne intention, l'affaire pouvait être considérée sous un jour différent. Mais le fait d'avoir arraché une feuille à un cahier de dessin n'en méritait pas moins une réprimande.

« Je n'avais pas remarqué qu'il s'agissait d'une carte de vœux, dit-il d'une voix plus aimable, en avançant dans la salle. Je vous en remercie, Bennett, mais vous avez eu tort de détériorer pour cela votre cahier de dessin, alors que l'on vous a instamment recommandé d'éviter tout gaspillage. Je... »

À cet instant survint un malencontreux incident. Comme M. Wilkinson levait le bras et agitait l'index pour mieux souligner son avertissement, il accrocha un morceau de guirlande mal fixée qui pendait de l'abat-jour. Aussitôt, une interminable avalanche d'anneaux de papier lui tomba dessus et enveloppa ses épaules comme le collier de fleurs d'une Tahitienne.



Les garçons le regardèrent médusés, tandis qu'il tentait de se dégager de ces ornements intempestifs.

« Pfff ! Quelle idée d'encombrer toute cette salle avec vos décorations ridicules ! » écuma M. Wilkinson. Il arracha un morceau de guirlande enroulé autour de son cou et le considéra avec humeur. Il allait le jeter par

terre quand un détail attira son attention. Comme tout le reste de la décoration, cette guirlande avait été faite de bandes de papier, coupées, coloriées et collées en anneaux. Or, sous les traits de crayon de couleur, il pouvait lire des mots ou des phrases révélant trop clairement l'origine du matériel utilisé.

La laine est la principale production de l'Australie, disait l'un des anneaux, avec une écriture en pattes d'araignée. *En Nouvelle-Zélande, les moutons sont élevés dans les plaines de...* annonçait un autre anneau, tandis qu'un peu plus loin, un fragment de côte de l'Amérique du Sud suggérait l'existence préalable d'un cahier de géographie.

M. Wilkinson en frémit d'indignation.

« Que signifie cela ? rugit-il. Comment avez-vous osé déchirer vos cahiers pour en faire un pareil usage ? »

Le petit groupe se remua, très gêné.

« Ce n'était pas mon cahier, m'sieur ! dit Morrison d'un air de vertu offensée.

— Pas le mien non plus ! affirma Atkins. Moi, je ne me suis servi que de vieux magazines...

— Sans discussion possible, c'est l'œuvre d'un élève de la 3^e division ! répliqua M. Wilkinson. Quel est celui qui a déchiré son cahier de géographie ? Allons, répondez ! »

Bennett avala péniblement sa salive.

« Excusez-moi, m'sieur, dit-il, mais je crois que ce papier vient de mon cahier.

— Brrloupff ! Encore Bennett ! Toujours Bennett !

— Mais c'était seulement mon *vieux* cahier ! corrigea ingénument le coupable. Comme j'en ai commencé un autre, j'ai pensé que je n'aurais plus besoin de celui-là à la rentrée de janvier. »

M. Wilkinson en trépigna presque d'exaspération au milieu de son amas de guirlandes.

« Bien sûr que si, vous en aurez encore besoin ! tempêta-t-il. Le fait qu'un cahier soit rempli ne signifie pas qu'on puisse le jeter ! Il faut le conserver afin de pouvoir le consulter tout au long de votre scolarité... et voilà que, pour fabriquer vos absurdes décorations, vous détruisez le travail d'un trimestre consacré à l'étude de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Amérique du Sud !

— Je regrette, m'sieur, je n'avais pas réfléchi, confessa Bennett.

— Vous ne réfléchissez jamais, petit cancre ! Mes cours ne servent-ils donc à rien, si vous les déchirez dès que vous les avez écrits ?

— Non, m'sieur... Euh... je veux dire : si, m'sieur ! »

Bennett se rendait maintenant compte de la gravité de son cas. Mais le mal était fait et, puisqu'il s'était excusé, il jugeait que la faute devait être pardonnée.

M. Wilkinson, lui, n'était pas de cet avis.

« Vous méritez d'être puni pour ce gaspillage éhonté de fournitures scolaires, déclara-t-il, ainsi que pour la destruction de vos cours de géographie du trimestre. » Il chercha dans son esprit un châtiment approprié. « Dans ces conditions, reprit-il, vous n'assisterez pas à la fête de ce soir. »

Cette sévère punition fit naître une rumeur de désolation parmi le groupe.

« Oh ! m'sieur, permettez-lui d'y venir tout de même ! plaida Mortimer. C'est bientôt Noël...

— Silence, Mortimer ! Que ce soit Noël ou la Pentecôte ne change rien à la question. Vous apprendrez qu'on ne peut pas transgresser de manière aussi flagrante les règlements du collège et s'en tirer à bon compte ! »

Bennett resta figé d'accablement. C'était la fin de tout. Lui qui s'était donné tant de mal pour inciter M. Wilkinson à la bienveillance !... Voilà ce qui arrivait ! Avec effort, il s'obligea à écouter sans mot dire la suite de la réprimande :

« Pendant la fête, vous vous occuperez à quelque chose d'utile. Vous irez remettre de l'ordre dans le placard aux fournitures, et vous veillerez à ce que les livres et les cahiers soient im-pec-ca-ble-ment rangés ! »

Après s'être dégagé des dernières banderoles qui lui entravaient les chevilles, M. Wilkinson quitta la salle.

Un murmure de protestations indignées s'éleva. « Zut, alors ! ragea Mortimer. Ce n'est vraiment pas chic de sa part !

— Après tout le mal que Bennett s'est donné pour lui faire plaisir, soupira Briggs, c'est à désespérer ! »



CHAPITRE XV

FAUSSES BARBES POUR DEUX

LE PLACARD aux fournitures n'était pas un placard à proprement parler, mais une petite pièce, tout au bout du couloir, à côté de la salle 5. Deux jours auparavant, M. Wilkinson était venu faire l'inventaire et dresser la liste des besoins pour le trimestre suivant. Mais, ce travail terminé, il n'avait pas eu le temps de ranger. C'est pourquoi, lorsque Bennett poussa la porte de la pièce, il trouva le plancher et les rayons encombrés de piles de cahiers et de livres, au milieu desquels traînaient règles, porte-plume, crayons, boîtes de craie et feuilles de buvard – tout cela attendant d'être trié et remis en ordre.

À contrecœur, Bennett entreprit de ranger, mais il n'avait encore guère avancé lorsque la tête de Mortimer apparut dans l'encadrement de la porte.

« Je vais t'aider, Ben, proposa-t-il. Mais seulement jusqu'au début de la fête... Je ne voudrais pas la manquer.

— Merci, mon vieux, répondit Bennett, très touché par cette offre et surtout par les sentiments de sympathie qu'elle exprimait. Ce ne sera pas long si nous nous y mettons tous les deux. Toi, tu vas trier tout ce qui est papier, pendant que je ramasse le reste...

— D'accord ! Tu sais, Ben, s'il y a quelque chose de bon à manger pour la fête, j'essaierai de t'en apporter un peu en douce, dans mes poches... Ce sera peut-être délicat pour la confiture, mais pour le gâteau, ça devrait aller. »

Pendant quelques minutes, les deux garçons travaillèrent en silence, rangeant les cahiers en piles bien nettes et triant règles, crayons et gommes.

Et puis, soudain, Bennett fit une découverte... Tout au fond de l'armoire, derrière une boîte de craie, il tomba sur un stylographe ! Dès qu'il l'eut vu, il sut quel en était le propriétaire.

« Chouette ! s'écria-t-il en agitant le stylo sous le nez de son ami. Regarde ce que j'ai trouvé ! »

Mortimer considéra l'objet avec peu d'intérêt : « Et alors ? Ce n'est qu'un vieux stylo !

— Tu ne sais donc pas à qui il appartient ? Regarde ces deux anneaux dorés autour du capuchon : c'est à Wilkie ! »

Un examen plus attentif confirma le fait.

« Ma foi, oui, dit Mortimer. C'est celui dont il se sert toujours en classe.

— Ouais, mais tu ne sais pas tout ! Wilkie fait une musique du diable parce qu'il a perdu ce vieil outil. Tout à l'heure, il mettait la salle des profs sens dessus dessous pour le chercher.

— Bien fait pour lui ! Ça lui apprendra à manquer d'ordre, alors qu'il passe son temps à nous le reprocher, répliqua Mortimer d'un ton vengeur. Et c'est une drôle de veine que tu l'aies retrouvé juste après qu'il s'est montré si injuste envers toi ! Il ne faut pas le lui rendre, il ne le mérite pas, à mon avis.

— Peut-être que non, et pourtant... je me demande si... »

Bennett se gratta le nez tout en réfléchissant à ce qu'il devait faire. S'il rendait l'objet perdu à son légitime propriétaire, celui-ci – normalement – devrait être si content qu'il en annulerait la punition... Oui, mais il pouvait aussi bien la maintenir, pour le principe !... Qu'en pensait Mortimer ?

« Ça vaut le coup d’essayer, estima celui-ci. Allons le trouver tout de suite. La fête va commencer d’une minute à l’autre. »

Ils empilèrent en hâte le reste du matériel sur les rayons. Puis Bennett glissa le stylo dans sa poche et referma la porte de la petite pièce. Au même instant, une nouvelle idée lui vint.

« Oh ! Morty, j’ai une inspiration ! s’exclama-t-il, les yeux brillants. Je ne vais pas rendre tout de suite son stylo à Wilkie.

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce que je viens d’imaginer un moyen de faire ça dans le style de Noël. Ce sera mieux. Mais j’aurai besoin de ta collaboration.

— Tu veux encore un de mes petits poèmes ? demanda Mortimer, flatté. J’en ai justement un, presque terminé, qui commence comme ça : *Guili-guili-guili ! Que c’est joli le gui !*

— Il ne s’agit pas de ça ! Monte avec moi au dortoir et je t’expliquerai là-haut. »

À ce moment, la cloche retentit. Tout au long du couloir, les portes s’ouvrirent et les élèves se précipitèrent dehors pour gagner le réfectoire où avait lieu la fête.

Mortimer fut pris d’une subite anxiété.

« Je ne peux pas aller avec toi maintenant ! protesta-t-il. Je vais à la fête, tu comprends…

— Je te promets que nous irons tous les deux, si tu fais ce que je te dis ! » répliqua Bennett. Et, empoignant son ami par le bras, il l’entraîna au travers des groupes d’élèves et le poussa dans l’escalier jusqu’au dortoir 4.

« À mon avis, poursuivit Bennett, ça ne sert à rien de rendre son stylo à Wilkie s’il est en rogne. Il se contentera de l’empocher en grognant un vague merci. Le bon moment, ce sera celui du dessert. Il y a des chances pour qu’il soit alors de meilleure humeur, puisqu’il sera en train de se bourrer de gâteau. »

Mortimer approuva.

« Ça, c’est sûr ! Tu vas attendre la fin du dîner, puis tu entres dans la salle et tu viens lui rapporter devant tout le monde le stylo qu’il a perdu…

— Bien combiné ! Après ça, il sera obligé de te permettre de rester. »

Un large sourire illumina la face de Bennett.

« Oui, Morty, c’est là le plan d’ensemble, dit-il en baissant la voix d’un air mystérieux. Mais voilà maintenant l’idée géniale : ce ne sera pas moi qui pénétrerai dans la salle. Ce sera le père Noël !

— Le père Noël ? répéta Mortimer, ahuri.

— Oui, ce sera moi, bien sûr... mais déguisé, tu comprends ? Au moment où on servira le dessert, il y aura tout à coup un toc-toc-toc à la porte... On se retourne, et hop ! voilà ! Je fais mon entrée avec ma houppelande rouge et ma barbe blanche, je vais droit sur Wilkie...

— En lui présentant tes vœux les plus sincères...

— Et je lui remets son stylo... comme cadeau de Noël ! »

Les deux garçons se regardèrent avec satisfaction. Après un tel geste de gentillesse, aucune personne au monde – pas même M. Wilkinson – ne pouvait avoir le cœur assez dur pour mettre le père Noël à la porte.

Puis le sourire de Mortimer s'effaça.

« Oui, mais écoute, reprit-il. Où trouveras-tu le déguisement ? Nous n'avons plus beaucoup de temps, tu sais. Les copains sont déjà en rang pour entrer au réfectoire ! »

Comme d'habitude, Bennett avait réponse à tout. Il traversa le dortoir en trois enjambées et, arrachant son couvre-lit, il montra la couverture de laine rouge.

« Voilà ! dit-il. Je mets ça par-dessus ma tête, je me l'attache sous le menton avec une épingle de nourrice pour faire un capuchon, et ça pend tout autour de moi, exactement comme la houppelande du père Noël qu'on voit sur les images.

— Oui, si on veut ! dit Mortimer peu convaincu. Et pour la barbe, comment feras-tu ?

— Avec du coton ! Mme Smith en a des tonnes à l'infirmerie. Je la collerai avec... avec...

— Avec quoi ? Nous avons vidé tout le pot de colle pour faire les guirlandes.

— Ça ne fait rien. J'ai encore un peu de colle plastique pour les maquettes d'avion...

— Houla ! fit Mortimer. Il te faudra du papier de verre pour enlever ta barbe, après !

— Ne t'occupe pas d'après, on verra bien ! répliqua impatientement Bennett qui fit demi-tour et se dirigea vers la porte. Allons ! Toi, tu files à l'infirmerie pour y prendre du coton, pendant que je vais chercher mon tube de colle dans mon casier. On se retrouve ici dans deux minutes ! »

À l'honneur de M. Wilkinson, il faut dire qu'il n'avait pas vraiment l'intention de priver Bennett de la fête de Noël. Non seulement il comptait lever la punition à la dernière minute, mais il avait même décidé de rendre le canif à son propriétaire, pour démontrer ainsi que les professeurs avaient un cœur d'or... du moins le dernier jour du trimestre ! Et il se dirigeait justement vers le bout du couloir des classes, pour aller libérer Bennett de sa corvée de rangement des fournitures, lorsqu'il croisa M. Carter qui venait de sortir du réfectoire.

« Venez vite, Wilkinson ! Il est temps d'aller mettre votre costume.

— Mon costume ? répéta M. Wilkinson d'un air étonné. Quel costume ? »

Puis il se souvint, et fit une affreuse grimace.

« Écoutez, Carter, reprit-il, je crois que vous seriez mille fois meilleur que moi en père Noël. Non, franchement, je ne me sens pas à la hauteur du rôle.

— Pas de fausse modestie. Vous aurez un succès fou ! » répliqua M. Carter sur un ton qui ne permettait aucune discussion. Prenant son collègue par le bras, il l'entraîna gentiment mais fermement jusqu'à la salle des professeurs, de l'autre côté du hall... Et c'est ainsi que M. Wilkinson fut empêché d'aller apporter à Bennett un pardon de dernière heure.

« Je crois que le mieux est de vous habiller ici, où l'on ne risque pas de vous voir, dit M. Carter après avoir refermé la porte de la salle. Je tiens à ce que cela soit une surprise totale, et à ce que personne ne se doute de rien jusqu'au dernier moment. »

Sur la table était étalée la vaste houppelande rouge du père Noël, munie d'une pèlerine et d'un capuchon. Une longue barbe blanche pendait au bout d'un élastique accroché à la clef de l'armoire.

Tout en grommelant, M. Wilkinson entreprit de s'introduire dans le costume, mais comme il manquait de patience pour endosser cette tenue inhabituelle, il s'y empêtra complètement. Le capuchon bordé de fausse hermine lui tomba sur les yeux. Aveuglé, il se débattit dans des mètres d'étoffe, jusqu'à ce que son visage apparût dans une emmanchure.

« C'est un piège ! grommela-t-il, haletant. Les manches sont mal placées, et puis cette saleté d'étoffe ne glisse pas sur mes vêtements. Jamais je ne réussirai à enfiler ce machin-là !

— Je vous conseille de repartir à zéro, répliqua simplement M. Carter. Vous avez mis la robe devant derrière, et le tissu à l'envers. »

À la seconde tentative, M. Wilkinson réussit à revêtir le costume. Avec des airs de martyr, il passa autour de sa tête l'élastique auquel était fixée la barbe. Pendant un instant, la barbe flotta sur son front, tombant devant ses yeux comme la frange d'un abat-jour. Puis il la fit descendre, et son nez jaillit soudain dans l'espace libre réservé à la bouche. Un grondement étouffé traversa l'épaisse toison qui le bâillonnait.

« Houmph! Hé! Carter!... Ça ne me paraît pas tout à fait en place... »

Avec soin, M. Carter arrangea les moustaches *sous* le nez – et non plus au-dessus – puis régla la tension de l'élastique.

« Vous êtes splendide, Wilkinson! Quel admirable père Noël vous faites! déclara-t-il en reculant d'un pas pour mieux juger de la transformation.

— Heureux de vous l'entendre dire! marmonna le père Noël. Pfff!... J'étouffe sous cette barbe! C'est comme si j'avais un gros pansement autour de la figure. Et ce maudit costume empeste la naphthaline. Franchement, j'ai hâte que la fête soit terminée! »

Sourd à ces récriminations, M. Carter indiqua au père Noël les grandes lignes de son rôle:

« Vous resterez ici jusqu'à ce que tous les garçons soient à table. Vous irez alors dans la cuisine et vous attendrez derrière la porte qui donne sur le réfectoire. Quand vous m'entendrez annoncer qu'un illustre visiteur vient d'arriver, vous frappez à la porte...

— Comme ça? fit M. Wilkinson en exécutant un brillant solo de batterie – tac-tagadac-dac... tsoin-tsoin! – sur la porte de l'armoire.

— Parfait! Alors, vous entrez, et la fête commence! »





CHAPITRE XVI

LES PÈRES NOËL

LE SILENCE régnait dans le dortoir 4, et bien que tout le reste du collège fût maintenant réuni au réfectoire, Bennett et Mortimer se surprirent à parler à voix basse.

« Ils viennent de s'installer à table : j'ai entendu le bruit des chaises », murmura Mortimer qui commença à déplier le rouleau de coton hydrophile qu'il avait rapporté de l'infirmierie.

Bennett approuva d'un signe de tête tout en se regardant dans la glace. Il avait épinglé sous son menton la couverture rouge qui tombait autour de lui comme une ample pèlerine.

À l'aide d'une paire de ciseaux à ongles, Mortimer découpa dans le coton une longue barbe.

« Voilà, Bien ! Essaie pour voir si ça va. »

La colle plastique se révéla d'excellente qualité. Elle était même si bonne que les garçons avaient le plus grand mal à se débarrasser des fragments d'ouate qui restaient collés à leurs doigts tandis qu'ils mettaient la barbe en place et entouraient le visage du père Noël d'un feston de mèches blanches.

« Épatant ! Tu as l'air d'arriver tout droit du pôle Nord ! déclara enfin Mortimer en essuyant ses doigts poisseux aux rideaux du dortoir. Et cette couverture rouge te va merveilleusement bien. Fais seulement attention de ne pas te prendre les pieds dedans ! »

Le nez de Bennett émergeait, comme celui d'un lapin, au milieu des petites touffes de sa moustache en coton.

« Pfff !... J'étouffe sous cette barbe ! C'est comme si j'avais un gros pansement autour de la figure ! » grommela-t-il, répétant ainsi, sans s'en douter, la comparaison employée par M. Wilkinson quelques minutes plus tôt.

En suivant son camarade dans l'escalier, Bennett révisait une dernière fois son plan : il attendrait dehors, pendant que Mortimer entrerait au réfectoire et s'excuserait d'être en retard ; puis il frapperait à la porte sept coups bien scandés – tac-tagadac-dac... tsoin-tsoin ! – pour annoncer son arrivée ; enfin il ouvrirait toute grande la porte, et... Soudain, il fut saisi par le trac et se cramponna au bras de Mortimer.

« Oh ! Morty ! Suppose que ça ne marche pas ? balbutia-t-il. Que Wilkie se mette en rogne ?... Que ma barbe se décolle... »

— Tout ira bien, assura Mortimer. Tu as le stylo ?

— Oui, il est dans ma poche.

— Alors, ça va, aie confiance. D'ailleurs, maintenant, tu ne peux plus reculer... »

Mortimer sauta d'un bond les trois dernières marches de l'escalier et fila vers la porte du réfectoire. Comme sa main se posait sur la poignée, il se retourna pour adresser un sourire d'encouragement au père Noël empêtré dans sa couverture rouge.

« Bonne chance, Ben ! » dit-il à mi-voix.

Bennett était trop ému pour répondre. Son rôle lui avait semblé facile quand il avait imaginé cette histoire, mais maintenant qu'était venu le moment d'agir, son assurance s'évanouissait.

Comme il aurait été surpris s'il avait su qu'il n'était pas le seul à s'inquiéter de son rôle !... Car, au même instant, un M. Wilkinson vêtu de rouge et portant barbe blanche était caché lui aussi derrière une autre porte

– celle de la cuisine – et attendait le moment de faire son entrée par l’autre bout du réfectoire.

« Où diable étais-tu passé, Morty ? demanda Briggs à Mortimer qui, après avoir marmonné une vague excuse, se glissait à sa place et tendait son assiette pour recevoir sa portion de poulet froid à la mayonnaise.

— Oh ! je... j’étais allé..., bredouilla Mortimer en enfournant une énorme bouchée. Ou plutôt... je ne peux pas le dire, c’est un secret ! »

Avec un sourire entendu, il tourna les yeux vers la table où devait se trouver M. Wilkinson, ignorant ce qui se préparait à son intention. Et brusquement, son sourire s’effaça, ses yeux s’arrondirent de surprise derrière ses épaisses lunettes... *M. Wilkinson n’était pas à sa place !... Il n’était même pas dans le réfectoire !*



C’était le désastre, l’échec du plan si soigneusement mûri ! Comment allait donc réagir Bennett, dans quelques instants, quand il ferait son entrée spectaculaire ? C’était maintenant trop tard pour l’avertir. Il ne restait plus qu’à observer, dans un silence embarrassé, comment Bennett s’en sortirait...

Ce fut à cet instant que M. Carter demanda le silence pour faire une importante communication.

« Mes amis, annonça-t-il avec un sourire, vous serez sans doute ravis d’apprendre qu’un illustre visiteur a promis de se joindre à nous ce soir. Si j’en juge d’après le traîneau remis dans le garage aux bicyclettes, et d’après les rennes qui broutent sur le terrain de football, je pense que notre

hôte est déjà arrivé et qu'il va entrer ici d'un instant à l'autre... » Et il toussa très fort – signal convenu avec M. Wilkinson qui écoutait, l'oreille collée à la porte de la cuisine.

M. Wilkinson réagit immédiatement. Il frappa à la porte : *tac-tagadac-dac... tsoin-tsoin!*

Toutes les têtes se tournèrent de ce côté-là, de sorte que peu nombreux furent ceux qui entendirent, comme en écho, un autre *tac-tagadac-dac... tsoin-tsoin!* frappé à la porte donnant sur le hall. Mais Mortimer l'entendit, lui, et ne comprit que trop bien ce que cela signifiait.

Puis la porte de la cuisine s'ouvrit à toute volée, laissant apparaître sur le seuil un père Noël de haute taille, large d'épaules, tout vêtu de rouge.

Il y eut un « Ah ! » de surprise et d'admiration. Mais avant même que l'effet ne se fût dissipé, le public connut une surprise plus grande encore ! Car à l'instant précis où M. Wilkinson faisait son entrée, la porte opposée s'ouvrit à son tour, et l'on vit apparaître la copie en réduction de la haute silhouette, pareillement vêtue de rouge.

Les deux pères Noël s'immobilisèrent, chacun considérant l'autre avec stupeur, tandis que l'assistance dirigeait alternativement ses regards d'un bout de la salle à l'autre, et vice versa, comme les spectateurs d'un match de tennis.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Blotwell. Il y a deux pères Noël, maintenant ?

— Et pourquoi pas ? répondit Binns junior. Il y a le petit et le grand, voilà tout ! »

Intrigué par ce mystère, M. Wilkinson avança de quelques pas. Bennett fit de même.

Lentement, le petit père Noël et le grand se rapprochèrent pour se rencontrer au milieu de la salle, près de l'arbre illuminé. En remarquant ces yeux vifs, qui l'observaient à travers les touffes de coton blanc, M. Wilkinson n'eut pas de peine à identifier l'intrus.

« Tiens, tiens ! dit-il d'un ton amusé. Il y a un changement imprévu au programme. Je ne m'attendais guère à trouver un rival en modèle réduit !

— Moi non plus, m'sieur ! fit une voix étouffée par le coton.

— Peut-on savoir la cause de cette surprenante coïncidence ?

— Eh bien, m'sieur... Je ne devrais pas être ici, après ce que vous m'avez dit, expliqua Bennett. Mais je ne faisais que passer pour vous présenter mes vœux et vous offrir ce cadeau... » Et le petit père Noël fouilla

dans les plis de son vêtement pour en tirer un stylographe qu'il tendit cérémonieusement à son gigantesque collègue.

« Mon stylo ! s'exclama le grand père Noël tout joyeux. Quelle bonne surprise ! C'est vraiment très gentil de votre part, Benn... euh... père Noël junior ! Je vous félicite de l'avoir retrouvé et je vous remercie beaucoup.

— Il n'y a pas de quoi, m'sieur, répondit le père Noël junior.

— Et maintenant, permettez-moi de vous retourner vos bons vœux », poursuivit M. Wilkinson. D'une poche de sa houppelande, il tira un canif que Bennett connaissait bien. « Tenez, Bennett. Je serais très heureux que vous acceptiez ce... euh... ce petit cadeau, avec mes meilleurs vœux.

— Oh ! merci, m'sieur Wil... euh... merci, père Noël ! dit Bennett en empochant l'objet. Vous n'auriez pas pu me faire un plus beau cadeau ! »

L'assistance éclata en applaudissements. Cet échange de gentilleses était bien dans la tradition de Noël, tout le monde le sentait. Seul, Bennett restait un peu inquiet, se dandinant d'un pied sur l'autre, car la question la plus grave n'avait pas encore été abordée. Aussi se résolut-il à mettre le professeur sur la voie.

« Euh, m'sieur..., commença-t-il d'une voix prudente, je crois qu'il faut maintenant que je m'en aille... J'étais seulement venu vous remettre votre stylo... Je l'ai trouvé en rangeant le placard aux fournitures, et comme vous avez dit que je devrais rester là-bas au lieu de venir à la fête... »

Le grand père Noël ne fut pas long à comprendre.

« Brrlouloum brrlouloumpff ! fit-il en souriant à travers sa barbe, Après cette preuve d'amabilité, je ne peux décemment pas demander à mon jeune collègue de se retirer. Alors, qu'il reste et qu'il participe avec nous à la fête.

— Oh ! merci, père Wilkie ! Euh... père Noël ! » balbutia Bennett, ravi. Il allait se diriger vers une table lorsque M. Wilkinson le retint en posant la main sur son épaule.

« Un instant, père Noël junior !

— Oui, m'sieur ?

— Vous et moi, nous avons encore une tâche à accomplir, dit M. Wilkinson en montrant d'un large geste les élèves rassemblés autour des tables. Nous devons présenter nos vœux à tous ceux qui sont réunis ici, en ce soir de fête. Nous allons le faire ensemble, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, m'sieur ! »

Et les deux pères Noël, se tenant par la main, lancèrent en chœur à pleine voix :

« Joyeux Noël à tous ! »



Dépôt légal : 2^e trimestre 1971.

Numérisé en septembre 2015

BENNETT ET SON PIANO

par Anthony BUCKERIDGE

★

S'IL n'y avait que les leçons de piano pour compliquer la vie de Bennett, le sympathique collégien ne se ferait guère de soucis !

Mais, brusquement, toutes ses initiatives semblent vouloir tourner à la catastrophe. Alors, bien sûr, il essaie d'arranger les choses, et quand Bennett donne libre cours à son imagination, les événements se précipitent avec une irrésistible drôlerie !

Pour le lecteur des aventures de Bennett, il y a un éclat de rire à chaque page. Attendez un peu de l'entendre interpréter au piano, d'une manière tout à fait inattendue, un célèbre menuet de Beethoven !...



Imprimé en France
par Lienhart & Cie - Clamart



20.3554.1

71.5